

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps.

Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.

**Bell & Howell Information and Learning
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA
800-521-0600**

UMI[®]

NOTE TO USERS

**Page(s) missing in number only; text follows.
Microfilmed as received.**

135-137

This reproduction is the best copy available.

UMI



Université d'Ottawa · University of Ottawa

Jeunes, Espace, Déviance

Pour une approche socio-spatiale de la déviance juvénile

#0001830870

**Présenté au Département de criminologie de l'Université d'Ottawa en complément des
exigences de la maîtrise ès arts**

 **PIÉRART Julien**

1998 - 1999



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-47520-4

Canada

RÉSUMÉ

Dans le contexte socio-économique actuel (1999), l'adolescent est bien souvent décrit comme un danger potentiel (on peut parler d'éphébobphobie) et non comme une promesse d'avenir pour la société, autant par les médias et les politiques que par les chercheurs qui tentent de déconstruire ce "mythe de la violence juvénile" (M. Males, B. Schissel). L'espace public constitue dès lors un terrain d'enquête intéressant pour mieux évaluer cette "peur du jeune" en ce qu'il confronte divers publics, jeunes et moins jeunes, et est donc susceptible de cristalliser certaines pratiques de stigmatisation voire de discrimination à l'encontre des adolescents. Cette étude basée essentiellement sur une observation participante et des entrevues semi-directive, vise à rendre compte de l'expérience urbaine d'une douzaine de jeunes de 15 à 18 ans habitant dans la banlieue ouest d'Ottawa. En les suivant pas à pas dans la ville, on s'aperçoit très rapidement que les espaces qu'ils fréquentent (le bois, les parcs, la rue, le centre commercial, les fast-food, etc.), les heures à laquelle ils les fréquentent et les activités qu'ils y mènent correspondent généralement peu aux souhaits des élus municipaux, résidents, commerçants et policiers de la ville (on observe notamment une certaine compétition autour de ces espaces). Les espaces publics fréquentés par ces jeunes se trouvent alors bien souvent sous tension normative (que les normes soient propres aux jeunes ou extérieures à ceux-ci), forçant ce public qui n'est généralement pas le bienvenu à user de multiples stratégies pour pouvoir continuer à inscrire ses pratiques de socialisation dans la Cité. C'est ce rapport entre des jeunes (et non les jeunes), des espaces et des normes qui constitue l'objet central de cette étude. Un rapport complexe qui juxtapose précarité d'accès des jeunes aux espaces publics et précarité d'accès des jeunes à un espace social, lieux de relégation et lieux de constitution d'une identité, choix contraints et stratégies de résistance, une supposée "déviance naturelle" et des jeunes "naturellement déviants", des jeunes et des "gangs" de jeunes, des normes internes et des normes externes, une certaine "vandalisation de la jeunesse" et des situations-problèmes, etc. Ces jeunes des espaces publics ne peuvent donc être perçus uniquement comme des objets (de politique, de discrimination, de recherche). Ils sont aussi des acteurs compétents à la recherche d'espaces de socialisation qu'ils se trouveront, moyennant un investissement physique et psychologique considérable en détournant certains lieux de leur fonction première, en enfreignant ou en contournant des normes, en profitant de multiples mesures de contrôle social.

**Cette thèse est dédiée à tous ceux qui m'ont donné l'opportunité de la réaliser,
aux jeunes d'Aylmer qui m'ont invité à partager d'agréables moments avec eux,
à Martin Dufresne pour son attention constante et ses idées judicieuses,
à André Cellard pour les nombreuses corrections qu'il a apportées à ce travail,
à Bernard Francq et Gwendolyn qui m'ont offert les rêves d'un avenir heureux.**

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	4
I. CADRE THÉORIQUE	8
1. Les jeunes	9
2. L'espace	18
3. La déviance	23
4. Jeunes et espace	26
5. Espace et déviance	29
6. Jeunes et déviance	32
7. Jeunes, espace, déviance	35
II. CADRE MÉTHODOLOGIQUE	42
1. Les chemins les plus courts ne sont pas les meilleurs	42
2. Une lente immersion	45
3. Le récit de ville	51
4. Un échantillon progressif	54
5. Planter le décors	56
III. ANALYSE	60
1. Aylmer, capitale des loisirs	60
2. Description des matériaux	73
a) Le "Monas"	73
b) Le Mail	81
c) Les parcs	89
d) Le Pic et le Centre jeunesse	96
e) De la plage au bois	101
f) Beignes et sous-marins	111
g) La rue	116
3. Des jeunes, des normes et du contrôle	127

SYNTHÈSE **157**
CONCLUSION **163**
BIBLIOGRAPHIE **167**
ANNEXES **172**

LISTE DES TABLEAUX

Table 1 : distribution des groupes d'âge en 1996 à Aylmer	61
Table 2 : loisirs sportifs, culturels et communautaires à Aylmer	62
Table 3 : articles du journal Le Droit concernant l'émeute de 1997 à Aylmer	65
Table 4 : volume d'expression par thèmes	134
Table 5 : des jeunes d'Aylmer et le règlement de Paix et Bon Ordre	146

LISTE DES FIGURES

Organisation du cadre théorique	8
Schéma-type de la cafétéria du Mail. Tables et services	47
Schéma-type du Monastère. Arbres, chemins et sorties	50
Carte de la Communauté Urbaine de l'Outaouais	60

INTRODUCTION

Le 12 juillet 1997, la presse écrite et les journaux télévisés de la région d'Ottawa déjouent le manque cruel d'information des périodes estivales en diffusant à grands coups de frissons les nouvelles d'un événement survenu la veille : Aylmer a connu une nuit d'émeute ! Pour les habitants de la "Capitale des loisirs de l'Outaouais", petite ville de la banlieue d'Ottawa, ce fut la consternation.

Dans les jours qui suivirent on apprit petit à petit qu'un affrontement s'était déclaré entre une cinquantaine de policiers et 200 ou 300 jeunes de 14 à 18 ans (le lecteur et l'auditeur seront laissés dans cette marge d'imprécision). L'intervention de la police lors d'un *party* organisé par le jeune résidant d'une maison privée d'Aylmer semblait avoir été l'un des éléments déclencheurs de l'incident. Des bouteilles de bière ont volé, des coups ont été reçus et donnés dans les deux camps. Plusieurs arrestations ont été exécutées sous divers chefs d'accusation. Quelques jours après, 200 jeunes manifestaient devant la mairie d'Aylmer contre la brutalité policière dont ils disaient avoir été victimes.

Cet événement attira notre attention d'apprenti criminologue. Nous nous apprêtions à pratiquer une anatomie en règle de cette dite "émeute", lorsque le scalpel de nos réflexions s'avéra trop peu tranchant. Quel était l'intérêt de savoir qui avait commencé en premier et où cela nous mènerait-il ? A vrai dire nulle part, sinon dans des conjonctures absurdes que nous préférons laisser à l'opinion publique (du moins celle à laquelle les médias ont le plus souvent recours dans ce genre de situation). Il était sans doute plus intéressant de resituer la nuit du 11 juillet 1997 dans un calendrier plus large, la résidence privée dans un espace plus grand et les 200 ou 300 jeunes dans ce qu'ils avaient chacun de différent. C'est ce travail de contextualisation que nous avons entrepris dans cette thèse de maîtrise.

Dans le contexte nord-américain tout comme dans le contexte européen, la précarité socio-économique s'impose actuellement comme modèle dominant chez les jeunes. Bien qu'ils grandissent dans un contexte économique différent de celui qu'a connu la génération précédente des baby-

boomers, les baby-busters sont invités à adopter les valeurs d'un modèle culturel dépassé axé sur la centralité du travail. Ceci les place en position de décalage intergénérationnel exacerbé par la construction d'une opinion *anti-youth*¹ qui décrit la jeunesse non plus comme une promesse d'avenir pour la société mais comme un danger potentiel.

L'espace public, à la fois médiatique et topologique, semble cristalliser cette panique morale en maintenant une attention soutenue à l'encontre de la présence des jeunes. Alors que le jeune développe dans ces lieux, théoriquement ouverts à tous, diverses pratiques d'inscription de son identité et y développe une socialisation intense, sa propre structuration topologique de ces espaces se voit grandement influencée par la régulation qui s'y joue. L'espace public est en effet soumis à des conditions d'accessibilité diffuses (dans un code archi-sémiotique) ou marquées (dans le contrôle social) qui le fait appartenir *un peu plus* à certains groupes d'individus. Le discours de l'ordre qui s'y exerce semble motivé par un souci croissant de sécurité qui débouche sur un étiquetage de plus en plus rapide des comportements juvéniles comme comportements "déviant". La démultiplication des normes à l'encontre des jeunes, reliée à cette diminution des seuils de tolérance, apparaît comme l'imposition de jugements de valeurs propres à certaines catégories de la population et relevant directement du *mythe de la violence juvénile*. Dans un tel contexte de *terreur de l'adolescent*, ce dernier doit néanmoins continuer de vivre avec son identité de jeune.

Nous souhaitons donc réfléchir à l'articulation de ces notions *-jeunes, espace et déviance-* en posant l' "émeute" d'Aylmer comme symptôme d'une situation pouvant être appréhendée selon une approche socio-spatiale de la "déviance" juvénile. Socio-spatiale et non socio-économique car les indicateurs de revenus moyens de cette banlieue verte sont les plus hauts de toute la région. Il aurait donc été difficile de soutenir longtemps que cette "émeute" pouvait être comparée aux soulèvements des jeunes de ces dix dernières années dans les banlieues françaises ou américaines.

Par contre, il serait plus plausible d'apparenter cet incident à un sursaut de revendication des jeunes

¹ MALES, M., *The scapegoat generation : America's War on Adolescents*, Monroe, ME:Common Courage Press, 1996.

pour l'occupation d'un espace de socialisation sans le contrôle de la police. La publication d'un ou deux articles de presse à la suite de cet événement sur le phénomène des *bush parties* confirment notre intuition. Régulièrement des jeunes d'Aylmer s'éloignent de la ville pour se retrouver dans le bois, autour d'un feu, et faire la fête. Que se trame-t-il au niveau de la fréquentation de tels espaces par les jeunes? Comment expliquer les divergences ou les points communs de ces modes d'inscription si particuliers (la fête au bois, la fête en ville, etc.) ? En se tenant ainsi en *marge* de la Cité, les jeunes sont-ils pour autant dans des espaces de relégation ?

Si le jeune est contraint de quitter la ville pour s'amuser et éviter des descentes de police lors de soirées privées, il est possible d'imaginer qu'il s'exerce dans la ville d'Aylmer, à l'égard de celui-ci, un fort contrôle social. Il est possible aussi de relier ce contrôle au climat social actuel de crainte à l'égard des jeunes, discerné dans les opinions de voisins et de commerçants parues dans les journaux après l'émeute.

La fréquentation par le jeune de certains espaces serait-elle marquée par le contexte plus large de "peur du jeune" qui suscite des mesures particulières de contrôle ? Excluerait-on volontairement le jeune de la Cité en lui refusant sa place autant sociale que physique et en le contraignant notamment à fuir dans le bois (*bush party*) pour pouvoir s'amuser ? Pourrait-on assimiler cette situation particulière à un éventuel "combat pour la ville" matérialisé par une compétition intense entre jeunes et adultes pour l'occupation de certains espaces ?

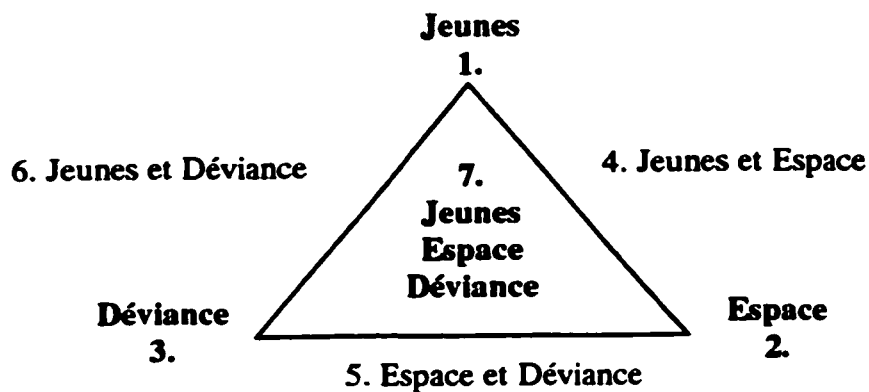
Pour explorer plus en profondeur ces diverses questions, nous choisirons d'étudier l'expérience urbaine des jeunes de 15 à 18 ans qui fréquentent souvent les espaces publics d'Aylmer. Ces espaces nous semblent les plus à propos pour interroger la relation *jeunes, espace et déviance*, car nous supposons qu'ils confrontent directement les jeunes qui les fréquentent au regard accusateur que la société porte sur eux. Une méthode de recherche qualitative devrait nous permettre d'approcher par l'observation *in situ* les comportements supposément déviants dont on accuse ces jeunes et leur propre perception de la stigmatisation dont ils seraient l'objet. Elle devrait nous permettre de nous positionner par rapport à une situation qui concerne toute une génération qui grandit présentement

à la périphérie des grands centres urbains, dans un contexte économique très enviable certes, mais dans un climat social qui, si nos questions se trouvaient fondées, nous n'oserions envier. La construction de nouvelles banlieues vertes s'établissant sur un patron relativement similaire d'un bout à l'autre du Canada, garantissant le même type d'équipement et la même disposition des rues et des îlots, nous invite à penser que la situation d'Aylmer pourrait se reproduire ailleurs. Ce que les jeunes nous diront dans cette étude devrait donc dépasser de loin les frontières de cette petite municipalité d'apparence si tranquille.

Avant d'aborder l'analyse proprement dite (chapitre III) et la mise en contexte d'Aylmer (III.A) avec la description de l'expérience urbaine des jeunes (III.B) et ce qu'on peut en retirer (III.C), il nous faudra définir ce que nous entendons par "jeunes", "espace" et "déviance" (chapitre I). Ce cadre théorique sera suivi du cadre méthodologique (chapitre II) qui visera à préciser notre démarche. Nous concluons, une fois n'est pas coutume, à la fin de notre thèse.

I. CADRE THÉORIQUE

Avant d'aborder concrètement notre terrain d'enquête, il nous paraît souhaitable de nous équiper d'*outils conceptuels* capables de nous aider dans notre démarche. Cette étude se voulant avant tout exploratoire, nous jugeons important de ne pas nous encombrer de trop de matériel littéraire pour jouir davantage des plaisirs de la découverte et de l'imagination, tout en restant suffisamment informé (grâce à notre outillage conceptuel) pour ne pas perdre de vue notre question-relation première : jeunes, espace et déviance. Cette relation entre des individus, des espaces et des conduites, nous l'aborderons prudemment en tentant de définir à l'aide d'outils empruntés à l'anthropologie urbaine, à la sociologie et à la criminologie, chacun des termes de la relation (1. jeunes, 2. espace, 3. déviance) et les relations deux par deux susceptibles d'exister entre ceux-ci (4. jeunes et espace, 5. espace et déviance, 6. jeunes et déviance). Une fois fait ce travail de détricotage conceptuel, nous pourrons alors mieux comprendre dans quel cadre théorique doit se poser notre question première et dernière (7. Jeunes, espace, déviance). Une petite synthèse nous permettra de faire le point avant d'entamer l'analyse proprement dite. Ce chapitre, bien qu'organisé de façon linéaire peut aussi se concevoir de la sorte :



1. Les jeunes

À peine évoqués les jeunes nous posent problème. Mais ce n'est en ce qui nous concerne qu'au vu de la difficulté que nous éprouvons à définir l'ensemble conceptuel susceptible de les regrouper : la jeunesse. Nous sommes en effet confrontés à ce que Mauger nomme une *notion épistémologiquement douteuse*². Nous choisirons donc le parti de la complexité.

A défaut d'aborder la jeunesse via une définition univoque, Claudine Attias-Donfut³ nous propose de la décliner au futur, au passé et au présent. Nous suivrons la proposition de cet auteur parce qu'elle nous permettra d'aborder des thématiques aux temporalités différentes.

La réalité effervescente et essentiellement mouvante des jeunes ne saurait être réduite dans une définition unidirectionnelle⁴.

a) Jeunes et temporalité du futur

Définir la jeunesse comme étape de vie, c'est la situer dans un temps à construire, au début d'un parcours, dont le modèle de référence, celui de la génération antérieure, est déjà dépassé. La jeunesse, comme étape de vie, se place dans la dimension du futur⁵.

Nous devons tout d'abord concevoir la jeunesse d'aujourd'hui dans un calendrier de vie qui se trouve être grandement bouleversé du fait de la remise en cause des valeurs et de la centralité du travail.

Dans les années de croissance, l'accès à l'emploi signifiait -outre la condition de l'autonomie et de la liberté individuelle, la reconnaissance des capacités personnelles liée à l'utilité sociale autant qu'à

² MAUGER, *Espace des styles de vie déviants des jeunes de milieux populaires. Jeunesses populaires - Les générations de la crise*, Paris, l'Harmattan, logiques sociales, 1994.

³ ATTILAS-DONFUT, C., *Jeunesse et conjugaison des temps*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n. 1, printemps 1996, pp. 13-22.

⁴ ATTILAS-DONFUT, C., *op.cit.*, p. 15.

⁵ ATTILAS-DONFUT, C., *op.cit.*, p. 17.

l'image positive de soi⁶- le passage de la jeunesse à l'âge adulte. Mais dans la conjoncture actuelle, les voies traditionnelles d'insertion sociale et professionnelle fondées sur le travail salarié se trouvent bloquées : le volume d'emploi ne suffit plus à absorber la population active. L'interface entre l'école et le marché du travail tend alors à se disloquer. Les titres scolaires sont dévalorisés, ce qui bloque l'accès des jeunes aux emplois auxquels ils aspirent et dont l'obtention est déjà rendue difficile par la fermeture au marché du travail⁷. Les jeunes diplômés se rabattent sur des emplois moins qualifiés refoulant les détenteurs de titres scolaires moins valorisés dans un véritable cul-de-sac.

Selon Deniger, cette situation provoquerait une aggravation des inégalités sociales et une exacerbation de l'exclusion de certains groupes sociaux dont les jeunes, qui paient le prix de cette crise par une marginalisation accrue⁸; ce qui incite de nombreux auteurs à parler de *crise de la jeunesse*.

Les statistiques confirment le fait que ces changements en profondeur du monde du travail imposent la *précarité* comme modèle dominant chez les jeunes. Selon Madeleine Gauthier il est même possible d'élaborer une typologie du précaire : du précaire victime au précaire qui s'accommode jusqu'au précaire par choix⁹. Cette précarité et l'allongement (jusqu'à la trentaine) de la durée de la période d'installation sur le marché du travail, interroge certains sociologues (dont Olivier Galland) sur l'organisation des *seuils de passage*, et non plus sur la *nature* de la jeunesse. La jeunesse est alors redéfinie dans un calendrier de vie différent des époques précédentes comme phase de transition entre l'enfance et l'âge adulte organisée en quatre grandes étapes: la fin des études, le début de la vie professionnelle, le départ de chez les parents et la formation d'un couple¹⁰. Alors qu'auparavant la

⁶ LAVILLE, J.-L., *Jeunesse, travail et identité sociale*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n. 1, printemps 1996, pp. 63-71.

⁷ DENIGER, M.-A., *Crise de la jeunesse et transformations des politiques sociales en contexte de mutation structurale*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n. 1, printemps 1996, pp. 63-71.

⁸ DENIGER, M.-A., *op.cit.*, p. 67.

⁹ GAUTHIER, M., *Précaires un jour...? ou quelques questions à propos de l'avenir des jeunes contemporains*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n. 1, printemps 1996, pp. 135-146.

¹⁰ GALLAND, O., *L'entrée dans la vie adulte en France. Bilan et perspectives sociologiques*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n. 1, printemps 1996, pp. 37-46.

synchronisation de ces *seuils de passage* permettait au jeune d'être considéré beaucoup plus rapidement comme un "adulte", aujourd'hui leur désynchronisation retarde l'entrée effective du jeune dans le monde adulte. L'entrée dans la vie adulte n'aura donc plus lieu généralement au terme de l'adolescence mais à la fin de la *post-adolescence*, aux environs de l'âge de trente ans. Dans le contexte socio-économique actuel des sociétés occidentales, le jeune se voit donc contraint de se projeter en tant qu'adulte dans un futur de plus en plus éloigné; l'adolescence et la post-adolescence étant généralement marquées du sceau de la précarité liée autant aux difficultés d'accès de la plupart des jeunes au marché du travail qu'à leur incapacité à entrevoir le futur avec un minimum de certitude.

b) Jeunes et temporalité du passé

Les jeunes inaugurent une situation inédite au cours de ce siècle, celle d'une régression sociale par rapport aux générations antérieures, du point de vue du niveau de vie, du statut du salariat, des acquis sociaux...¹¹.

Pour mieux cerner le concept de *précarité* à l'aide duquel certains auteurs définissent la jeunesse actuelle, il nous faut replacer cette-dernière dans sa filiation et son rapport aux générations antérieures. Nous parlerons alors d'un *décalage* (et non automatiquement d'un conflit) entre la *génération perdue* des jeunes de la crise, les *baby busters*, et la *génération gâtée* des *baby boomers*, leurs parents.

Qu'entend-t-on exactement par *baby boomer*? Il s'agit des premiers nés du *baby-boom* qui succéda à la Seconde Guerre mondiale. Une génération au poids démographique hors du commun qui marcha au nom de la conquête : celle du marché du travail, d'un système de sécurité inédit, du pouvoir politique. Ces conquêtes lui ont conféré un *système de sécurité*, qui par bon nombre de ses aspects, équivaldrait à la *sécurité ontologique* évoquée par Anthony Giddens¹², c'est-à-dire,

¹¹ ATTIAS-DONFUT, C., op.cit., p. 18.

¹² cité par HAMEL, J., *Présentation, le droit de cité des jeunes en sociologie*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n. 1, printemps 1996, pp. 3-12.

la confiance de la plupart des êtres humains dans la continuité de leur propre identité et dans la constance des environnements d'actions sociaux et matériels.

Cette génération a acquis le surnom de *génération décisive*¹³ ou de *génération de parvenus*¹⁴, c'est selon.

Mais, bien que les *baby-boomers* ont tiré bénéfice de diplômes universitaires qui ont, dans un contexte favorable, considérablement facilité leur insertion dans la société et le marché du travail, il n'en va plus de même pour la génération suivante des *baby busters*. Et la *sécurité ontologique* que l'on pouvait autrefois attribuer au *système* bâti par les *baby boomers* est aujourd'hui remise en cause (système de sécurité défaillant, insécurité de l'emploi, inégalité de la répartition des richesses, etc.).

Alors que la génération de l'après-guerre profitait des bénéfices de la croissance, imposait ses valeurs et son poids démographique dans la décision politique, la génération du *baby-bust*, démographiquement moins représentée, a grandi dans un contexte de crise socio-économique, s'inscrivant dans une régression sociale par rapport aux générations antérieures. Un *décalage* non seulement économique mais aussi culturel et social.

Car il s'agissait d'un véritable *modèle de référence* auquel on a convié les jeunes d'aujourd'hui, alors qu'ils ne bénéficient en aucun cas d'un effet de conjoncture économique aussi favorable. De plus, un tel modèle implique des normes de comportements, des valeurs, des attitudes, des habitudes, que les jeunes n'auraient pour ainsi dire qu'à imiter. (...) La classe des parvenus agit comme toute classe sociale : en croyant que ses conceptions de la culture et de l'avenir transcendent l'histoire, alors qu'en réalité elles ne font qu'exprimer un discours qui ne la dessert que trop bien... jusqu'à ce jour. (...) de toute façon, chacune des générations a sa propre manière de faire histoire¹⁵.

¹³ GAUTHIER, M., op.cit., p. 144.

¹⁴ PRONOVOST, G., *Les jeunes, le temps, la culture*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n. 1, printemps 1996, pp. 147-158.

¹⁵ PRONOVOST, G., op. cit., p. 156.

c) Jeunes et temporalité du présent

Entre un univers familial protecteur et un monde adulte inhospitalier, entre un ancrage au passé à travers des liens de filiations renforcés et un avenir en pointillé se déploie un espace intermédiaire, celui dans lequel se regroupent les jeunes pour créer le temps présent¹⁶.

Entre la précarité d'un futur incertain, et le décalage à l'imparfait, la jeunesse peut néanmoins encore espérer se vivre au présent comme *le plus bel âge*. Ainsi Olivier Galland dira de la jeunesse qu'elle est aussi, outre la quête douloureuse de la bonne définition de soi,

l'âge de l'expérimentation des façons d'être ensemble, l'âge où l'on cultive les plaisirs de la rencontre, elle est par essence l'âge de la sociabilité amicale¹⁷.

L'étude de Pronovost nous montre que les jeunes passent trois fois plus de temps avec des amis en comparaison de ce que l'on observe dans l'ensemble de la population. Grands consommateurs de loisirs et de sport, les jeunes accordent la plus grande importance aux pratiques de sociabilité et aux *sorties*. La *gang* de jeunes, la bande, incarne au mieux ce mode d'être ensemble où les activités de socialisation occupent une place prépondérante.

Michel Maffésoli intègre ces formes de sociabilité dans un contexte plus large -davantage propre à un retour généralisé du monde occidental à des structures communautaires plutôt qu'à la seule jeunesse- et qu'il appelle *socialité élective*.

Ainsi corrélativement à l'existence d'une sensation collective, on va voir se développer une logique de réseau. C'est-à-dire que les processus d'attraction et de répulsion vont se faire par choix¹⁸.

Ces réseaux de socialisation peuvent prendre l'allure de micro-groupes ponctuant la spatialité. Michel Maffésoli les appelle des *tribus*. Leur constitution se fait à partir du sentiment d'*appartenance*, lié à

¹⁶ ATTIAS-DONFUT, C., *op.cit.*, p. 18.

¹⁷ GALLAND, O., *op.cit.*, p. 44.

¹⁸ MAFFESOLI, M., *Le temps des tribus*, Méridiens Klincksieck, 1988, p. 132.

des *rituels*, en fonction d'une *éthique* spécifique et dans le cadre d'un *réseau* de communication.

Il n'en reste pas moins que même si elles sont marquées par le sceau de l'opportunité, avec la dimension tragique qu'elle ne manque pas de donner, ces tribus privilégient le mécanisme d'appartenance. Quel que soit le domaine, il faut plus ou moins participer à l'esprit collectif. La question d'ailleurs ne se pose pas, et l'intégration ou le rejet dépend du degré du *feeling* ressenti soit du côté des membres du groupe, soit du côté de l'impétrant. Par la suite, ce sentiment sera conforté ou infirmé par l'acceptation ou le rejet de divers rituels initiatiques. Quelle que soit la durée de la tribu, ces rituels sont nécessaires¹⁹.

Mais le concept de *gang*, alors qu'il pourrait sans doute être défini par le jeune comme un collectif d'individus favorisant la construction de son identité,

(à) l'affirmation d'une existence sociale et autonome qui s'imprime au présent, par l'incorporation de signes et l'adhésion à une culture juvénile, marqueur univoque de l'actuel²⁰;

il est généralement connoté de façon beaucoup plus négative par ce que Deniger nomme la *société des adultes*. Le jeune, dans sa gang ou seul, doit en effet se vivre au présent dans une mutation inquiétante du modèle culturel de la jeunesse.

En réponse à ce blocage (de l'intégration par le travail), notre société construit actuellement un nouveau modèle culturel de la jeunesse qui présente une large fraction de cette catégorie sociale non plus comme un potentiel d'avenir dont il faut assurer le développement, ni même comme un agent de changement et de transformation de la société, mais plutôt comme un risque, un danger potentiel contre lequel il faut se prémunir par une prise en charge efficace²¹.

Ce changement de modèle engendre un nouvel ordonnancement des rapports sociaux où les jeunes se voient aujourd'hui assignés à une position de dominés, entre autres dans leurs relations avec les institutions. L'insistance accrue de ces-dernières sur la responsabilité individuelle des jeunes est l'un des exemples de cette domination sociale paternaliste qui connote les rapports intergénérationnels dans notre société. Et cette position de dominés participe elle aussi à la construction de l'identité

¹⁹ MAFFESOLI, M., op. cit., p. 211.

²⁰ ATTIAS-DONFUT, C., op.cit., p. 19.

²¹ DENIGER, M.-A., op.cit., p. 82.

sociale et personnelle des jeunes.

En tâchant de définir ce que pouvait être la jeunesse selon trois temporalités distinctes, nous avons découvert avant tout qu'elle n'est souvent, pour paraphraser Pierre Bourdieu, *qu'un mot* et Alain Vulbeau nous rappelle qu'elle n'est aussi bien souvent *qu'une chose et qu'un acteur*²². La jeunesse subit ainsi une réification certaine lorsqu'elle est envisagée dans un cadre institutionnel (le jeune comme *objet* de politique) ou dans l'entreprise plus large de *bouc-émissarisation* de l'adolescence telle que dénoncée par Mike A. Males²³. Celui-ci démontre comment aux Etats-Unis, politiciens, intérêts privés et médias construisent et exploitent le *mythe* d'une jeunesse dangereuse, violente, hypersexuée, suicidaire et droguée et comment, ce faisant, ils négligent sciemment une réalité toute autre détaillée avec précision et chiffres à l'appui par l'auteur. Tout au long de son ouvrage "The scapegoat generation", Mike A. Males s'emploie à confronter mythe et réalité en s'attaquant directement à au moins quatre des préjugés les plus couramment évoqués à l'encontre des jeunes :

- la drogue, les armes, certains groupes musicaux, la violence à la télévision et la violence "naturelle" des jeunes causent un accroissement fulgurant des taux de criminalité juvénile;
- les adolescents sont sexuellement irresponsables;
- le phénomène des jeunes filles-mères est entretenu par le système d'assistance sociale;
- le suicide des jeunes et leur usage de drogues est une véritable "épidémie".

Dans les chiffres, que politiciens, intérêts privés et média détiennent également, on constate un *effet de miroir* entre le comportement des jeunes et celui des adultes : les premiers ne sont pas plus violents que les seconds. Mais l' "attention" particulière posée sur les jeunes d'aujourd'hui nous empêche de relativiser la situation en tenant compte par exemple de l'influence prépondérante des adultes sur le comportement des jeunes filles et garçons "sexuellement actifs" - deux-tiers des filles-mères donnent naissance à un bébé dont la paternité incombe à un homme adulte de plus de 20 ans et la plupart des

²² VULBEAU, A., *La jeunesse n'est qu'une chose*, in Territoires, nov/dec, 1995.

²³ MALES, M., *The scapegoat generation : America's War on Adolescents*, Monroe, ME:Common Courage Press, 1996.

filles sexuellement actives de moins de 15 ans ont été victimes d'abus sexuels et de viol par des hommes plus âgés²⁴-, de l'augmentation croissante de la pauvreté juvénile, du taux minime de suicide et de mort par overdose chez les adolescents par rapport aux adultes, de l'usage beaucoup plus répandu et de loin plus préoccupant de consommation de drogues dures (cocaïne, héroïne, etc.) chez les adultes par comparaison avec la consommation occasionnelle de drogues douces chez les adolescents (marijuana), des chiffres qui ne montrent pas la relation causale généralement attendue par l'opinion publique entre les dépenses en matière de bien-être social et le taux de grossesses juvéniles non-désirées, mais tout son contraire. Cette focalisation aveugle sur le jeune américain, dépendante d'un contexte socio-économique particulier et de manoeuvres politiques pour le moins douteuses, fait de celui-ci un "danger potentiel" aux yeux de beaucoup, une "victime" selon quelques'uns dont Males.

Coincé entre, d'une part, de multiples définitions qui ne font de lui *qu'un mot* et, d'autre part, de multiples projets qui ne font de lui *qu'une chose* (tant bouc-émissaire que menace), le jeune d'Aylmer n'a déjà pas sa place dans notre cadre théorique. Comment la lui rendre avec autant de justice que de justesse sans le coincer encore dans une dernière catégorie qui ne ferait de lui *qu'un acteur* dont nous ne savons trop d'ailleurs comment appréhender le mode d'action à ce stade-ci de notre enquête? En effet devrait-on voir d'emblée dans les phénomènes que nous allons observer (*bush parties*, émeute, manifestation contre la brutalité policière, implication dans le conseil municipal...) la confirmation des postulats de la sociologie actionnaliste, telle que développée par François Dubet²⁵ dans le sillage d'Alain Touraine, qui y verrait la recomposition de la jeunesse à travers des conduites collectives conflictuelles de nature affirmative? Ou devrait-on rechercher plutôt des stratégies d'évitement qui cherchent à contourner ou à transgresser les contraintes institutionnelles via un développement de soi dans les marges²⁶ ? Ou encore le développement d'une culture du retrait

²⁴ MALES, M., op.cit..

²⁵ DUBET, F., *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard, 1987.

²⁶ ROULLEAU-BERGER, L., *La ville intervalle, jeunes entre centre et banlieue*, Meridiens Klincksieck, 1991.

confrontée à un jeu de tensions institutionnelles plus significatif que les rapports sociaux²⁷? A défaut de poser à priori le postulat d'un acteur affirmatif, d'un acteur débrouillard, d'un acteur amputé ou d'un autre type d'acteur, nous souhaitons néanmoins reconnaître et identifier sa *capacité d'action* en regard du contexte actuel, tant scientifique que socio-économique, qui réduit bien souvent le jeune à un objet de politique ou à un objet de recherche. C'est donc *avec* un acteur, que nous jugeons dès l'abord compétent, que nous explorerons la situation particulière de cette banlieue, un acteur capable de décrire son expérience de la ville et de ce qu'il y fait et y vit, capable aussi d'agir ou au moins de réagir face à des événements dont il ne comprend ni ne maîtrise sûrement pas tous les paramètres mais par rapport auxquels il peut néanmoins se situer et prendre position.

Pour conclure, à l'instar d'Alain Vulbeau, Laurence Roulleau-Berger nous invite à croire que le jeune d'Aylmer est plus qu'un mot, qu'une chose et qu'un acteur, ne serait-ce que par sa *personne* et son *expérience* propre, qui le différencie des autres et ramène *le* jeune d'Aylmer à ce qu'il a d'unique : *un* jeune d'Aylmer. C'est donc en écoutant *sa* jeunesse que nous parviendrons à dépasser les cadres conceptuels bien trop imposants de *la* jeunesse et pourrons espérer atteindre la complexité qui la caractérise.

La jeunesse sera appréhendée à travers ce que les jeunes pensent être en train de faire, c'est-à-dire ce avec quoi, ou au moyen de quoi ou à travers quoi ils perçoivent ce qu'ils sont, et non pas à travers les attributs qu'on leur prête. Il s'agit alors d'appréhender comment les individus construisent l'interprétation de leurs situations et de leurs actions²⁸.

²⁷ DENIGER, M.-A., *Crise de la jeunesse et transformations des politiques sociales en contexte de mutation structurale*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n. 1, printemps 1996, pp. 63-71.

²⁸ ROULLEAU-BERGER, L., *op. cit.*, p. 68.

2. L'espace

Notre étude nous amènera à fréquenter des espaces publics (parcs et rue) ainsi que des espaces privés d'accès publics (espaces de restauration, galeries commerciales et commerce). Mais nous nous référons dans les deux cas à ce type d'espace dont un *certain usage* (ou certains usages) est, pour une collectivité sociale donnée, en principe et ordinairement ouvert à tous²⁹. Etant donné la question sous-jacente à notre étude (quelle est la place du jeune dans la Cité), nous porterons une attention particulière sur les qualités d'*accessibilité* de cet espaces urbain, après avoir débattu de son usage comme lieu de *socialisation* et de *régulation*.

Conçu comme un *territoire commun ou neutre*, un espace public est le lieu par excellence des jeux de la socialisation qui procèdent tantôt de l'ostentation et tantôt de la réserve³⁰. Les interactionnistes, Goffmann en tête, utilisent la métaphore théâtrale pour la description de cet espace et l'usage qui en est fait³¹. Ils considèrent l'usager en situation d'interaction comme un *acteur* compétent et méthodique - qui non seulement perçoit et est perçu sur la *scène* publique, mais encore perçoit qu'il est perçu et le négocie avec son environnement. Il développe certaines routines, ou *protocoles* d'activité soumis à certaines *conventions* d'occupation de la *scène* publique. Ces *protocoles* d'activité font que l'on concède une priorité, que l'on accepte ou autorise un privilège, que l'on s'indigne d'une discrimination ou d'une transgression³². Les *conventions* quant à elles portent sur les formes selon lesquelles l'interaction doit se passer dans cet espace.

Même l'évitement fait l'objet de précautions socialisées et socialisantes. (...) le problème n'étant pas seulement

²⁹ BARBICHON, G., *Espace partagés : variation et variétés des cultures*, in *Espaces et société*, pp. 107-133.

³⁰ JOSEPH, I., *La gestion des espaces publics (perspectives d'une consultation)*, in *Espaces et société*, pp. 67-73.

³¹ GOFFMAN, E., *La mise en scène de la vie quotidienne*, Minuit, Paris, 1973.

³² JOSEPH, I., *op.cit.*, p. 72.

de ne pas perdre la face, mais aussi de ne pas la faire perdre aux autres³³.

La notion d'espace public renvoie alors bien plus à un ordre social qu'à une configuration spatiale.

L'ordre et la gestion des foules apparaît ainsi pour une large part comme le fait des foules elles-mêmes, qui lisent les signes et les normes d'un espace public sur les comportements qu'elles observent et dans les situations auxquelles elles participent³⁴.

Selon Guy Barbichon, l'usage des espaces publics est régi par la mise en oeuvre d'un *principe de socialité* qui peut-être appliqué selon d'inégales exigences culturelles. Ce discours normatif implicite doit permettre de gérer une situation de coexistence des différences, caractéristique de l'espace public. Il a en cela une fonction d'*intégration* et de *contrainte*³⁵ de la violence publique, et doit permettre le respect des apparences formelles et la présentation d'une uniformité de surface masquant l'hétérogénéité profonde des acteurs³⁶.

On peut penser, avec d'autres, que ce *code de socialité*, prend racine dans le mythe de fondation d'une communauté.

Le partage des espaces publics rendu difficile par l'hétérogénéité des publics en co-présence suscite la création, imaginaire ou effective, d'espaces collectifs, unitaires, dont sont attendus des effets de sociabilité compensateurs de la disparition d'une sociabilité plus ou moins mythique, du quartier ou du village³⁷.

Les normes de régulation de l'espace public laissent en général peu de place ou disposer dérivés et déviances. Ces modes d'organisation de la sociabilité peuvent s'apparenter aux notions de *civilité* et d'*urbanité*. Nous reviendrons sur la première mais disons seulement à propos de la deuxième,

³³ PELLEGRINO, P., LAMBERT, C., JACOT, F., *Espace public et figures du lien social*, in *Espaces et société*, p. 24.

³⁴ JOSEPH, I., *op.cit.*, p. 72.

³⁵ REMY, J., VOYE, L., *Ville, ordre et violence*, Puf, Paris, 1981.

³⁶ PELLEGRINO, P., LAMBERT, C., JACOT, F., *op.cit.*, p. 11.

³⁷ BARBICHON, G., *op.cit.*, p. 119.

l'urbanité, qu'Alain Bourdin la définit comme étant l'ensemble des procédés de gestion de la relation, du respect d'un code d'interaction permettant de faire face à l'imprévu. Ces procédés étant destinés à maîtriser les tensions qui pourraient naître de l'hétérogénéité des relations mettant en jeu la diversité des rôles et la multiplicité des groupes sociaux³⁸.

Alain Battégay, en introduisant le concept de génération de l'espace public, nous rappelle combien il est important de tenir compte, dans la métaphore théâtrale de la mise en scène utilisée pour analyser les interactions, de la métaphore des *coulisses*. Celles-ci président tout autant à la mise en scène de la *représentation*, manipulable, de l'espace public, en en limitant l'accès³⁹. Considéré dans sa forme idéale comme objet d'appropriation collective, il est de moins en moins rare que l'espace public soit en fait réservé exclusivement à l'usage de quelques uns, en opposant des barrières visibles et invisibles, des frontières généralement sournoises, à certaines catégories de la population variant selon le contexte.

Pierre Sansot avance deux concepts intéressants que nous n'utiliserons pas ici mais qui nous informent sur l'accès aux espaces publics : la *barrière* et la *frontière*⁴⁰. La *barrière* comme moyen de contrôle allant à l'encontre d'une libre circulation. La *frontière* entre espaces publics différents et qui s'entrechoquent, ou entre espace public et espace privé d'accès public (avec l'exemple des terrasses de cafés qui s'accaparent l'espace public). *Barrière* et *frontière* rappellent toutes deux la question des conditions d'accessibilité à l'espace public, conditions reposant parfois sur l'argent, l'âge, l'ethnie ou le sexe. En définissant de la sorte l'espace public comme occupé par des *barrières* et des *frontières* qui le font appartenir *un peu plus* à certaines populations (le square appartient un peu plus aux mères de familles et aux enfants, les bancs un peu plus aux vieux,...), Pierre Sansot nous rappelle qu'il est inconsidéré de penser en terme d'inclusion (le *un peu plus*) sans songer à l'exclusion conséquente.

³⁸ BOURDIN, A., *Urbanité et spécificité de la ville*, in *Espaces et Sociétés*, Privat, Toulouse, 1987.

³⁹ BATTEGAY, A., *La génération de l'espace public, un entretien avec Alain Battégay*, in *Les Annales de la recherche urbaine*, n. 27, 1985, pp. 5-7.

⁴⁰ SANSOT, P., *Autour de l'accessibilité aux espaces publics*, in *Espaces et sociétés*, pp. 77-82.

Alors que Battegay nous met en garde contre la privatisation de l'espace public qui le fait appartenir *entièrement* dès lors à une classe politique et technique, Mike Davis dénonce avec force d'images et de métaphores, la privatisation de l'espace public local par les habitants des quartiers résidentiels de la banlieue de Los Angeles⁴¹. Les *vigiles de l'appropriation tranquille* - garants de territoires exclusifs affectés tantôt à un seul usage et ciblés, tantôt à une population identifiée et spécifique - tels que rencontrés par Isaac Joseph⁴², prennent pour Mike Davis l'allure d'une *expression archi-sémiotique de la guerre des classes*⁴³. Il entend par là désigner la contribution de l'architecture et des systèmes de signes en général, à la mise en demeure des *autres* de se tenir à l'écart - cela au cas où les restrictions d'accès et les gardes privés ne suffisaient pas. On empruntera à Mike Davis deux exemples très simples mais tellement cyniques afin d'illustrer ce concept de la tyrannie *archi-sémiotique* qui explique magistralement le phénomène d'*invisibilisation* de certaines populations (hors) de la scène publique.

Par exemple, à quelques rues seulement d'un quartier résidentiel annexé aux nouveaux quartiers centraux, qui fait la promotion de sa qualité de vie en mettant en valeur son aménagement paysagé et ses bancs confortables où les habitants peuvent s'attarder au soleil, la ville (Los Angeles) a installé dans les quartiers proches, dont la caractéristique est la pauvreté de leur population, un nouveau type de banc qui interdit à quiconque de s'y allonger. Ces bancs sont de forme cylindrique et, sur le plan longitudinal, forment une courbe s'abaissant du milieu vers les extrémités. Des systèmes complexes d'aspersion sont installés dans les parcs publics pour empêcher quiconque de dormir sur l'herbe sans prendre le risque d'être trempé⁴⁴.

Alors que Mike Davis parle de guerre des classes, il nous apparaît évident, à la lecture de ces exemples, que l'espace public - incluant sa morphologie (architecturale), sa fréquentation sociale et la diversité (ou non) des modes d'usages et des flux qui le traversent selon des temporalités différentes - pourrait traduire une certaine matérialisation des modes d'organisation d'une société,

⁴¹ DAVIS, M., *City of quartz*, Paperback, 1992.

⁴² JOSEPH, I., *L'espace public comme lieu de l'action*, in *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n. 57-58, 1993, pp. 210-217.

⁴³ DAVIS, M., *op.cit.*, p. 231.

⁴⁴ TRILLING, J., *La privatisation de l'espace public en Californie*, in *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n. 57-58, pp. 205-210.

de ses conflits internes, et des déterminants principaux qui guident son système de valeur (dans le cas de Los Angeles il s'agit du souci de la sécurité maximale pour les plus nantis).

Ainsi, ce bref détour par le concept de l'espace public nous repose plus que jamais la question du vivre ensemble et de la place de l'autre dans la Cité, la place du jeune dans la cité d'Aylmer et dans les plans d'aménagement de son territoire.

Dans cette perspective (dira Battegay) l'espace public ne peut jamais faire l'objet d'une appropriation. L'appropriation par un groupe d'un espace de vie, sa privatisation, le retire à l'espace public, à la négociation collective de l'avenir⁴⁵.

Cette appropriation peut être le fait d'un aménagement de l'équipement de l'espace public comme d'un type particulier de contrôle social exercé en ces lieux. Toujours est-il que ce déni d'accès à l'espace public n'a idéalement, au nom des valeurs démocratiques qui sont sensées guider nos sociétés occidentales, pas lieu d'être. Pour conclure avec Pierre Sansot,

une cité qui se dérobe à certains hommes mérite-t-elle encore cette appellation ?⁴⁶.

⁴⁵ BATTEGAY, A., op.cit., p. 6.

⁴⁶ SANSOT, P., op.cit., p. 79.

3. La déviance

Il nous semblait plus qu'opportun, dans le cadre de notre recherche, de diriger notre tentative d'appropriation du concept de déviance vers la sociologie de la déviance et la théorie de l'étiquetage, la *labelling theory*, telles que développées dès les années 60 par Howard S. Becker. L'un des aspects novateurs de cette théorie résidait dans le fait d'inclure dans l'étude des phénomènes déviants un ensemble plus vaste d'individus et d'événements que le seul déviant. Elle cherchait ainsi à étudier tous les acteurs de ces drames moraux, les accusateurs comme les accusés⁴⁷. H.S. Becker insistera d'avantage sur les processus à travers lesquels les *déviants* sont définis par le reste de la société, plutôt que sur la nature de l'acte déviant lui-même.

Becker définit la déviance comme le produit d'un processus impliquant la réaction de membres d'une société à certaines conduites.

La déviance traduit un écart à des normes fixées par des groupes sociaux, mais pour être considéré comme déviant, il faut encore faire l'objet d'une accusation⁴⁸.

En plus de nous convier à une réflexion sur l'impact de l'application (ou non) des normes d'une société à l'égard de ceux qui ne s'y conforment pas, Becker nous interroge également sur ceux qui font la norme, les *entrepreneurs de morale*, et leurs pratiques d'institutionnalisation de la norme, pratiques diverses qui les font participer, d'une certaine manière, à la création de cette déviance. Nous pouvons déduire de sa définition interactionniste de la déviance - qui ne serait pas déterminée selon *l'acte commis* ou le type d'individu concerné mais bien en fonction de la *réaction sociale* - que celle-ci remplit une fonction sociale : le renforcement de sa propre identité par le rejet de l'individu pour sa différence.

Le choix de ce cadre d'interprétation conceptuelle nous permet de prendre distance par rapport à l'approche positiviste en criminologie - axée sur le délinquant, et le comportement criminel produit

⁴⁷BECKER, H. S., *Outsiders*, Métailié, Paris, 1985, p. 231.

⁴⁸ Interview de H.S. BECKER in *Sciences Humaines*, n. 89, décembre 1998, p. 39.

des défauts ontologiques, physiologiques, psychologiques et/ou sociologiques du criminel⁴⁹ - en lui préférant l'approche constructiviste dans sa perspective interactionniste⁵⁰. Celle-ci se focalisant sur la réaction sociale plutôt que sur le passage à l'acte nous permet d'aborder la déviance comme une réalité construite par notre manière de définir certaines situations⁵¹.

En effet, conclut Christian Debuyst à la fin d'un ouvrage référence paru en 1985⁵²,

(i) Il semble bien que, de toutes manières, nous ne puissions plus considérer le passage à l'acte comme le *moment fondateur* à partir duquel les perspectives explicatives devraient s'ordonner. Prendre l'infraction comme moment à partir duquel l'auteur acquiert un statut particulier, c'est adopter les a priori de départ liés à la définition du comportement comme infraction; c'est par le fait même risquer de s'enfermer dans une théorie implicite de la personnalité (...). Prendre l'infraction comme moment fondateur, c'est également isoler un comportement du contexte dans lequel il prend place et ne définir sa signification qu'à partir d'un cadre de référence constitué par un certain nombre de règles, qu'elles soient sociales ou morales.

Deux nuances sont à apporter toutefois quant à notre position par rapport à ce paradigme de la réaction sociale et à la théorie de l'étiquetage. Nous nous refusons tout d'abord au déterminisme de la théorie de l'étiquetage (les délinquants stigmatisés ne peuvent plus réintégrer la société conventionnelle et n'ont plus comme solution que de s'enfoncer dans leur déviance)⁵³. Ensuite nous souhaitons opter pour une position intermédiaire entre les tenants de la théorie du passage à l'acte et ceux du paradigme de la réaction sociale. Nous nous inscrivons de la sorte dans le sillage de la pensée d'A. Pires lorsqu'il cherche à

⁴⁹ HEBBERECHT, P., *Les processus de criminalisation primaire*, Déviance et société, Genève, 1985, vol. IX, n. 1, p. 60.

⁵⁰ Nous délaissions volontairement l'approche néo-marxiste de GOULDNER et alii.

⁵¹ PIRES, A.P., *La criminologie et ses objets paradoxaux : réflexions épistémologiques sur un nouveau paradigme*, Déviance et société, Genève, 1993, vol. XVII, n. 2, p. 130.

⁵² DEBUYST, C., *Modèle éthologique et criminologie*, Mardaga, Bruxelles, 1985, p. 180.

⁵³ voir WALGRAVE lorsqu'il affirme qu' "interpréter l'effet de l'intervention judiciaire comme absolu et inévitable (...) est en contradiction avec les conceptions fondamentales (de l'interactionnisme) selon lesquelles l'homme interprète lui-même les situations qui se présentent à lui" in WALGRAVE, L., *Considérations sur l'orientation de la psychologie dans la criminologie actuelle*, Déviance et société, Genève, 1980, vol IV, n. 4, p. 316.

pouvoir tenir compte simultanément des facteurs constitutifs des situations-problèmes que sont le fait qu'un acte a été commis et a causé du tort à autrui et celui du processus définitionnel qui sélectionne, en vue d'une éventuelle intervention institutionnelle, certains actes et pas d'autres⁵⁴.

Pour clarifier notre point de vue, nous aurons donc parfois recours au concept de situation-problème⁵⁵. Debuyst dit à propos d'un *comportement problématique*⁵⁶

qu'un tel comportement doit être considéré comme posant problème au groupe, sans qu'on n'en attribue dès l'abord la responsabilité à son auteur, mais qu'on l'envisage comme expression d'une inter-relation difficile. En d'autres termes, on opérerait ainsi une suspension du sens, en maintenant une possibilité de "jeu", indispensable pour que chaque acteur mis en cause puisse s'identifier (ou se ré-identifier) d'une manière correcte et vécue par lui comme correspondant à une certaine réalité. (Or, à) partir du moment où un individu est défini comme *délinquant* et que son acte est appelé *infraction*, cette possibilité de jeu n'existe plus.

Ceci étant dit, il est dès lors de notre devoir de chercheur de considérer la déviance comme *enjeu* dans une relation et non plus seulement comme transgression⁵⁷, ce qui ne peut qu'ouvrir considérablement nos horizons de recherche et présider à une exploration moins partielle et partielle des espaces publics d'Aylmer. Et nous devons également nous interroger sur les *valeurs* que l'imposition de la norme entend protéger⁵⁸.

De ce fait, l'infraction apparaît comme une manifestation d'un conflit de valeurs, d'un conflit culturel qui ôte tout caractère naturel à la réaction sociale et doit être reconnu pour aboutir à une solution non plus correctrice mais conciliatrice

⁵⁴ PIRES, A., *La criminologie et ses objets paradoxaux : réflexions épistémologiques sur un nouveau paradigme*, in *Déviance et Société* 17(2), p. 130.

⁵⁵ Terme proposé à la base par HULSMAN.

⁵⁶ DEBUYST, C., *Modèle éthologique et criminologie*, Mardaga, Bruxelles, 1985, p. 6.

⁵⁷ pour paraphraser DEBUYST, C., *Modèle éthologique et criminologie*, Mardaga, Bruxelles, 1985, p. 181.

⁵⁸ VAN DE KERCHOVE, M., *Culpabilité et dangerosité. Réflexions sur la clôture des théories relatives à la criminalité*, in Ch. DEBUYST (en l'hommage de), *Acteur social et délinquance*, 1990, pp. 302-304.

4. Jeunes et espace

Dans un chapitre intitulé *au-delà de la sociologie de la déviance*, Michel Kokoreff, relate son désappointement à voir se succéder des études sur le rapport entre ville et jeunesse exclusivement informées à partir des représentations de la dangerosité sociale de la *rue*⁵⁹. En renouvelant l'approche socio-spatiale des jeunes, en prenant soin de ne pas la réduire aux problèmes d' *outsiders* dans la ville, le sociologue de l'urbain renoue le fil des études classiques de l'Ecole de Chicago. Pour étudier autrement la *dimension spatiale des conduites des jeunes*, nous sommes invités à nous servir d'outils conceptuels permettant de penser la dynamique des rapports entre espace et socialisation, urbanité et sociabilité, comportements culturels et territoires urbains. Pour ce faire nous emprunterons au renouveau de l'anthropologie urbaine en France ses notions d' *espace public* et d' *accessibilité* (comme vu précédemment), l'analyse des formes de mobilité proprement urbaine et surtout les concepts d' *expérience urbaine* et d' *inscription*.

On peut entendre par *expérience* le produit du vécu (individuel, familial, scolaire, etc.) d'individus et de groupes en tant qu'il oriente plus ou moins leurs conduites et représentations. Par *expérience urbaine*, on désignera le rapport *subjectif* (plutôt que sensible) à la ville et les conduites qu'il implique et illustre. Ce qui revient à considérer notamment les représentations de l'urbain et de ses subdivisions, la spatialisation de l'organisation sociale et des modes de sociabilité de ces groupes, les usages du réseau de transport et leurs logiques, la transgression des normes sociales plus ou moins induites par le désir de mobilité⁶⁰.

Le sens de l' *inscription* serait à différencier des concepts d'intégration (comme idéal producteur de citoyenneté à travers les institutions de socialisation) et d'insertion (comme objectif socio-économique d'entrée sur le marché du travail à travers les réseaux d'accessibilité) en ce qu'elle fabrique de l' *identité*. Ainsi pourrait-on reconsidérer comme des pratiques d'inscription l'occupation des parcs et des bois pour les *parties* des jeunes, le détournement des lieux de circulation pour en faire des lieux de glisse, la demande persistante d'accès à un local et les tentatives de *faire quelque chose*. Il en va de même du *graffitage* des espaces publics comme de leur réappropriation *bruyante* ou sur un mode plus ou moins violent qui participent d'une *inscription*

⁵⁹ KOKOREFF, M., *Jeunes et espaces urbains. Bilan des recherches en France, 1977-1994*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n. 1, printemps 1996, pp. 159-176.

⁶⁰ KOKOREFF, M., *L'espace des jeunes, territoires, identités et mobilité*, in *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n. 59-60, 1993, pp. 170-179.

dans la ville en écho à la violence symbolique (inaperçue) qu'elle exerce⁶¹.

Cependant nous souhaitons émettre quelques réserves quand Alain Battegay assimile ces pratiques d'*inscription* des jeunes à des conduites quasi ostentatoires. La fréquentation de l'espace public par les jeunes ne peut, selon nous, se réduire à l'affirmation d'une présence. On peut imaginer que les jeunes se fabriquent aussi une identité à l'abris des regards des passants, en s'inscrivant néanmoins dans des espaces publics mais à horaires décalés.

les comportements des jeunes doivent être lus dans une logique de recherche d'effets de reconnaissance, d'affirmation de leur existence par rapport à de nombreuses scènes possibles. Il s'agit d'affirmer publiquement une présence dans différents cercles, non coextensifs à l'espace résidentiel. L'accès à l'espace public, c'est l'accès à des rôles sociaux et l'affirmation d'une présence⁶².

Michel Parazelli, en étudiant les jeunes de la rue, s'inscrit dans la suite des idées de Kokoreff, en précisant d'emblée que le rôle que joue l'espace est plus dynamique qu'un simple contenant⁶³. La rue est selon lui, et selon les jeunes qui la fréquentent, un univers marqué par diverses normes et règles très présentes⁶⁴, et avec lequel les jeunes de la rue semblent établir un certain *rapport sociosymbolique* dans la perspective d'une recomposition identitaire⁶⁵. En faisant d'un lieu un espace immédiatement symbolique, éthérogène et non seulement substrat homogène, on est amené à penser celui-ci comme indissociable de l'identité.

Selon Parazelli les pratiques d'*inscription* des jeunes dans l'espace urbain peuvent être reliées au

⁶¹ KOKOREFF, M., *op.cit.*, p. 178.

⁶² BATTEGAY, A., *La génération de l'espace public, un entretien avec Alain Battegay*, in *Les Annales de la recherche urbaine*, n. 27, 1985, p. 7.

⁶³ PARAZELLI, M., *Les pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue dans l'espace urbain montréalais*, in *Cahiers de recherche sociologique*, n. 27, 1996, p. 53.

⁶⁴ KOKOREFF, M., *La fiction généalogique des jeunes de la rue : le mythe de l'autonomie naturelle*, in *Possibles*, vol. 22, n.1, Hiver 1998.

⁶⁵ Michel PARAZELLI cite R. LUCHINI : "la rue ne se réduit pas à un canal par lequel transitent des personnes et des biens" in R. LUCHINI, *Les enfants de la rue. Identité, sociabilité, drogue*, Paris, Droz, 1993.

concept de *structuration topologique*, dans le sens où il fait référence à un mode de représentation de l'espace.

Tel un jeu d'échecs, la représentation topologique de l'espace urbain renvoie à l'identification de formes socio-spatiales dans une hiérarchie de voisinages déterminant des positions relatives. Elles sont relatives car leur valeur (leur degré de permanence) est différenciée par leur potentiel d'attractivité et de répulsivité.

La notion de *structuration topologique* se retrouve donc dans le fait que les jeunes accordent plus ou moins d'intérêt à certains espaces. Alors que notre recherche se fonde entièrement sur *l'expérience urbaine* des jeunes d'Aylmer, ce concept doit nous permettre de concevoir certains espaces *en marge* (les "bush" par exemple), fréquentés par certains jeunes, non comme des "no man's land" mais comme faisant partie d'une organisation géographique, plus précisément topologique, les intégrant *aussi* comme espaces socio-symboliquement attractifs. *Aussi* car nous ne pourrions les réduire à des espaces fréquentés uniquement sous un mode de relation (l'attraction sociosymbolique), mais *aussi* comme évalués selon un mode d'utilisation (espaces se prêtant le mieux à l'appropriation géographique) et un mode d'occupation (espaces les moins exposés aux mesures de contrôle).

5. Espace et déviance

Le rapport entre espace et déviance ne doit en aucun cas être compris sous le terme générique de violence urbaine. Nous tâcherons au contraire d'envisager ce rapport dans une perspective beaucoup moins tapageuse. A la focalisation journalistique sur l'exceptionnel et le sensationnel, nous, comme tant d'autres chercheurs, sommes bien décidés à opposer l'observation de la vie ordinaire (dans cette banlieue), avec ses problèmes quotidiens⁶⁶.

Dans la suite de notre réflexion à propos de la construction sociale de la déviance, nous nous interrogerons sur la manière dont certains comportements sont définis comme des *problèmes* dans certains espaces publics et sont alors intégrés dans un *discours de l'ordre* auquel s'adjoignent les multiples figures du *contrôle social*.

George L. Kelling, Catherine M. Coles et James Q. Wilson nous montrent, en 1982 comme en 1996, comment habitués du quartier et policiers établissent ensemble des règles informelles quant aux modalités d'usage de l'espace dit *public* et gèrent ensemble le *désordre*. Ces auteurs nous fournissent des indications intéressantes sur la façon dont un espace peut-être soumis au contrôle social.

Ainsi ces auteurs définissent le *désordre* dans son sens social le plus large, comme l'incivilité, le comportement menaçant et *vulgaire*, qui *dérange* la vie, et particulièrement la vie urbaine. Mais on constate en comparant l'article de George L. Kelling et James Q. Wilson, *The broken Windows* datant de 1982, et le livre de G.L. Kelling et Catherine M. Coles, *Fixing the broken windows*, de 1996, une évolution dans la manière dont ils décrivent le désordre⁶⁷. En 1996, le terme de désordre se référait principalement à l'*aggressive panhandling, street prostitution, drunkennes and public drinking, menacing behavior, harassment, obstruction of streets and public spaces, vandalism and graffiti*,

⁶⁶ GARNIER, J.-P., "violence urbaine" et sciences sociales : du relativisme au négationnisme, in L'Homme et la Société, n. 119, janvier-mars, 1996, pp. 43-57.

⁶⁷ KELLING, G. L., WILSON, J. Q., *Broken Windows*, in The Atlantic Monthly, mars 1982. Traduit en français dans l'article *La police et la sécurité du voisinage : les vitres cassées*, in NORMANDEAU, A., *Une police professionnelle de type communautaire*, Tome I&II, Canada, Ed. du Méridien, 1998.

*public urination and defecation, unlicensed vending and peddling, unsolicited window washing of cars ("squeegeeing"), and other such acts*⁶⁸. Alors que quatorze ans auparavant, dans le premier article de Wilson et Kelling (1982), on pouvait trouver en plus des comportements déviants cités précédemment les individus à la conduite imprévisible tels les mendiants, les ivrognes, les drogués, les adolescents turbulents, les désœuvrés et les handicapés mentaux.

On se rassure donc, au dépend de ces auteurs, du bien-fondé de notre préférence pour la perspective interactionniste de la déviance : l'appréciation de ce qu'est l'ordre dans l'espace public n'est pas une donnée immuable et elle est intimement liée à un contexte. Néanmoins, comme nous l'a déjà suggéré Pires (p. 25), il nous faut tenir compte également des facteurs constitutifs des situations-problèmes dont peuvent faire partie la simple présence d'un clochard ou d'une prostituée dans une rue. Et nous ne pouvons pas négliger non plus la "sagesse" populaire qui nous dit que la délinquance grave prospère sur l'impuissance à maîtriser ce genre de comportements perçus comme déviants :

puisque le voisinage ne sait pas empêcher qu'un mendiant ennuie le passant, un voleur a toutes les raisons de croire que personne n'ira appeler la police pour l'appréhender⁶⁹.

Ainsi, nous ne pouvons négliger la théorie de la *vitre brisée* de Wilson et Kelling en ce qu'elle incarne la façon dont les forces de l'ordre, les représentants municipaux et leurs électeurs justifient généralement la mise en ordre des espaces publics. En fait Wilson et Kelling soutiennent la thèse que lorsque la dégradation d'un espace n'est plus réparée, les contrôles sociaux communautaires s'effritent, l'ordre conventionnel se délite et finalement les riches et les leaders naturels quittent le quartier. Les pauvres ne faisant plus face à une rénovation urbaine nécessaire, voient se multiplier les poches d'ombres laissées-là dans lesquelles se déploie rapidement la délinquance.

Qu'une seule vitre brisée le reste et c'est un signal qu'en casser d'autre sera sans conséquence⁷⁰.

Tout comme une vitre brisée, un comportement défini comme *déviant* par des habitants d'un quartier

⁶⁸ KELLING, G. L., COLES, C. M., *Fixing the broken windows*, Kessler, 1996.

⁶⁹ KELLING, G. L., WILSON, J. Q., *op. cit.*, p. 98.

⁷⁰ KELLING, G. L., WILSON, J. Q., *op. cit.*, p. 92.

est aussi perçu par eux, et par nos auteurs, comme susceptible de menacer l'ordre social en provoquant à la fois la peur et des conditions criminogènes. L'insécurité engendrerait la délinquance, autant que l'inverse. En caricaturant à l'extrême, laissez une vitre cassée dans votre quartier et le lendemain vous pouvez le rebaptiser South Bronx. Ou laissez une bande de jeunes boire et fumer dans un parc et le lendemain vous aurez une émeute de jeunes... !?

Inscrire la théorie du carreau brisé dans notre cadre théorique est donc très intéressant, même si ses auteurs participent au discours de l'ordre tout en nous l'expliquant. Car cela nous permet de prendre en considération le point de vue des policiers et des résidents d'un quartier quant à l'ordre dans l'espace public. Nous ne pouvons donc plus nier le fait

- qu'une bande de jeunes puisse être vue comme susceptible d'affaiblir un quartier par sa seule présence. Prenons en guise d'exemple l'expérience vécue par Wilson et Kelling : "lorsqu'on a demandé aux résidents d'un grand ensemble quel est l'endroit le plus dangereux, ceux-ci citent un lieu où les jeunes se rassemblent pour boire un coup et jouer de la musique, bien qu'aucun acte délinquant n'y ait jamais été commis"⁷¹ ;
- que la justification du discours de l'ordre par la théorie du carreau brisé légitime et encourage les programmes de tolérance zéro qui accordent la priorité aux droits et intérêts collectifs au dépend de ceux de l'individu ; et qu'il n'est pas impossible qu'on le retrouve à Aylmer tout comme on le retrouve à New York.
- que l'ordre qui légitime la "désirabilité" de certaines personnes ou de certains comportements, est construit - un ordre supplantant alors une multiplicité d'ordres - , et que la police, chargée de maintenir cet ordre est toujours susceptible de devenir l'instrument des préjugés locaux.

⁷¹KELLING, G. L., WILSON, J. Q., op. cit., p. 95.

6. Jeunes et déviance

En évoquant le rapport des jeunes et de la déviance, nous sommes arrivés à un point charnière dans la mise en place de notre dispositif théorique. Mais les points développés ci-avant devraient singulièrement réduire l'impact de l'exploration de ce thème pour le moins difficile. Il n'est pas question ici de présenter un panorama de la littérature développée sur ce sujet. La situation particulière d'Aylmer, banlieue dortoir d'apparence tranquille, ne légitimerait en aucun cas une approche criminologique axée exclusivement sur des phénomènes de violence juvénile tels qu'on peut en rencontrer dans les soulèvements de banlieues qui ont marqué les vingt dernières années de l'histoire urbaine de la France (les Minguettes en 1983, Vaulx-en-Velin en 1990, Sartrouville en 1991, etc.), où dans les bas-fonds des "inner-city" de Chicago, New-York ou Los-Angeles. Aylmer n'est pas South-Bronx ni Mantes-la-Jolie, même si certains pensent qu'en laissant une vitre brisée, elle pourrait le devenir. Les hypothétiques situations de relégation des jeunes ne sont pas à priori comparables. Mais Aylmer, au vu d'un premier survol des coupures de presse de ces trois dernières années, semble être elle aussi la proie d'un phénomène caractéristique de celui qui hante les grands ensembles français et américains, le *mythe de la violence juvénile*.

Bernard Schissel nous rappelle avec force dans quel piège le drame de la déviance et, à plus forte raison, de la violence juvénile est en train de se jouer⁷². Selon les recherches qu'il mène au sein du département de sociologie de l'Université de Saskatchewan, la société canadienne serait en train de mobiliser ses forces dans une croisade pour accroître la punition (*the punishment*) à l'égard des enfants, dans l'espoir déclaré de faire baisser le taux de criminalité :

we are on the verge of an acute "moral panic" in this country that, if allowed to continue, will result in the sweeping indictment of adolescents, especially those who are marginalized and disadvantaged⁷³.

⁷² SCHISSEL, B., *Youth crime, Moral Panics and the News : The conspiracy against the marginalised in Canada*, in *Social Justice*, vol. 24, n. 2, pp. 165-185.

⁷³ SCHISSEL, B., *op. cit.*, p. 166.

L'adolescent devient l'ennemi public numéro un ⁷⁴, l'une des plus dangereuses menaces pour la société canadienne. Alors que la criminalité juvénile n'a pas augmenté de manière significative, la poursuite du délit (*the prosecution of youth crime*⁷⁵) s'est considérablement accrue. L'auteur et d'autres montrent combien, au vu d'une réalité objective insignifiante (il n'y a pas d'explosion de la criminalité juvénile dans les chiffres), le jeu sur les perceptions est fondamentale dans l'analyse de la violence juvénile.

Philip Jenkins, en 1991, explique que les multiples perceptions d'un crime violent sont exagérées et essentiellement basées sur un stéréotype important de la sous-culture "jeune" : le gang⁷⁶.

Urban youth are always already inscribed by stigmatizing images of gangs and the so-called inner-city that produces this social pathology⁷⁷.

Dans le sillage de Jenkins, Schissel démontre que cette "panique morale" n'est donc pas inhérente à l'acte dit "déviant", mais qu'au contraire, le discours de la "terreur de l'adolescence" (*terror of adolescence*) a été concerté, politisé, entretenu par la description du crime juvénile comme fait typique. Bref, la victimisation dont souffre la génération bouc-émissaire (*the scapegoat generation*⁷⁸) et l'outrage moral, dont il n'est pas fait grand cas, que peuvent ressentir les jeunes, est essentiellement le fruit d'une construction subtile du discours élaborée par les médias dans ses affiliations avec le système politique, les lecteurs/spectateurs, et le socle corporatif (*corporate Canada*⁷⁹).

⁷⁴ voir aussi à ce sujet l'article de MAGILL, S., *Adolescents : Public Enemy number 1*, in *Crime & Delinquency*, janvier 1998, pp. 121-127.

⁷⁵ SCHISSEL, B., op. cit., p. 167.

⁷⁶ JENKINS, P., *Intimate Enemies : Moral Panics in Contemporary Britain*, New-York: Aldine de Gruyter, 1991.

⁷⁷ CONQUERGOOD, D., *On reppin' and rhetoric : gang representations*, unpublished paper presented at Philosophy and Rhetoric of Inquiry Seminar, University of Iowa, 8 avril 1992, cité dans STEIN, N., et alii, *Losing a generation : probing the myths and realities of youth and violence*, in *Social Justice*, vol. 24, n. 4, pp. 1-6.

⁷⁸ MALES, M., *The scapegoat generation : America's War on Adolescents*, Monroe, ME:Common Courage Press, 1996.

⁷⁹ SCHISSEL, B., op. cit., p. 168.

The existing public debates on youth crime, although largely uninformed, are able to focus public opinion and to effect social-control policy that stigmatizes and controls those who are most disadvantaged and most victimized⁸⁰.

Bernard Schissel nous incite à déconstruire le *mythe* qui lie jeunesse et déviance, en repérant aussi, comme nous nous proposons de le faire dans le cadre de cette recherche, les phénomènes tangibles capables d'expliquer cette peur des jeunes (*the fear of kids*). Il cite la visibilisation croissante des jeunes dans les espaces publics suite à la crise de l'emploi et la fréquentation par ceux-ci des centres commerciaux où leur mode de présence ne s'accordant pas avec le code *archi-sémiotique* du bâti (la consommation avant tout), alimente la panique chez les chaland. Finalement, cet auteur nous renvoie à notre bon sens postmoderne en insistant sur le fait que ce que la plupart connaisse de la violence juvénile, c'est avant tout ce qui leur en est dit. Ceci vaut aussi pour nous.

Nous ne pourrions donc nous faire une idée claire du lien qui unit jeunes et déviance qu'après avoir observé des comportements juvéniles dits "déviant" dans leur contexte. Notre prudence théorique devrait nous permettre d'éviter l'écueil du mythe de la violence juvénile et nous tenir pour un moment encore à l'abris du danger de participer nous aussi à la construction scientifique, et non plus médiatique ni politique, d'une jeunesse dangereuse.

⁸⁰ SCHISSEL, B., op. cit., p. 166.

7. Jeunes - espace - déviance

Notre propos pour cette dernière section consistera à interroger l'idée de *seuil de tolérance* et la notion de la *marge*. Cette réflexion sera menée autour du concept d'*incivilité* que nous jugeons incontournable puisque notre hypothèse porte sur *la place du jeune dans la Cité*.

Pierre Landreville et bien d'autres auteurs font le constat que le sentiment d'insécurité s'accroît⁸¹.

Du point de vue idéologique, des représentations, l'insécurité par rapport au crime et aux déviants doit être replacée dans un contexte d'insécurité beaucoup plus large⁸². Nous aspirons à un monde de plus en plus parfait, sécuritaire, sans dangers. Nous voulons améliorer notre qualité de vie, éliminer de plus en plus les risques, les aléas qui pourraient altérer notre mieux-être et même repousser la mort, autant que faire se peut⁸³.

Parallèlement le seuil de tolérance face à l'autre, à la violence, au danger, aux risques de toutes sortes mais aussi face à la maladie et à la mort, diminue.

En étroite relation avec cette diminution des seuils de tolérance, les normes se multiplient, se raffinent et deviennent de plus en plus difficiles à satisfaire⁸⁴.

⁸¹ Norbert Elias reconnaît dans cette mise à l'écart de la violence, le processus de "civilisation des moeurs" engagé depuis le XVIII^{ème} siècle, et qui met en place, via la construction progressive de l'Etat de droit, un code diffus de la civilité. ELIAS, N., *La civilisation des moeurs*, Pluriel, Paris, 1982.

⁸² Le lecteur pourra entendre par là la nécessité de repenser l'idée de *sécurité ontologique* telle que développée par A. GIDDENS, *Les conséquences de la modernité*, l'Harmattan, Paris, 1994, p. 98 : "la sécurité ontologique n'est qu'une forme, mais une forme très importante, du sentiment de sécurité en général (...). L'expression s'applique à la confiance de la plupart des êtres humains dans la continuité de leur propre identité et dans la constance des environnements d'action sociaux et matériels. Le sentiment de fiabilité des personnes et des choses, si essentiel à la notion de confiance est à la base du sentiment de sécurité ontologique, tous deux sont donc psychologiquement très proches. La sécurité ontologique concerne "l'être", phénoménologiquement parlant, l'"être au monde". Mais il s'agit davantage d'un phénomène émotionnel que cognitif, phénomène enraciné dans l'inconscient". Selon Giddens la modernité dans ses diverses dimensions (capitalisme et industrialisme, asservissement de l'homme et de la nature, catastrophe économique ou écologique; guerre industrialisée, totale et destruction du monde; surveillance accrue et totalitarisme) a entraîné avec elle son lot de risques qui empêchent d'avoir foi en la stabilité des environnements matériels et des environnements sociaux. La modernité, par son caractère réflexif, systématise également les doutes existentiels et laisse finalement l'impression d'être dans un "camion fou" où sécurité ontologique et angoisses existentielles coexistent de façon contradictoire.

⁸³ LANDREVILLE, P., *Insécurité, mesures communautaires et contrôle des communautés*, in *Revue internationale d'action communautaire*, 30, automne 1993, pp. 127-133.

⁸⁴ LANDREVILLE, P., *op. cit.*, p. 130.

L'auteur explique que cet accroissement des normes (repérable dans l'inflation des catégories d'infraction du code pénal) est le fait d'acteurs aux motivations diverses (les entrepreneurs moraux, les nimby's⁸⁵, les personnes économiquement intéressées, ceux qui ont peur et demandent protection contre des risques généralement surévalués, etc.).

Mais dans ce contexte de démultiplication des normes et de diminution du seuil de tolérance, la déviance ne peut qu'augmenter puisque, comme le dit très justement Landreville

plus la barre est haute, plus nombreux sont ceux qui trébuchent. Il est de plus en plus difficile d'être normal et les risques et les dangers nous assiègent⁸⁶.

Les figures nouvelles de *déviance*, où le jeune a sa place imposée, résultant de cette inflation normative et du discours entretenu par certains, sont diffusées au sein de la population grâce aux médias et au principe de la double herméneutique⁸⁷ :

ces figures sont donc partagées par un nombre croissant de personnes. Ainsi partagées par une masse de personnes, elles deviennent de plus en plus "vraies".

Le sentiment d'insécurité s'accroît alors de plus en plus, dans une spirale infernale et construite.

Si les normes sont très nombreuses et les seuils de tolérance très bas, il y a un risque que la déviance et le danger se généralisent et qu'ils engendrent un large sentiment d'insécurité. Pour mieux lutter contre la violence, contre ce qui est inacceptable, pour améliorer la qualité de vie, on multiplie les règles, les interdits, et par le fait même on augmente la déviance, l'inacceptable, et par conséquent les situations de risque et l'insécurité⁸⁸.

⁸⁵ *Not In My Backyard*. Pierre Landreville parle de syndrome (souvent incarné par des comités d'habitants) alimenté d'une part par l'insécurité que personifient les délinquants et par les intérêts économiques en jeu, mais existant d'autre part par rapport à d'autres groupes marginaux ou "à risques", ex-psychiatisés, sidéens, assistés sociaux, certains groupes ethniques, ou par rapport à des risques tels que les déchets toxiques, les industries polluantes, le nucléaire, les dépôts de produits jugés dangereux.

⁸⁶ LANDREVILLE, P., op. cit., p. 130.

⁸⁷ BERGER, P., LUCKMANN, T., *La construction sociale de la réalité*, Méridiens Klincksieck, 1986.

⁸⁸ LANDREVILLE, P., op. cit., p. 131.

L' *incivilité* s'inscrit dans ces processus de construction de la norme et de diminution du *seuil de tolérance* en ce qu'elle apparaît elle aussi comme notion construite en rapport à une certaine représentation de ce qu'est la civilité. Pour présenter l' *incivilité* nous n'utiliserons pas de définitions en tant que telles (elles aussi participantes d'une construction du réel) mais des repères puisés dans différentes grilles de lecture de la civilité et de l'incivilité. Nous interrogerons succinctement Norbert Elias, Erving Goffman et Sebastian Roché à ce propos. Ceux-ci devraient nous aider à mieux percevoir la réalité mouvante de ce concept.

Norbert Elias en fait une *lecture culturelle* et définit les *incivilités*, perçues comme des signes menaçants, en miroir d'un code positif mis en place dès la fin du Moyen-Age, la civilisation des mœurs imposant la mise à distance du corps d'autrui et la mise en exergue de la propriété privée.

(...) avec la naissance de la société de cour s'imposent l'auto-contrôle, la mise à distance des corps et des choses, des corps entre eux. Les rapports interindividuels sont codifiés dans les moindres détails. Le corps d'autrui est mis à distance ; le corps ressent toute égratignure comme une plaie ; les odeurs fortes - du corps ou de la cuisine - sont de plus en plus mal tolérées. Bref, la culture de la civilité exige que les corps cessent de rentrer en contact les uns avec les autres⁸⁹.

Le jeu de la distance et de la proximité entre les corps est interrogé par certains interactionnistes sous l'angle d'une *lecture dite éthologique*. Dans les contextes de co-présence imposés par l'urbanité, où des inconnus croisent, entre en interaction, avec d'autres inconnus,

l'individu a besoin d'obtenir une information quant aux relations des personnes de son entourage, et il la reçoit ordinairement par l'intermédiaire de divers signes du lien. De même, pour être à l'aise dans une situation, il lui faut une certaine information quant aux intentions, aux dessins et aux projets d'action de ceux qui l'entourent, et d'ordinaire, il l'obtient également⁹⁰.

Ces signes du lien sont l'inattention polie, le respect du tact et les rituels de politesse et de bienséance. L'interaction en public trouve son enjeu fondamental dans la sauvegarde de l' *espace du moi*.

⁸⁹ ROCHÉ, S., *les incivilités, défis à l'ordre social*, in *Projet*, n. 238, été 1994, p. 40.

⁹⁰ GOFFMAN, E., *La mise en scène de la vie quotidienne. II. Les relations en public*, Paris, Éditions de Minuit, 1973, p. 286.

Goffman distingue ainsi dans l'individu le lieu de la représentation vis-à-vis d'un public (la région antérieure) et le lieu interdit au public (la région postérieure). Ces deux types de lieu sont caractérisés par des normes de comportements différentes. Transposées dans une interprétation en terme d'espace, ces notions signifient simplement qu'il y a des comportements qu'on se permet entre amis ou chez soi (interactions de familiarité) qui ne sont pas bien vus en public (interactions protocolaires).

Le respect de ces normes de comportement est sensé produire le niveau de confiance minimal qui permet aux individus d'établir des relations de vivre en société.

En cela, un regard trop prolongé ou pas assez peu paraître pour une incivilité. Car les incivilités peuvent alors être conçues comme

des paroles qui vont à l'encontre de la politesse ou une apparence qui heurte la bienséance. Celles-ci produisent des offenses qui privent autrui du droit d'intégrité qu'il entend pouvoir exercer sur ces "territoires du moi" dans les régions antérieures ou les espaces publics.

Sebastian Roché réintègre ces deux lectures dans sa définition des incivilités, en introduisant une troisième *lecture dite politique* :

Ces incivilités représentent des atteintes à l'ordre public ordinaire, pas nécessairement tel que le définissent les pouvoirs publics, mais tel qu'on le construit dans la vie quotidienne. (Il propose) de les définir comme des menaces pesant sur les rituels sociaux à l'aide desquels chacun évalue l'innocuité de son rapport à autrui, sur les codes qu'il faut afficher pour que la confiance circule entre les individus⁹¹. (...) Or cette innocuité est évaluée à l'aide du fonds culturel que constitue la mise en pratique quotidienne des rituels civils. Ils servent à se rassurer sur l'ordre public, sur ce qu'il en est de la civilisation⁹².

Mais les exemples d'incivilités qu'il donne se réfèrent davantage à des engagements anonymes qu'à des engagements de face à face : murs souillés par les graffiti, vandalisme, vitres brisées, épaves de mobylettes ou voitures brûlées vieillissant au milieu des immeubles, boîtes aux lettres fracturées, menus larcins, etc.

⁹¹ ROCHÉ, S., op. cit., p. 38.

⁹² ROCHÉ, S., *Le sentiment d'insécurité*, Puf, 1993, p. 292.

On le voit par ces exemples, l'*incivilité* ne peut être comprise indépendamment du contexte et du *seuil de tolérance* qui s'y applique. Alors qu'une carcasse de voiture brûlée peut apparaître comme une *incivilité* dans les banlieues françaises, le simple groupement de plus de trois jeunes peut l'être tout autant si pas plus (acte soumis au règlement municipal) dans certaines municipalités canadiennes. Il nous faudra donc concevoir l'*incivilité* dans un lieu en relation avec le *ton moral* de celui-ci. L'*incivilité* pourrait aussi être considérée dans sa lecture politique, comme imbriquée dans un jeu de pouvoir. Les incivilités comprises de cette manière apparaissent alors davantage comme la dénonciation et la remise en cause d'un certain ordre dont la légitimité est contestée, mais qui ne suscite qu'une réaction (organisée dira Landreville) jouant sur les thèmes de la peur et de l'insécurité. Ainsi, en adoptant en public des comportements relevant de la sphère privée,

l'individu revendique un espace personnel excessivement étendu et empiète par conséquent sur l'espace personnel des personnes adjacentes ou sur des terrains considérés comme publics, au sens où ils ne sont pas revendicables.

Mais si le concept d'*incivilité* nous permet d'explorer une possible dimension conflictuelle des pratiques d'inscription des jeunes dans les espaces publics, le détour par un concept si flou est-il pour autant nécessaire ? Alors que la *déviance* suggère un rapport à une norme que l'on peut sans trop de difficulté définir, l'*incivilité* nous renvoie à ce qu'est la *civilité* dont l'ampleur de la définition nous fait déjà frémir. Ceci dit, nous ne pouvons passer sous silence cette notion soulevant la polémique dans les cénacles intellectuels belges et français et qui pourrait paraître fort connotée de ce côté de l'Atlantique où une brigade des incivilités est mise sur pied chaque été depuis quelques années à Montréal. Nous allons donc mettre de côté ce concept car au lieu de nous servir, il risque fort de nous asservir. A défaut de savoir quels types de comportements ranger sous cette catégorie, nous les y mettrions tous.

Comme seul outil conceptuel capable de rendre compte, pour l'instant, d'une situation de conflit latent autour de pratiques d'inscription dans l'espace, nous garderons celui de la *marge* (celui-ci devrait nous permettre de mieux appréhender des phénomènes tels les *bush parties*). Le *seuil de tolérance* est en effet, comme l'explique Landreville, producteur virtuel de *marges*, de marginalité, de déviance et d'exclusion.

Ce qui est hors normes est rejeté vers des zones moins bien protégées, où vivent des gens qui ont moins de pouvoir⁹³.

Cette prise en compte de la marge nous paraît fondamentale en ce qu'elle nous rappelle sans cesse à l'esprit le déploiement toujours plus inquiétant des structures archi-sémiotiques fascisantes, telles les communautés-forteresses décrites par Mike Davis.

Cette tendance à l'exclusion, au rejet de l'étranger, de l'inconnu, est aussi accompagnée d'un repli sur soi, du retranchement dans sa maison, son village ou son complexe domiciliaire fortifié. Elle ne se manifeste pas seulement par rapport aux délinquants, mais envers plusieurs catégories de déviants, de marginaux, de situations ou de substances à risques⁹⁴.

En étudiant la marge et les interstices dans la ville, nous devons faire face à deux problèmes considérables.

- Premièrement, nous souhaiterions compiler astucieusement sociologie des intervalles et sociologie de la déviance pour intégrer à la fois la dimension socio-spatiale de la *marge* et son pendant symbolique, la marginalité⁹⁵.
- Deuxièmement, nous sommes confrontés aux défauts de maturité de la sociologie des intervalles et du renouveau de l'anthropologie urbaine en général (qui date des années quatre-vingts). Le clair-obscur de ses concepts (dont quelques éléments se retrouvent dans notre cadre) et de ses méthodes nous incite donc à la plus grande vigilance.

La *marge* telle qu'elle peut être définie par Laurence Roulleau-Berger⁹⁶ n'est que le point de départ d'une meilleure compréhension de ce qui se joue à Aylmer, en aucun cas un aboutissement, d'autant

⁹³ LANDREVILLE, P., op. cit., p. 131.

⁹⁴ LANDREVILLE, P., op. cit., p. 131.

⁹⁵ Seule l'évolution de notre recherche, stimulée par la parole des acteurs, nous dira si une telle démarche est possible ou si nous aurions dû soit nous limiter à l'approche proposée par la sociologie de la déviance (voir *La galère* de DUBET et LAPEYRONNIE, LAGRÉE et LEW FAI), soit à celle proposée par la sociologie des intervalles (Roulleau-Berger, Kokoreff).

⁹⁶ ROULLEAU-BERGER, L., *La ville intervalle, jeunes entre centre et banlieue*, Méridiens Klincksieck, Paris, 1991.

plus que cet auteur explore avant tout des *espaces de transition culturels*.

Les métropoles, en tant que juxtapositions de territoires se construisent à partir d'analogies, de différences, d'oppositions mais aussi d'intervalles, c'est-à-dire d'espaces qui échappent plus ou moins à l'instrumentalisation des territoires et au contrôle des politiques urbaines⁹⁷.

Notre recherche aura donc aussi pour but de poser la question de la recomposition d'un ordre spatial⁹⁸ au travers des figures de *réseau* et de *territoire* susceptibles de se développer dans la marge. L'exploration du *réseau* et du *territoire* devrait nous permettre de nous interroger sur les liens que tissent ces jeunes entre eux (et sur lesquels nous n'avons osé nous prononcer précédemment en refusant d'utiliser les termes de "culture" ou de "mouvement"), et répondra sans doute à la question de la co-présence d'un très grand nombre de jeunes dans certains espaces publics. Penser la *marge* en terme de *réseau* et de *territoire* devrait nous offrir également la possibilité intellectuelle d'appréhender cet espace autrement que sous sa fonction de relégation (il y aurait plus à trouver dans un rassemblement festif de jeunes dans un bois qu'une simple mise à l'écart).

Nous allons donc à présent essayer de comprendre comment certains jeunes d'une banlieue d'Ottawa s'inscrivent dans des endroits où ils sont les plus susceptibles de subir cette, jusqu'à présent théorique, stigmatisation ; observer comment ils vivent leur jeunesse dans la Cité ou dans la marge ; et surtout leur donner la parole pour qu'ils puissent déjouer quelques unes des règles du *jeu sur la perception* dont ils sont l'objet aujourd'hui.

⁹⁷ ROULLEAU-BERGER, L., op. cit., p. 189.

⁹⁸ KOKOREFF, M., *Jeunes et espaces urbains. Bilan des recherches en France, 1977-1994*, in *Sociologie et Sociétés*, vol. XXVIII, n. 1, printemps 1996, pp. 159-176.

II. CADRE MÉTHODOLOGIQUE

In my interviewing methods I had been instructed not to argue with people or pass moral judgments upon them. This fell in with my own inclinations. I was glad to accept the people and to be accepted by them. However, this attitude did not come out so much in interviewing, for I did little formal interviewing. I sought to show this interested acceptance of the people and the community in my everyday participation. (...)

I learned to take part in the street corner discussions on baseball and sex. This required no special training, since the topics seemed to be matters of almost universal interest. (...) Sometimes I wondered whether just hanging on the street corner was an active enough process to be dignified by the term "research". Perhaps I should be asking these men questions. However, one has to learn when to question and when not to question as well as what questions to ask. (...)

The next day Doc explained the lesson of the previous evening. "Go easy on that 'who', 'what', 'why', 'when', 'where' stuff, Bill. You ask those questions, and people will clam up on you. If people accept you, you can just hang around, and you'll learn the answers in the long run without even having to ask the questions."(...)

I learned that people did not expect me to be just like them; in fact, they were interested and pleased to find me different, just so long as I took a friendly interest in them. Therefore, I abandoned my efforts at complete immersion. (...)

William Foote Whyte, *Street Corner Society*⁹⁹.

1. Les chemins les plus courts ne sont pas les meilleurs

L'approche d'une micro-société comme par exemple celle des jeunes à Aylmer, mais plus encore celle des jeunes du parc du Monastère qui est différente de celle des jeunes de tel autre parc qui elle-même est différente de celle des skaters du Skate-Park, etc., nécessite la patience du baigneur devant un bain d'eau chaude. Si on y rentre trop brusquement, on s'y brûle. *Brûlé, je suis brûlé, je suis grillé*, tels sont les mots qui conviennent pour décrire la hantise du chercheur qui tente de s'immiscer pour la première fois dans un environnement nouveau, fascinant, mais dont les voies d'accès sont extrêmement fragiles. *Brûlé!* se dit le chercheur lorsqu'il sent la rumeur le travestir en enquêteur, en policier, en *flic undercover*. *Grillé!* lorsqu'il fait un geste de trop ou se sent *de trop*. *Je suis foutu!*

⁹⁹ HENSLIN, J., M., *Down to earth sociology*, 10ème ed., The Free Press, New York, 1999.

se lamente-t-il enfin après avoir osé avouer sa déformation disciplinaire.

- JP : Je suis criminologue.

- G1 : Ah? C'est pour devenir flic ça!

- JP : ...

Mais le spectre de la rumeur fallacieuse, de la perte de crédibilité soudaine aux yeux de nos interlocuteurs, de la mise à l'ombre de notre rôle et donc de notre recherche, s'est vu défier dès le début par cette impression lumineuse que seule une *intrusion* progressive dans ce milieu pourrait nous apporter les résultats que nous souhaitions. Au regard de nos premiers efforts pour entrer en contact (en janvier 1999) et de nos premiers échecs, la méthode de *l'observation participante*, telle qu'elle fut appliquée par William Foote Whyte à la fin des années trente, devint rapidement notre modèle à penser. Alors que nous abordions directement deux garçons (16 ou 17 ans) assis à une table de la cafétéria du Mail en leur demandant de nous accorder une entrevue, nous fûmes gratifiés d'un nonchalant *on n'a pas le temps*. Et les garçons de partir aussi tôt. Un comble, alors que ceux-ci ne faisaient strictement rien à nos yeux depuis une heure ! Nous apprîmes par la suite que nous avions eu affaire à l'un des *pushers* de la ville.

Après 1 mois et demi de présence à Aylmer, il nous fut donné de le revoir régulièrement et de passer du temps à parler de tout et de rien avec lui et ses amis.

Nous avons choisi de mener une recherche qualitative en ce qu'elle devait nous permettre de desservir au mieux les desseins de notre étude et ce pour au moins cinq bonnes raisons¹⁰⁰:

- la souplesse d'ajustement de la recherche qualitative facilite la construction progressive de notre objet dans une étude qui se veut avant tout exploratoire ;
- elle nous permet de saisir de nombreuses dimensions d'une réalité complexe,
- en combinant notamment différentes techniques de collectes de données ;
- ces techniques particulières, dont l'observation *in situ*, favorisent la description en profondeur

¹⁰⁰ Qui caractérisent toute recherche qualitative en général selon PIRES, A., in POUPART, J., DELAURIERS, J.-P., GROULX, L.-H., LAPERRIÈRE, A., MAYER, R., PIRES, A., *La recherche qualitative, enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Morin, Montréal, 1997, p. 51.

de plusieurs aspects de la situation abordée et nous autorisent à donner un compte-rendu s'approchant de beaucoup de l'expérience (urbaine) vécue par les jeunes ;

- enfin, la recherche qualitative valorise l'exploration inductive du terrain d'observation telle que nous souhaitons la mener.

Le manque de transparence et de prévisibilité de notre terrain d'étude, sa trop grande labilité, maintenait à l'écart toute technique quantitative d'enquête. Étant donné que l'objectif premier de notre recherche était d'atteindre au mieux les représentations que se font les jeunes des espaces publics et principalement des actes dits *déviants* et du contrôle social qui s'y jouent, il nous est apparu nécessaire de nous-même fréquenter ces espaces en espérant rencontrer ceux qui s'y inscrivent régulièrement. Mais cela étant fait, nous n'en étions qu'à la première étape de nos investigations. Dans un deuxième temps il nous fallut gagner leur confiance pour pouvoir observer directement une grande diversité de comportements dont certains conçus comme "déviants" (fumer du *pot*, boire des boissons alcoolisées, veiller au-delà du couvre-feu, violer des propriétés privées lors des *bush parties*, etc.). Cette observation *participante* nous semblait le seul moyen possible d'accéder enfin, dans un troisième et dernier temps, à des entrevues libérées de tout soupçon et conçues sur le mode d'un échange spontané - notre connaissance de certains faits et lieux ne permettant plus trop la duperie ou les propos évasifs dans la bouche de notre interlocuteur.

- JP : Et puis, que se passe-t-il à tel endroit ?

- F1 : Oh rien.

- JP : En fait je le sais mais...

- F1 : Ben c'est là que les dealers se ramassent. T'achète ton pot là.

Il est évident que s'engager de la sorte sur les chemins de l'observation participante équivaut à prendre des risques, du fait d'être en présence immédiate avec des actes dits *déviants* commis par des individus qui sont alors décrits comme tels. Mais n'est-ce pas là le lot de tout criminologue en situation d'observation participante ? William Foote Whyte, avant d'arpenter le coin de la rue de Cornerville, dit lui-même qu'il prit sa chance :

He (Doc, son premier contact) warned me that I might have to take the risk of getting arrested in a raid on a gambling joint but added that this was not serious. I only had to give a false name and then would get bailed

out by the man that ran the place, paying only a five-dollar fine. I agreed to take this chance. I asked him wether I should gamble with the others in the gambling joints. He said it was unnecessary and, for a greenhorn like myself, very inadvisable.

Le choix de cette méthode particulière fut donc contraignant à plus d'un titre puisqu'il nous obligea à tenir compte à la fois de notre éthique en tant que chercheur et de notre éthique personnelle. Le non-dévoilement de certaines informations, ce que d'autres appellent *gate keeping* et le fait de ne pas adopter tous les comportements et coutumes de certains jeunes, sont le résultat de cette prise en compte simultanée de notre personnalité, des buts de notre recherche et surtout de l'intégrité des jeunes avec qui nous travaillons.

2. Une lente immersion

Nous avons abordé pour la première fois le terrain en janvier 1999, alors que l'hiver ne nous laissait guère entrevoir d'opportunité de rencontrer des jeunes dans des espaces publics. Alors que nous allions nous réchauffer à la cafétéria des galeries marchandes, nous fûmes surpris de n'y trouver personne, du moins aucun jeune. C'était un lundi et il n'était que 10h00 du matin, mais c'était sensé être la semaine de relâche pour toutes les écoles secondaires du Québec. Après avoir patienté deux heures, nous vîmes enfin arriver nos premiers jeunes d'Aylmer. Notre nervosité n'était pas due qu'à la dose énorme de caféine que nous venions d'ingurgiter. Dès ce moment, nous avons entrepris de faire de l'*observation systématique*. Carnet et crayon à la main, nous prenions soin de noter scrupuleusement toutes les allées et venues des différents groupes de jeunes et des individus qui allaient se succéder aux tables de la cafétéria dans ce qui nous apparaissait être le plus grand des désordres. Après une journée de prise de notes, nous pouvions faire au moins deux constats :

- 1. Pas compris grand chose.
- 2. Devons arrêter de boire du café.

Le lendemain, nous recommencions l'exercice. Cette fois nous retrouvions des comportements semblables à ceux de la veille et des personnes que nous avions identifiées en relevant une de leurs particularités qui nous venait en premier à l'esprit. Se retrouvaient ainsi dans cette pièce de théâtre

au sens encore obscur des acteurs tels Casquette Bleue, Casquette Rouge, Bonnet blanc, Boucle d'oreille, Barbichette, Starsky et Hutch, Classique, American, Blonde, Rousse, Parapluie et Nanaone. Des noms que nous utilisons encore aujourd'hui à propos de ces mêmes personnes qu'il nous est arrivé de croiser en d'autres occasions. Nous avons dessiné un schéma de la cafétéria dans notre cahier de recherche sur lequel chaque table était numérotée. Nous fûmes ainsi capables de localiser spatialement et dans le temps (à la minute près) chacun des faits et gestes observés. Ce n'est qu'à partir du troisième jour de prise de notes systématiques que certains faits commencèrent à *parler d'eux-mêmes*.

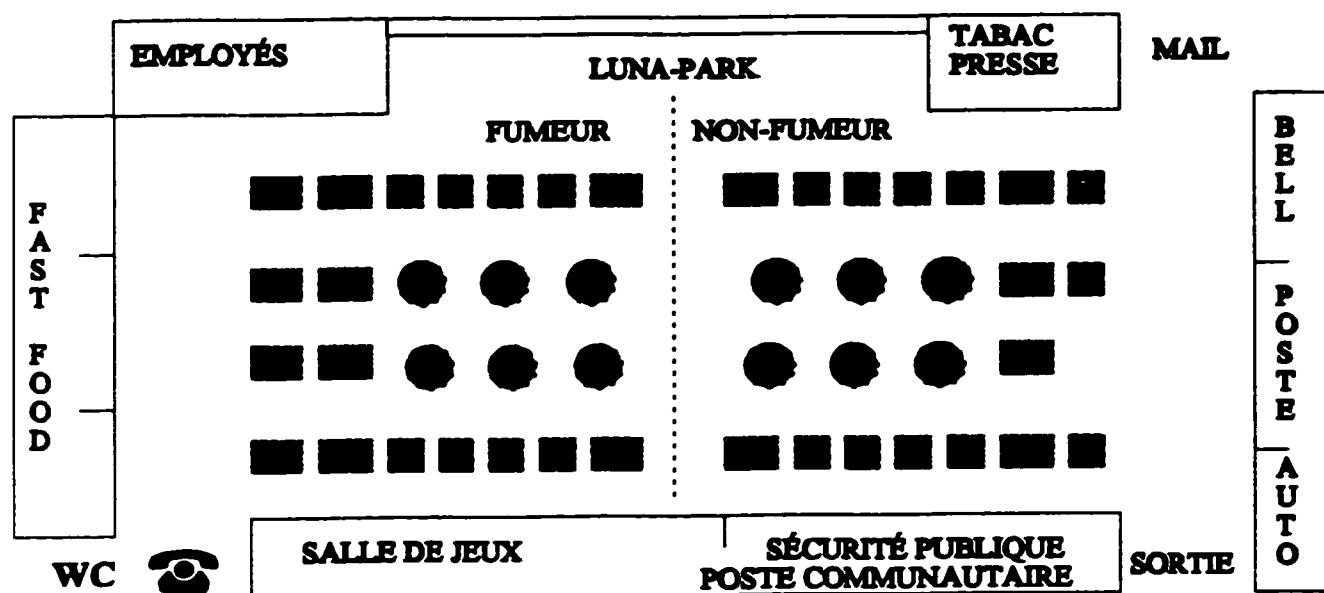
Des allées et venues vers les toilettes étaient en fait orientées vers les cabines téléphoniques et donnaient lieux à l'apparition de nouveaux acteurs peu de temps après. Le fait que les jeunes enlevaient ou non leurs manteaux, consommaient ou pas, se tenaient majoritairement en zone fumeur, ne nous avait jamais frappé avant le troisième jour et pourtant ces comportements étaient significatifs. Les entrevues réalisées par la suite allaient compléter voir corriger le sens que nous leur avions attribué alors. C'est au moment où nous nous rendîmes compte qu'il existait plusieurs niveaux d'analyse d'une situation et qu'il nous faudrait pousser davantage notre compréhension de la cafétéria du Mail, que nous décidâmes d'abandonner la prise de notes systématiques. En effet notre présence n'était pas passée inaperçue et il fallait mettre un terme à l'ambiguïté que pouvait susciter notre comportement d'observateur *très* attentif.

Le quatrième jour, débuta une observation tout à fait passive et apparemment désintéressée. Mais nous faisons néanmoins l'effort d'enregistrer mentalement les événements inédits qui seraient retranscrits par la suite (le soir ou à l'abris des regards dans les toilettes du Mail). Le cinquième et dernier jour, fort d'un sentiment de conquête, essentiellement motivé par l'épuisement de sommes considérables dans l'achat de nourriture à la cafétéria, nous avons entrepris d'aborder deux garçons pour solliciter une entrevue. Nous pensions qu'ils étaient déjà habitués à notre présence et en ce qu'il nous concerne, il nous semblait maintenant bien les connaître. Pitoyable erreur¹⁰¹ ! Nous fûmes

¹⁰¹ Jugée courante par Jacques COENEN-HUNTER in COENEN-HUTHER, J., *Formes et ambiguïtés de la compréhension en situation d'observation*, in *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. CIV (77-96), 1998, p.

remballés poliment dans la minute qui suivit. Nous allions partir en nous lamentant sur la tournure des événements quand nous demandâmes à deux filles jamais vues encore de surveiller nos affaires le temps d'aller à la salle de bain. Une fois de retour, on commença à discuter à propos de nos accents respectifs, de la Belgique, du Québec et c'est ainsi que nous fîmes la connaissance, sans le savoir, de nos deux premières personnes ressources, celles qui allaient être à l'origine de notre entrée dans l'univers des jeunes d'Aylmer.

Schéma-type de la cafétéria du Mail. Tables et services.



Durant l'entrevue qu'elles nous accordèrent assez rapidement, ces deux jeunes filles nous apprirent à nous orienter dans Aylmer et à fréquenter les endroits les plus *courus*. Ces dans ces endroits que nous les avons revues deux mois plus tard, lorsque les beaux jours furent enfin là. Présentés aux membres d'une gang comme un *chum de Belgique qui écrit un livre sur les jeunes d'Aylmer*¹⁰², nous

94., et dépendante du fait que "les stratégies d'accès au terrain reposaient initialement sur des prévisions relatives aux motivations que le chercheur avait de bonnes raisons de se voir attribuer par les acteurs avec lesquels il se disposait à entrer en interaction".

¹⁰² Le statut de criminologue ne constituait pas une porte d'entrée propice à ce genre de terrain. Néanmoins, pour des raisons déontologiques, nous avons préféré déclarer ouvertement notre rôle de chercheur,

n'avons plus éprouvé aucune difficulté dès lors à faire la connaissance de nouvelles têtes que nous allions fréquenter par la suite régulièrement à chaque fin de semaine. U, V, W, X, Y, Z et d'autres devinrent alors notre *gang de cools*, avec qui nous nous tenions souvent dans les jardins du Monastère. Quant aux deux jeunes filles elles se virent relayées par d'autres dans leur rôle de *go-between*, de passeurs.

Lorsque nous posâmes pour la première fois les pieds dans ce parc (qui est en fait une propriété privée appartenant aux pères rédemptoristes), nous reprîmes nos habitudes d'observateur attentif. Mais cette fois nous nous trouvions au coeur-même du groupe que nous nous étions donné pour but de mieux comprendre. La prise de note systématique aurait été plutôt déplacée. Nous nous contentions donc de relever discrètement sur un schéma du parc les mouvements des autres gangs en prenant bien soin d'expliquer à nos nouveaux chums le motif de notre démarche. Comme le parc n'était pas encore des plus animés à l'époque (fin avril, début mai), nous avions tout le loisir de discuter de tout et de rien (cinéma, pot, smoke, école et marivaudages), jouer au golf improvisé avec l'un, au freesbee avec l'autre, etc., tout en restant suffisamment discret afin que notre présence continuât d'être tolérée. Après presque un mois (à chaque fin de semaine) de ce qui aurait pu paraître de la perte de temps mais qui en fait ne l'était pas, nous avons réalisé des entrevues individuelles avec presque tous les membres du noyau dur de la gang (cette dernière pouvant compter jusqu'à 15 personnes). Elles eurent lieu à leur demande.

Peu après nous fîmes la connaissance, grâce à notre gang de cool qui nous avait invité au deuxième *bush party* de l'été, d'une autre gang qui se tenait ailleurs dans Aylmer. Peut-être était-ce dû au fait que nous avions à nouveau été présentés par des jeunes d'Aylmer à d'autres jeunes d'Aylmer ou parce que nous avions abouti dans une place *confidentielle* où nous *participions* à des activités tout aussi *confidentielles*, en tous cas nous n'avons plus dû passer par les étapes d'instauration d'un climat

même si celui-ci se limitait à la rédaction d'un livre. D'autres stratagèmes auraient néanmoins pu être utilisés comme nous l'indique l'expérience de COENEN-HUTHER qui se travestit en professeur, esthète et architecte dans son étude d'un quartier de Russie : "Certains collègues estiment que la déontologie du chercheur interdit toute forme de dissimulation. Je n'éprouve pas de scrupules de ce genre ; la seule règle en la matière doit être, me semble-t-il, de ne rien faire qui puisse nuire à quelqu'un." in COENEN-HUTHER, J., *Formes et ambiguïtés de la compréhension en situation d'observation*, in *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. CIV (77-96), 1998, p. 82.

de confiance et avons pu réaliser dès le lendemain une autre série d'entrevues. Les grands avantages de cette approche en *boule de neige* (je suis présenté à un tel qui me présentera à tel autre, etc.) sont le gain de temps et le passage rapide dans d'autres univers de sens : de la gang du Monas nous passons à la gang de *tel-parc* d'où nous irons vers la gang des skaters et ainsi de suite. La lente et longue approche du milieu cédait ainsi la place à la mise en oeuvre immédiate de notre dispositif d'entrevues. Cependant, jamais, jusqu'à la fin de nos observations, le 24 juin 1999, nous ne nous sommes sentis tout à fait à l'abri du soupçon et cette incertitude aiguïait souvent notre impatience à vouloir finir avant que l'irréparable ne survienne.

En pratiquant ainsi l'observation *in situ* de façon bien peu expérimentée, nous sommes parvenus, avec beaucoup de chances, à néanmoins passer au-travers de ses différentes phases¹⁰³.

- *l'observation flottante* qui demande une grande disponibilité et réceptivité où le chercheur laisse flotter son attention pour s'imprégner de ce qui se vit autour de lui jusqu'à ce que des points de repères apparaissent.
- *l'observation focalisée* sur des lieux, des groupes, des individus avec qui progressivement va se dessiner un espace de négociation, puis de confiance mutuelle.
- *l'observation impliquée* : celle-ci demande beaucoup de temps. Le chercheur doit être là "où ça se passe" et "quand ça se passe" en veillant à maintenir toujours sa position.

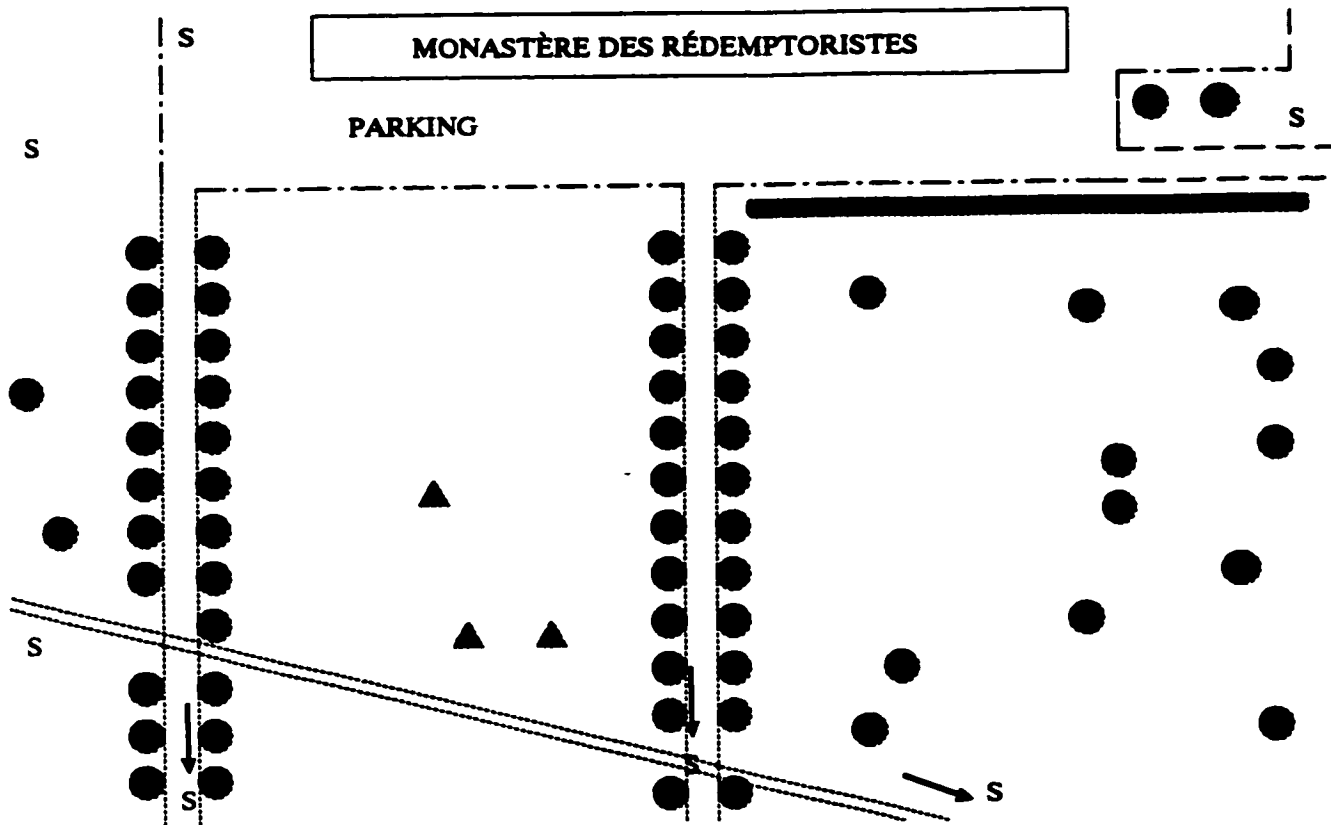
Les chercheurs engagés dans l'observation impliquée essaient de rester loyalement discrets dans le cadre étudié. Cependant cette stratégie de recherche implique un rôle actif et interactif dans la mise en forme de cadres accessibles¹⁰⁴.

Mais notre pratique de terrain, bien que nous ayant conduit à observer des comportements intéressants grâce au climat de confiance qui s'est progressivement installé, devait se poursuivre par l'enregistrement de la parole des jeunes, seule capable de compléter le sens de ces observations.

¹⁰³ Citées dans FABRE, G., ROULLEAU-BERGER, L., *Identités, altérités et blessures sociales : quelle posture pour le sociologue?*, in *l'Homme et la Société*, n. 131, janvier-mars, 1999, p. 123.

¹⁰⁴ PRUS, R., *Subcultural mosaics and intersubjective realities*, New York, University of New York Press, 1997 cité par FABRE et ROULLEAU-BERGER, op. cit., p. 123.

Schéma-type du Monastère. Arbres, chemins et sorties (S).



On distingue sur ce schéma qui ne reproduit qu'une moitié du parc : 7 chemins d'accès, quelques cônifères (triangles pleins), de nombreux feuillus de tailles diverses (ronds pleins), une longue haie de feuillus (droite horizontale pleine), un sentier en oblique.

3. Le récit de ville

L'idée du récit de ville nous est venue d'une expérience intéressante que nous avons eu l'occasion de faire en compagnie de nos deux premières personnes ressources. Alors que nous nous dirigeons vers un endroit où nous allions pouvoir nous restaurer, nous fûmes surpris de voir apparaître un chemin tout différent de celui que nous avions emprunté la veille, seul. X et Y me firent remarquer des éléments du *décor* que nous n'avions pas perçus : certains graffiti sur les murs dont la disposition même était significative, un passage qui améliorerait considérablement l'accessibilité à quelques espaces et donc leur fréquentation, un raccourci qui rapprochait sensiblement certains lieux entre eux. La ville n'était plus celle de notre inséparable carte géographique. Elle montrait des visages que seuls X et Y et d'autres jeunes encore, connaissaient. Il y avait bien là une *ville-intervalle* qui abritait des espaces mais aussi des usages propres à la population que nous nous étions promis de rencontrer. Il nous fallait maintenant trouver le moyen d'en rendre compte le mieux possible et l'entrevue semi-directive ne paraissait alors plus suffisante. Comment approcher au mieux l'expérience particulière des jeunes dans des espaces dits publics ?

La démarche que proposait Laurence Roulleau-Berger dans son livre *La ville intervalle*¹⁰⁵, nous séduisit dans un premier temps. Il s'agissait de mener une entrevue ambulatoire avec un jeune suivi pas à pas dans un trajet quotidien qui incluait autant les étapes importantes (un parc, une place, un banc) que les chemins pour y accéder. La personne interviewée pouvait alors dire sa ville, et donc un peu de sa vie, au fil du parcours. La mise en situation directe ayant pour but de rappeler à la mémoire de cette personne un nombre jugé plus important d'anecdotes et de sentiments quant à ce qui pouvait se produire ou avait pu se produire à de tels endroits. C'était une idée formidable.

Mais elle se heurta bien vite à certaines contraintes. Tout d'abord le temps. Dans une ville comme celle d'Aylmer, même si elle demeure de dimension réduite, les distances à parcourir à pied (principal moyen de locomotion des jeunes) sont souvent très importantes. Les jeunes alignent donc rarement

¹⁰⁵ ROULLEAU-BERGER, L., *La ville intervalle, jeunes entre centre et banlieue*, Méridiens Klincksieck, Paris, 1991.

l'un derrière l'autre et dans une même journée les différents endroits qu'ils fréquentent. Prenons un exemple :

- Pour se rendre de la Marina au Mail, à pieds, il faut compter au moins 15 minutes. Du Mail à tel dépanneur, 20 minutes. De tel dépanneur à tel bush, encore 40 minutes. Et puis il faut penser à revenir. En tout, on peut compter deux heures de déplacement à marche rapide, traverser environ 12 courbes de niveau de 10 mètres chacune, un soleil de plomb en été, des maringouins dans le bois et tout cela sans tenir compte des haltes prolongées dans les endroits privilégiés (il y a au moins le parc de la Marina, la cafétéria du Mail, le dépanneur où on sort les bières, l'endroit où on achète son pot et le bush où on se "crashe" toute la soirée).

Ensuite il y a la gang. Jamais nous n'avons rencontré de jeune tout seul dans un espace public. On s'y tient au moins à deux et généralement à quatre ou cinq quand ce n'est pas quinze, vingt ou deux cent. C'est déjà tout un défi que d'obtenir une entrevue individuelle qui éloigne un jeune de sa gang pendant plus de quarante minutes, nous n'osions imaginer cela pendant trois heures. La méthode du récit de ville a donc du être abandonnée ou du moins reconvertie en une autre plus pratique qui se fondait davantage sur notre expérience personnelle du terrain (grâce à nos observations participantes) et sur la capacité d'imagination du jeune ou plutôt d'un groupe de jeunes.

Nous avons tâché d'exploiter lors de nos entrevues la méthode rogérienne de la reformulation (on reformule plutôt qu'on questionne pour laisser le jeune relancer l'entretien dans la direction qu'il souhaite). En partant d'une consigne relativement simple ;

- Parle-moi des espaces publics que tu fréquentes. Qu'est-ce que cet espace signifie pour toi?;

nous laissons au jeune le soin d'évoquer différents sujets selon ses propres intérêts. Les idées de déviance et de contrôle n'étaient donc pas abordées directement car la façon dont elles entraient dans le propos de l'interlocuteur était en elle-même significative. Tout l'art de l'entrevue consistait alors à remettre en situation le jeune lorsqu'il se racontait dans différents espaces. Le récit de ville devait faire place à ce que nous aimerions appeler un *itinéraire mental*, mise en contexte imaginaire capable de provoquer de nouveaux souvenirs et des descriptions relativement fines de certaines situations. Il nous fallait intervenir de temps à autres pour obtenir des précisions quant à l'heure, au contexte,

au nombre de personnes impliquées dans le récit, etc. Ces éléments nouveaux donnaient généralement lieu à des commentaires intéressants de la part de l'interlocuteur qui pouvait y trouver matière à rebondir sur d'autres événements.

Cependant, bien que le jeune que nous écoutions embarquait assez facilement dans ce style de récit de situation qui lui permettait de raconter toute une série d'anecdotes vécues de près ou de loin, les silences et les reformulations de notre part pouvaient s'avérer troublants pour l'interlocuteur en ce qu'elles éloignaient ce type de discussion d'un échange plus spontané, plus habituel. Les descriptions s'essoufflaient alors assez vite et les entrevues ne dépassaient pas la demi-heure. Par contre, nous avons obtenu des résultats beaucoup plus satisfaisants en travaillant avec des groupes de jeunes (pas plus de quatre généralement). Car le discours spontané retrouvait toute sa vigueur et sa richesse dans les échanges que les jeunes pouvaient avoir entre eux. Nous devenions alors une oreille attentive, laissant aller la discussion au gré des nouvelles anecdotes que se lançaient les participants. Nos interventions devenaient moins nombreuses, nous pouvions saisir au vol les points sur lesquels on pourrait revenir par la suite et laisser les jeunes se stimuler mutuellement tout en évitant de tomber dans la cacophonie.

Cette méthode d'entrevue de groupes restreints nous sembla très profitable. Elle nous obligeait bien sûr à distribuer la parole lorsque cela était nécessaire mais elle nous évitait d'avoir à enregistrer plusieurs fois les mêmes histoires car les jeunes avaient généralement beaucoup d'expériences identiques du fait de leur quasi-constante vie en gang. Les histoires individuelles trouvaient néanmoins leur place et captivaient l'attention des autres membres de la gang.

Ces constats découlent d'un exercice de comparaison entre les entrevues de trois individus pris de manière isolée et une entrevue qui réunissait ces trois mêmes personnes. L'entrevue de groupe a donné lieu à davantage d'expériences racontées et des prises de positions plus engagées quant à ces divers événements. Cependant, nous avons maintenu un certain équilibre entre les entrevues de groupe et les entrevues individuelles car nous estimions que la moindre richesse des entrevues individuelles devait être imputée en grande partie à un certain manque d'expérience de notre part en matière de technique de reformulation et d'approfondissement du sens.

4. Un échantillon progressif

En ce qui concerne l'échantillon, nous dirons de celui-ci qu'il est progressif. Il était illusoire de tenir compte des statistiques de la population des 15-18 ans à Aylmer pour fixer un nombre définitif d'entrevues à réaliser. Il n'y a en effet aucune catégorie statistique qui reprend le nombre de jeunes fréquentant *assidûment* les espaces publics. Tout comme il n'y avait aucune raison valable pour que nous échantillonnions notre population selon un facteur d'âge. Nous devions nous faire une idée de notre échantillon en allant voir directement dans les espaces publics comment la situation se présentait. Mais au préalable, nous fixâmes la limite inférieure à 15 ans par souci de commodité avec le Comité de déontologie de la Faculté des Sciences Sociales (pour interviewer un jeune de 14 ans il faut l'approbation des parents, ce qui n'est guère pratique quand on se trouve au beau milieu d'un parc), et la limite supérieure à 18 ans, âge à partir duquel les jeunes ont accès à toute une série d'espaces nouveaux (tous ceux interdits au moins de 18 ans) qui n'entrent pas dans notre propos. Sur le terrain, la situation se clarifia rapidement. Les premiers jeunes que nous avons rencontré dans des espaces publics nous mirent au courant de divisions intéressantes dont il nous faudrait tenir compte. Il n'y avait pas *les* jeunes d'Aylmer mais *des* jeunes d'Aylmer qui se répartissaient en différentes gangs plus ou moins nombreuses :

les rappers	les skaters	les punks
les no-style	les gothiques	les autres

Et ces gangs investissaient différemment les espaces à Aylmer. Les rappers se tenaient dans la maison de jeunes et au centre jeunesse, les punks n'avaient pas encore été aperçus cette année, les no-style étaient au Monastère et ailleurs, les skaters près du Skate Park mais aussi dans les rues, les gothiques plutôt discrets et les autres visibles de temps en temps, notamment lors des bush parties. Tout un univers aux contours à première vue bien définis et que nous avons décidé d'adopter pour notre échantillonnage. Mais ce dernier resta progressif dans le sens où, tant qu'un groupe n'apparaissait pas clairement dans l'espace public il ne faisait pas partie de notre échantillon. Ce fut le cas avec les punks, les gothiques, les rappers et les autres. Les punks et les gothiques étaient en nombre trop

limité (la rumeur veut qu'il n'y ait que trois punks d'Aylmer, les autres venant de Hull et Gatineau) que pour constituer une catégorie pertinente, ce qui ne nous a pas empêché d'en rencontrer. Les rappers quant à eux ont investi des espaces privés d'accès réservé à un certain public (le centre jeunesse et la maison de jeunes) ce qui les place quelque peu en dehors du cadre de la recherche, bien que leur présence en ces lieux est hautement chargée de sens pour les jeunes des espaces publics. Les autres se sont laissés voir de manière trop épisodique dans les espaces publics ce qui n'en faisait pas les *assidus* que nous recherchions. En fait, nous avons essentiellement rencontré dans les espaces publics quelques skaters et beaucoup de no-style. Répartis dans deux gangs différentes ayant leur *hang out* (repère) dans deux endroits différents (l'une au Monastère l'autre dans *tel-parc*), les jeunes que nous avons enregistrés étaient au nombre de 11. Mais ils ne constituaient ni l'entièreté des effectifs des deux gangs (effectif de la gang élargie), ni l'entièreté des jeunes des espaces publics. En fait, ces deux espaces étaient généralement fréquentés par deux ou trois autres gangs et ne regroupaient qu'une partie des assidus des espaces publics d'Aylmer qui pouvaient se tenir dans des *hang-out* situés en d'autres endroits. Autant ces deux espaces ne représentent qu'un échantillon d'une dizaine d'autres endroits passant pour des *hang-out* de jeunes, autant les 11 adolescents interrogés ne représentent qu'un échantillon de deux des gangs se tenant dans ces deux espaces.

personnes enregistrées / effectif de la gang élargie	dans <i>tel-parc</i>			au Monastère		
	garçon	fille	effectif	garçon	fille	effectif
	1 skater	2 skaters	15 à 20	2 no-style	3 no-style	10 à 15
	1 no-style			2 ex-skaters		

Nous avons donc réalisé 9 entrevues de 11 jeunes différents : quatre entrevues de groupes et cinq entrevues individuelles. Cinq personnes ont été enregistrées deux fois (dans un groupe et individuellement). Au total 5 filles et 6 garçons se répartissent dans deux espaces de prédilection (à raison de 4 dans *tel-parc* et 7 au Monastère), selon deux styles qu'ils ont défini eux-mêmes comme no-style¹⁰⁶ (6 en tout), et skater (5 en tout dont les ex-skater).

¹⁰⁶ Bien que certains no-style connaissent des influences punks, gothiques ou grunge.

5. Planter le décors

En attendant le retour des beaux jours, nous en avons profité pour essayer de comprendre au mieux le contexte dans lequel les jeunes allaient évoluer cet été. Nous nous sommes donc plongés dans la lecture d'articles de journaux portant sur l'émeute du 11 juillet 1997. Ceux-ci, au nombre d'une cinquantaine, nous ont permis de distinguer quelques acteurs clés et nous ont surtout fourni une description intéressante du climat social de l'époque. Certains événements intéressants comme le Forum Jeunesse de mars 1998 ou la mise en place d'un Comité Jeunesse au sein de la Municipalité nécessitaient de plus amples informations. Nous avons donc pris contact avec la coordinatrice des relations publiques de la ville qui nous a fourni quelques études concernant les jeunes d'Aylmer, des communiqués de presse, textes de discours officiels et quelques pistes nouvelles. Nous avons également pris rendez-vous avec la coordinatrice du réseau jeunesse travaillant au C.L.S.C. Grande Rivière, qui suit la situation depuis une dizaine d'année. Cette personne participa d'ailleurs à la mise au point d'une enquête très intéressante qui fut diffusée auprès des jeunes d'Aylmer et de leurs parents en 1989. Elle avait pour titre *Une place pour les jeunes à Aylmer ?*. Dix ans déjà ! La question n'était pas neuve. Cela renforça nos convictions quant à la nécessité de tenir compte du contexte pour saisir davantage certaines données de la situation actuelle. Nous avons alors entrepris de dépouiller les trois dernières années de la circulaire municipale *Le bulletin d'Aylmer* pour obtenir un portrait intéressant de la ville (depuis l'émeute du 11 juillet). Les faits divers ne manquaient pas.

La police et les résidants ne pouvaient pas non plus être ignorés. Pourtant nous ne voulions pas les aborder au moyen d'entrevues, ce qui n'aurait fait qu'étendre et complexifier notre sujet de thèse. Nous découvrîmes une alternative intéressante lors du salon des Aînés qui eu lieu précisément dans les Galeries d'Aylmer pendant une semaine du mois d'avril. Là on y vantait entre autres choses le nouveau dispositif de surveillance de quartier mis en place il y a deux ans de cela. En nous intéressant à ce programme nous avons eu l'occasion de rencontrer l'un des policiers responsables du projet. En plus de nous donner des informations sur ce que nous considérons être en relation directe avec notre recherche (comment gérer le problème du vandalisme dans les quartiers, le tapage nocturne dans les parcs, ... de façon communautaire), il nous fournit une porte d'accès intéressante auprès de

responsables de la Sécurité Publique. Ces derniers furent donc sollicités quant à l'obtention de statistiques criminelles concernant les méfaits de jeunes. Mais ces documents nous furent peu utiles du fait de leur contenu restreint par le caractère confidentiel des données. Seuls l'âge du jeune arrêté, la date de son arrestation et le type de délit qu'il avait commis (généralement mentionné sous le terme générique de *méfait*) étaient mentionnés. Des renseignements plus précis tels le motif exact de l'arrestation, le fait qu'une personne ait ou non porté plainte, l'heure et le lieu de l'arrestation (en rue, dans un parc, au centre commercial, ...) manquaient cruellement à ces données statistiques et confirmaient nos sentiments quant au choix de mener une recherche qualitative. Le temps trop court dont nous disposions ne nous a pas permis de compléter ces informations qui auraient pu s'avérer extrêmement intéressantes.

Il est clair que dans cette étude le point de vue des adultes, des forces de l'ordre et des autorités municipales a essentiellement été appréhendé sous sa forme la plus médiatisée. Notre seul recours à l'*opinion publique* (du moins celle dont les médias font usage), aux communiqués de presse et discours de la municipalité et aux articles de journaux publiés sur la Sécurité publique d'Aylmer, peuvent augurer une certaine incomplétude quant à la description du climat social de cette banlieue voire même des critiques quant à un éventuel parti pris. Il est évident que les nécessités pratiques, le délai imposé et l'accès lent et difficile à la confiance des jeunes ont fait en sorte que nous avons privilégié un point de vue. Mais comme le dit H.S. Becker, ce n'est qu'une apparence¹⁰⁷.

Ce que nous présentons n'est pas une vision déformée de la "réalité", mais la réalité dans laquelle sont engagées les personnes que nous avons étudiées, la réalité qu'ils créent en donnant un sens à leur expérience, et par référence à laquelle ils agissent. Si nous ne parvenons pas à restituer cette réalité, nous ne produirons pas une analyse sociologique satisfaisante du phénomène que nous cherchons à expliquer.

Dans la partie qui va suivre, nous nous attachons donc à faire état de ce qui nous a été dit par les jeunes dans le souci de rendre clair et compréhensible leur point de vue sur ce qui fait leur réalité. Le compte-rendu fréquent de la parole telle que prononcée par l'adolescent reflète notre souci de restituer au mieux ce que nous avons entendu. La partie "Description des matériaux" fut rendue aux

¹⁰⁷ BECKER, H. S., *Outsiders*, Métailié, Paris, 1985, p 196.

jeunes interrogés pour qu'ils la corrigent et puissent juger de la façon dont nous avons essayé de garantir au mieux leur anonymat. Ce-dernier fut d'ailleurs privilégié sur la qualité de notre recherche en choisissant d'identifier les interlocuteurs par leur sexe uniquement (F ou G). Nous les avons distingués à l'aide de numéros (F1, F2, G1, G2, ...) mais cette numérotation diffère d'une section à l'autre (un jeune garçon dénommé G1 lorsqu'il parle du mail devient par exemple G3 lorsqu'il s'exprime à propos de la marina, etc.). Il était capital à nos yeux et à ceux du Comité de Déontologie qu'on ne puisse retracer ces jeunes.

En inscrivant ainsi notre démarche dans une coproduction de compétences entre nous et les jeunes des espaces publics, nous souhaitons situer notre rôle de chercheur entre l'écrivain public et le citoyen à part entière, à l'instar d'autres chargés de recherche impliqués dans des terrains autrement plus "difficiles".

Le chercheur apparaît alors comme un citoyen à part entière : son engagement dans la recherche le conduit à une lutte intellectuelle contre la stigmatisation sociale (qu'elle se manifeste par le rejet ou par l'assistance) et contre les dommages identitaires qu'elle provoque¹⁰⁸.

La description des matériaux qui suit directement notre introduction à Aylmer comme capitale des loisirs, organise la parole des jeunes selon les espaces et les thèmes qu'ils abordèrent spontanément. Cette grille de lecture rend compte à notre avis de leur *structuration topologique* de l'espace. Elle distingue en effet très bien les diverses caractéristiques qu'évoquent ces jeunes à propos des espaces qu'ils ont choisi d'évoquer, les définissant ainsi par leur plus ou moins grande répulsivité / attractivité. Cette grille fut conçue après avoir écouté les jeunes et non avant. Elle nous a permis d'y ranger environ 90% du matériel enregistré.

¹⁰⁸ FABRE, G., ROULLEAU-BERGER, L., *Identités, altérités et blessures sociales : quelle posture pour le sociologue?*, in *l'Homme et la Société*, n. 131, janvier-mars, 1999, p. 133.

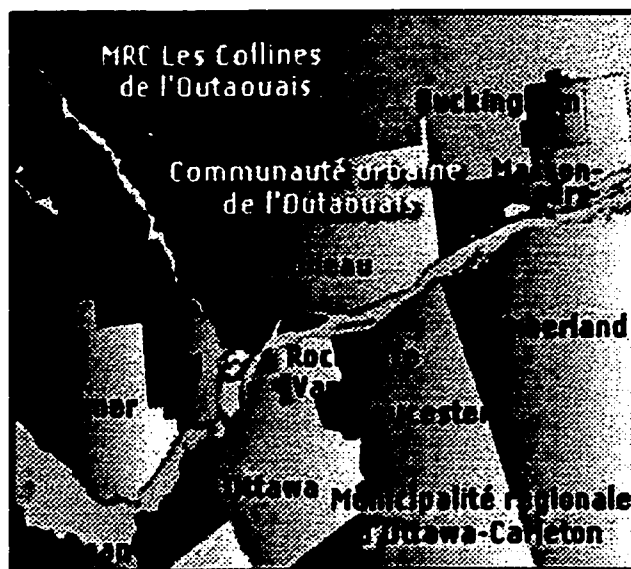
Catégories	Caractéristiques	Distinction par espaces (10)
Activités	Qui fréquente cet espace ?	Monastère, Mail, parcs, marina, bush, Tim Hortons, Subway, Maison des jeunes Au Pic, Centre Jeunesse, rue.
	Quand est-ce que l'interlocuteur y va ?	
	Pour combien de temps ?	
	Qu'y fait-il ?	
	Que pense-t-il de cet espace ?	
Normes	Normes internes qui régissent la fréquentation de l'espace?	
	Normes externes ?	
Contrôle social	Comment s'exerce le contrôle social ?	
	Par qui s'exerce-t-il ?	
	Comment est-il perçu ?	

III. ANALYSE

1. Aylmer, capitale des loisirs

En 1997, Aylmer fêtait ses 150 ans d'existence. Alors que tous les regards se tournaient vers le passé, le présent allait prendre sa revanche dans un événement beaucoup moins idyllique dont peu se diraient fier à l'avenir.

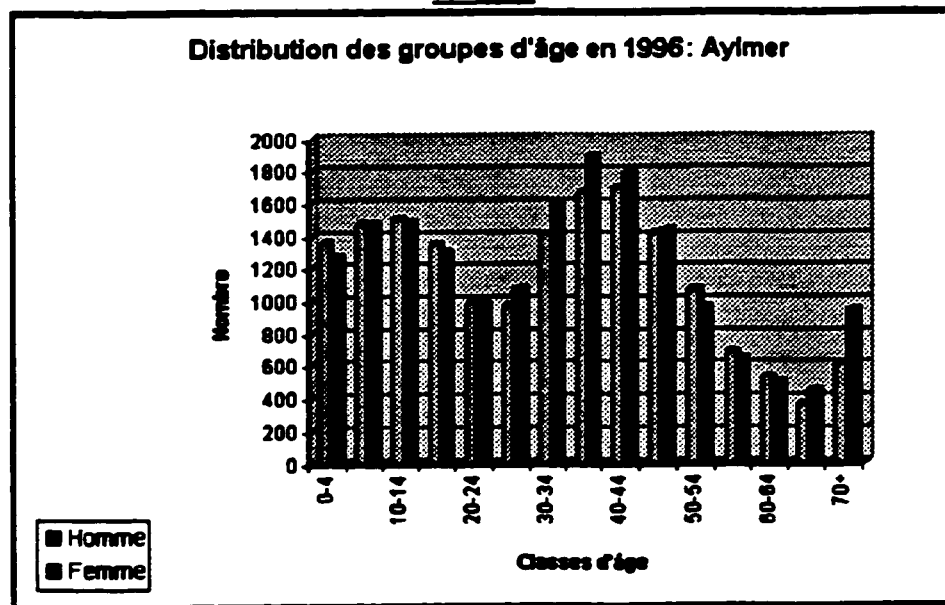
On rappela en de nombreux discours la vocation de la petite ville comme lieu de transbordement de marchandises qui favorisa l'essor de son industrie forestière (chantiers de coupe), le déclin de cette dernière au profit de la ville de Hull et la réorientation de la municipalité au profit de la villégiature. On évoqua en maints endroits le développement rapide de son territoire qui vit fleurir nombre de résidences d'été dès 1897 et devint l'un des lieux de prédilection des membres du Parlement lors des



sessions estivales. L'air frais, l'animation du port, la proximité de la capitale et les attractions qui étaient organisées en faisaient une destination très populaire. Près d'un demi-million de personnes se déplacèrent en 1899, en empruntant les tramways d'Ottawa, pour fréquenter le Queen's Park

d'Aylmer, ses courts de tennis, son terrain de golf, ses chaloupes et ses pistes de danse¹⁰⁹. D'un haut lieu d'amusement et de récréation, Aylmer connaîtra à partir des années 1930 la "Grande dépression" qui freinera quelque peu son expansion et verra s'éclipser peu à peu son statut de centre de villégiature au profit de celui de ville de banlieue¹¹⁰. Dès la fin de la seconde guerre mondiale, Aylmer reprendra de l'ampleur. La voiture qui succéda au tramway rapproche la municipalité de la capitale et fournit un endroit de résidence intéressant pour bon nombre d'employés fédéraux d'Ottawa-Hull. Aujourd'hui, on y recense sur une superficie de 91, 2 km carrés quelques 35.000 habitants dont 58% sont francophones, 38% anglophones et 4% allophones. En 1996, la municipalité affichait le plus haut revenu moyen des ménages avec 58277,00\$ devançant de près de 10000, 00 \$ le revenu moyen de toute la Communauté Urbaine de l'Outaouais (Buckingham : 44 413, 00\$; Masson-Angers : 47 249, 00\$; Hull : 42 262, 00\$; Gatineau : 50 329, 00\$). Elle confirmait aussi son exception dans le

Table 1



recensement par groupes d'âge qui faisait apparaître à la même époque une nette prévalence des

¹⁰⁹ BRAULT, L., *Aylmer d'hier*, Institut d'Histoire de l'Outaouais, 1981.

¹¹⁰ MONDOUX, M., GOSSELIN, P., *Les grands moments d'Aylmer : 1847-1997*, Musée d'Aylmer, 1997.

groupes de 35-39 ans et 40-44 ans (table 1) alors que dans les autres municipalités de la C.U.O. c'étaient d'avantage les groupes 30-34 ans et 34-39 ans qui affichaient le plus grand nombre d'effectifs.

A l'aube des années 1990, les responsables de la municipalité entreprennent de se départir de l'image peu attrayante de "banlieue-dortoir" pour revenir à celle du début du siècle qui consacrait Aylmer comme capitale des loisirs de l'Outaouais. Grâce aux plus récents outils technologiques disponibles (internet), on vante alors les charmes et les mérites de cette "banlieue-verte" où il fait bon vivre.

(Aylmer,) une ville magnifique sur les rives de l'Outaouais; un centre riche en édifices patrimoniaux, grands ou petits, qui nous rappellent fièrement les premiers jours d'Aylmer; une communauté florissante au développement varié; un endroit où les gens veulent vivre et élever leur famille.

En 1996, la ville d'Aylmer lance un grand sondage d'opinion auprès de ses habitants pour évaluer dans quelle mesure la ville correspond effectivement à l'image que certains souhaitent lui donner¹¹¹. Près de 70% des citoyens interrogés (n=508) affirment que les activités de loisirs sportifs, culturels et communautaires répondent bien à leurs attentes. Parmi les activités de loisirs les plus populaires (table 2) on remarque que les loisirs sportifs sont les plus pratiqués (79, 5%) et que les parcs ne suscitent finalement que peu d'intérêt (2,5%).

Table 2

Loisirs sportifs	Loisirs culturels	Loisirs communautaires
Cyclisme (20,3%)	Spectacles (10,5%)	Fêtes communautaires (12,3%)
Marche (7,0%)	Bibliothèque (10,0%)	Clubs sociaux (4,0%)
Base-ball (6,1%)	Cours d'artisanat (3,1%)	Salon et activités de l'Age d'or (2,9%)
Natation (5,3%)	Exposition bibliothèque (1,4%)	Parcs et terrains de jeux (2,5%)
Hockey sur glace (4,9%)	Chant, chorale (1,2%)	Cours divers (2,5%)

¹¹¹ Ville d'Aylmer : *rapport d'analyse, perceptions et opinions des citoyens d'Aylmer à l'égard des activités de loisirs et du tourisme sur le territoire de la ville d'Aylmer*, Le groupe Léger et Léger, juin 1996, p. 13.

Par ailleurs, 82,2% des personnes interrogées estiment que la Ville d'Aylmer devrait investir dans la promotion du tourisme et 70,4% disent consentir à ce que des efforts financiers soient développés en ce sens par la municipalité, cette-dernière ne possédant pas assez d'attraits touristiques selon près de 2/3 de la population interrogée. La marina et sa plage apparaissent en pôle position des trois principaux attraits touristiques de la ville, loin devant les terrains de golf et le tour de ville historique. Chiffres à l'appui, Aylmer pouvait donc aborder la célébration de ses 150 ans d'existence avec le plus grand optimisme, celui qui convient à tous ces lieux de villégiature qui entrent dans chaque nouvelle saison à grands coups d'événements médiatiques. En fait d'événements, la ville allait être servie.

Dans la nuit du 11 juillet 1997 survint un affrontement entre jeunes et policiers qui allait rapidement défrayer les chroniques des quotidiens de la région et faire la une de journaux télévisés. Les journalistes le nommèrent "l'émeute d'Aylmer". Il n'est pas question de faire ici l'anatomie de cette "émeute" et de chercher à savoir comment elle a commencé ni à cause de qui (question que tout un chacun avait déjà tranchée à sa manière lorsque la nouvelle se répandit). D'ailleurs nous n'aurions pu composer qu'un compte-rendu des événements d'une incroyable opacité. Suppositions, hypothèses et versions multiples sans compter les nombreux partis pris reflétèrent au niveau médiatique la laborieuse confection du rapport final de la Sécurité Publique qui se fit attendre pendant plus de deux mois. Aucun accord ne fut établi au sujet du nombre de jeunes présents lors de l'émeute (200 ou 300 jeunes), ni au sujet des raisons de leur présence sur une propriété privée (*une petite fête qui "vire" en open house "attirant" plus de 200 jeunes de 14 à 18 ans dans cette seule petite résidence unifamiliale*¹¹²). Les 51 policiers, dont de nombreux renforts à la police municipale, affirmèrent avoir fait leur devoir pour maîtriser la foule, tandis que les jeunes dénoncèrent la violence des policiers à leur rencontre.

Dans un tel contexte et peu enclins à rouvrir de vieilles blessures, nous nous intéresserons au traitement médiatique dont cet incident fut l'objet. L'affaire fut évoquée à plusieurs reprises par le grand quotidien régional *Le Droit* (52 articles) entre le mois de juillet 1997 et août 1998. Elle fit

¹¹² *Le Droit*, 12 juillet 1997, p.1. Nous mettons les guillemets.

quatre fois la première page, dont trois dans les jours qui suivirent l'événement. Au total, ce sont 22 articles de longueur moyennes qui furent inscrits aux nouvelles, 9 éditoriaux (3 longs et 7 courts), 17 billets d'opinions (6 courts, 3 longs et 8 de longueur moyenne), 3 chroniques (2 moyennes, 1 longue) et seulement un article de fonds¹¹³. Au travers des multiples opinions que les journalistes ont collectées ou rédigées (éditoriaux, chroniques) pour parer sans doute au manque de faits, transparaissent les préjugés diffamant à l'égard de la jeunesse (ainsi que la lignée éditorialiste du quotidien). Sur 23 billets d'opinions, seuls deux sont rédigés par des adolescents, c'est peu quand on pense que ce sont les premiers concernés par l'affaire. Trois autres le sont de la main du père d'un des jeunes présents à l'émeute qui accuse les policiers d'avoir fait oeuvre de brutalité envers son fils. Deux derniers billets porteront au nombre de 7 les opinions en faveur des jeunes et fustigeant l'action de la police (table 3).

¹¹³ La longueur des articles est définie par le logiciel de recherche d'articles de journaux *L'Actualité Québec (1992-1999)*.

Table 3

chronologie	Opinion contre la police et en faveur des jeunes	Opinion en faveur de la police et contre les jeunes	Opinion modérée
16/07/97	1	1 (chroniqueur)	1 (urbaniste)
17/07/97	1	1	
18/07/97		1 (chroniqueur)	
19/07/97	1 (adolescente)	1	
23/07/97		4	1
26/07/97		1	1
29/07/97		1	
02/08/97		2	
30/08/97	1 (père)		
23/09/97	1 (père)		
24/09/97		1 (rapport Sûreté Municipale)	
29/09/97	1 (père)		
27/12/97		1 (chroniqueur)	
04/02/98	1 (adolescent)		
TOTAL	7	14	3

Les sept opinions essayant de défendre la cause des jeunes n'avaient que peu de chances de faire le poids face à la critique de voisins, du commissaire de police et des éditorialistes, chroniqueurs et parfois journalistes du Droit. Le ton conservateur, l'absence presque totale d'articles de fonds et d'analyse capables de dépasser le stade des préjugés et l'appel à la sacro-sainte opinion publique ont donné, alors que la confusion régnait et règne encore quant au véritable déroulement de l'incident, une pluie de commentaires inquiets, acerbes ou cocasses à l'encontre de ces 200 ou 300 jeunes d'Aylmer.

- "C'est une vraie pagaille", a lancé une résidente de la rue Wychwood, réveillée par les cris des jeunes. "Il y en a qui ont lancé des bouteilles de bière contre ma maison. C'est épouvantable".
- Loin d'avoir honte de leur comportement, plusieurs jeunes qui ont pris part à l'émeute de vendredi dernier, à Aylmer, ont l'intention de manifester (contre la brutalité policière) (...)

- Pendant que les jeunes ayant participé à l'émeute survenue (à tel endroit), vendredi soir, se plaignaient de l'attitude des policiers d'Aylmer, les résidents de ce quartier d'ordinaire paisible regrettaient que la police n'ait pas frappé plus fort pour maîtriser les émeutiers.
- "Ces jeunes n'ont aucune discipline, aucun contrôle et aucun respect. Ce sont des voyous et le jeune (organisateur du party) semble en être le chef. Ce n'est pas la première fois que ça brasse : ça dure depuis deux ans.", racontait samedi une voisine qui ne veut pas être identifiée.
- (à propos d'une autre voisine) C'est alors qu'elle faisait la vaisselle qu'une odeur de drogue lui est montée au nez.

Nous laisserons à l'éditorialiste du Droit le soin de clore cette rapide revue de presse dans laquelle on peut noter que la situation du jeune d'Aylmer est devenu l'objet de haute surveillance et l'enjeu d'une entreprise morale considérable. Ce qui eut pour conséquence néfaste de ternir la réputation de banlieue paisible qu'Aylmer souhaitait promouvoir auprès des touristes et d'envenimer la situation aux dépens des jeunes (tous ceux que nous avons interrogés nous ont dit ressentir plus de tension avec les policiers depuis l'émeute).

C'est la mode, de nos jours, de pointer du doigt les policiers et de les rendre responsables chaque fois qu'un incident tourne au vinaigre. Bien sûr, il s'en est trouvé parmi les adolescents et aussi les parents pour accuser les forces policières. Que voilà une dérobade facile pour se libérer de toute responsabilité. On peut toujours chercher des bibittes à la police. Dans le feu de l'action, au milieu d'une foule hostile, on peut toujours facilement relever un geste trop identifiable à un usage abusif de la force. Cibler le débat sur ces détails, c'est passer à côté de la vraie question. Chacun doit assumer ses responsabilités et les accusations à l'endroit des policiers ne sont rien d'autre qu'un écran de fumée pour cacher ses propres torts (...) Mais pour le moment ce n'est pas vers les rangs des policiers qu'il faut pointer un doigt accusateur. (...) Ceux qui devraient se sentir coupables, ce sont ces parents naïfs qui n'ont rien trouvé de plus intelligent que de semoncer publiquement la police d'avoir accompli son devoir (...). A ces parents, on est tenté de poser quelques questions moralisatrices : "Savez-vous ce que vos enfants font de leurs nuit ? Trouvez-vous raisonnable que vos enfants s'opposent aux forces de l'ordre dans l'exercice de leur travail ? Savez-vous ce que signifie élever un enfant ?". (Le Droit, 15 juillet 1997)

Au lendemain de l'émeute, les autorités municipales se sont retrouvées dans l'obligation d'agir face à la situation des jeunes qui fut soudain jugée préoccupante. En guise d'intervention, elles ont choisi le parti de l'écoute. Ce que n'avaient pas pu entendre certains journalistes trop préoccupés par leur

souci de sensationnalisme et leurs problèmes “moraux”, quelques conseillers municipaux l’ont entendu. La situation-problème du 11 juillet 1997 fut considérée comme “un cri d’alarme”¹¹⁴ et devait donner suite à l’inscription de la “question jeune” à l’agenda municipal. Dès le 14 juillet, on retrouve le maire à l’écoute des 200 jeunes manifestants qui protestaient dans le calme contre la violence policière dont ils estimaient avoir été victimes. En octobre de la même année, un Comité Jeunesse fut mis sur pied “ayant pour mandat de consulter les étudiants des écoles francophones et anglophones d’Aylmer et la population en général, pour mieux comprendre la problématique et suggérer des solutions appropriées”¹¹⁵.

Le 23 mars 1998, 9 mois après l’incident de juillet, le comité inaugura la Semaine Jeunesse qui fut entièrement destinée à promouvoir la parole au sein des écoles quant à la question jeune. Durant cette semaine 75 jeunes furent formés au rôle d’animateur en vue de les préparer à animer les séances de consultation dans leurs écoles respectives. Par équipe de dix, animées durant 2h00 par un animateur-jeune, on s’employa à discuter de la situation des jeunes à Aylmer, quelques responsables de la ville prêtant l’oreille à ces échanges. Six thèmes ressortirent de ces discussions et furent soumis à un nouveau débat en séance publique lors du Forum Jeunesse qui vint clôturer la semaine. Le samedi 28 mars 1998 donna donc lieu à une série d’ateliers où adultes et adolescents étaient invités à s’exprimer sur l’un des thèmes préalablement choisis par les jeunes. Le thème “une place pour les jeunes” fut exceptionnellement discuté dans tous les groupes étant donné l’importance que lui avaient accordée les jeunes lors des consultations en classe. Le rapport-synthèse de l’événement nous récapitule les grandes lignes de force qui parcoururent cette semaine :

Thème 1 - Lieu physique : une place pour les jeunes

Les jeunes n’ont pas d’endroit auquel ils peuvent s’identifier pleinement et où ils se sentent à l’aise. Les Centres existants ne sont pas assez grands et ne sont pas organisés par groupe d’âge. Conséquemment, ils se retrouvent dans les endroits publics souvent à ne rien faire et doivent subir l’intolérance des adultes.

¹¹⁴ Ville d’Aylmer : communiqué de presse, *suite à la semaine jeunesse 1998*, 27 mai 1998.

¹¹⁵ Ville d’Aylmer : FARMER, V., *Rapport synthèse du Forum Jeunesse*, 16 avril 1998, p. 1.

Thème 2 - Relation avec les autres

La relation avec l'autorité policière est très tendue. Les jeunes ne se sentent pas traités de façon équitable ni de façon respectueuse. Dès qu'ils se regroupent à l'intérieur ou à l'extérieur il y a un policier ou un gardien qui les expulse comme s'ils étaient des voleurs. Certains adultes manquent de respect envers les jeunes et ont une mauvaise perception de ce qu'ils sont véritablement. Les jeunes déplorent aussi un problème de communication et de compréhension entre jeunes francophones et anglophones.

Thème 3 - Activités et choses à faire

Les jeunes n'ont pas la possibilité de pratiquer les activités qui sont de leur âge : activités sportives, spectacles, festivals, activités familiales, voyages organisés à l'extérieur (Montréal). Pour plusieurs, Aylmer est une ville dortoir.

Thème 4 - Emploi

Les jeunes déplorent qu'on requiert toujours de l'expérience pour obtenir un emploi. La plupart du temps, les jeunes sont automatiquement exclus. Ils veulent être impliqués dans les projets de communauté ce qui leur procurerait en même temps un emploi.

Thème 5 - Consommation de services et de produits

Les jeunes aimeraient acheter à Aylmer mais ils doivent aller dans les villes voisines parce qu'il n'y a pas de magasins et de restaurants pour eux comme par exemple : Le Château, Stich, Harvey's, magasin de musique, boutiques de livres. Il n'y a pas d'endroit de divertissement, comme un cinéma, des salles de billard, piscines intérieures, skate park, terrain de camping, etc.

Thème 6 - Transport (autobus) et communication

C'est très difficile et très coûteux de voyager d'une place à l'autre : pour aller au cinéma à Gatineau ou au Maxi et même circuler à Aylmer. Les horaires d'autobus ne correspondent pas aux heures d'activité des jeunes. Les activités ne sont pas diffusées adéquatement, il n'y a pas assez de publicité.

“Nous n'avons pas de place pour nous” et “nous n'avons rien à faire” sont deux thèmes récurrents dans la vie des jeunes à Aylmer. Ils sont immanquablement suivis d'un troisième qui évoque des rapports tendus avec les policiers et les adultes. Prononcés en longue litanie, leur écho ternit, pour qui veut bien l'entendre, l'image de “capitale des loisirs” que la municipalité tente de promouvoir. Mais si la voix des jeunes ne prend pas l'allure d'un “cri d'alarme” ou d'un “bruit épeurant”, peu nombreux seront les habitants d'Aylmer qui s'inquiéteront de leur sort. Le sondage de 1996 sur les activités de loisir dans la ville d'Aylmer ne faisait pas grand cas de la situation vécue par les adolescents. Et pour cause. Il fut uniquement destiné à un public adulte. Doit-on s'étonner alors de constater qu'à peine 7% de ceux-ci ont estimé qu'il manquait un centre et des activités pour les

adolescents, tandis que 64, 2% confirmaient Aylmer comme capitale des loisirs en marquant leur satisfaction quant à l'abondance d'activités disponibles ? Un an plus tard, Aylmer devenait "la ville des émeutes" (ainsi décrite par un des adolescents que nous avons rencontrés) au grand étonnement de tout le monde (même des jeunes qui dirent avoir été surpris que quelque chose se passe dans leur ville).

Pourtant, le problème était déjà connu de nombreux responsables municipaux qui près de dix ans avant le Forum s'étaient déjà impliqués dans une enquête intitulée "Aylmer, comme milieu de vie pour les jeunes" (1989)¹¹⁶. Les constats sont troublants tant ils s'apparentent à ce qu'une autre génération d'adolescents a laissé entendre en 1998.

L'enquête de 1989, fruit d'une collaboration entre divers organismes qui s'étaient donnés pour mandat de faire de la prévention en matière de toxicomanie, avait pour but de sonder l'opinion de près de 800 jeunes et 600 parents quant à la qualité de vie des adolescents d'Aylmer. Premier constat, la côte d'amour donnée par les jeunes envers leur ville n'était pas plus brillante qu'aujourd'hui. En 1989, 58, 5% des jeunes disaient l'aimer assez ou pas du tout (15, 5%) et l'aimer moins que leur secteur, leur maison et leur famille. Les moyens de transport entre Aylmer et les autres villes faisaient déjà l'objet de critiques nuancées. 62, 7% estimaient assez ou pas du tout facile (15, 8%) le fait de se déplacer ainsi, certains d'ajouter que la voiture des parents était d'une aide précieuse. Les activités récréatives de la ville suscitaient l'intérêt d'à peine un jeune sur trois, tandis que 69% avouaient un manque d'intérêt, de temps et d'argent.

Toujours en 1989, ils étaient 66% des adultes à estimer qu'il manquait d'activités pour les jeunes (ils n'étaient plus que 7% des adultes en 1996). Aylmer aurait pu, effectivement, être plus intéressante pour les ados d'après 82% des jeunes et 96,6% des parents. Le manque d'activité apparaissait donc déjà comme l'une des préoccupations majeures des adolescents en 1989. Dans une question ouverte, ils posaient ce problème en tête de liste parmi ceux de la drogue, de l'alcool et des relations familiales.

¹¹⁶ Table de travail du comité de concertation sur la qualité de vie des jeunes, *rapport d'enquête sur "Aylmer, comme milieu de vie pour les jeunes"*, 15 octobre 1989, p. 1-20.

Mais à l'époque, les relations avec les adultes, les pairs et le milieu urbain constituaient une préoccupation bien moindre qu'aujourd'hui. Les jeunes les plaçaient en bout de ligne à côté des questions sur l'amour et la sexualité et le problème du manque de ressource.

Est-ce à dire que la situation des jeunes dans le milieu urbain s'est détériorée en dix ans ? Les commentaires enregistrés tout au long de notre enquête auprès des adolescents fréquentant les espaces publics, la priorité du thème "une place pour les jeunes" lors du Forum de 1998 et le battage médiatique autour de la-dite "émeute" qui n'a laissé quasiment aucune chance aux jeunes de faire valoir leur point de vue, tout cela nous invite à penser qu'effectivement le jeune d'Aylmer souffre de plus en plus de la non-reconnaissance de sa jeunesse.

Alors qu'il y a dix ans, la jeunesse aylmeroïse revendiquait un "endroit ayant beaucoup d'espace où les jeunes pourraient se rencontrer tout en étant responsable de l'endroit", aujourd'hui cette supplique s'accompagne de la nécessité de repenser la place du jeune dans ses relations avec les autres jeunes, les adultes et les policiers. La quête d'un espace physique s'accompagne de celle d'un espace civique où la jeunesse aurait aussi sa place en tant que partie intégrante de la Cité. Six mois après le Forum Jeunesse, le Conseil des Jeunes d'Aylmer fut mis sur pied afin d'offrir aux jeunes les moyens de défendre leurs idées auprès du conseil municipal. On ne s'étonnera pas que les dix représentants invités à siéger aux conseils et disposant d'un certain budget, proposèrent, dans les semaines qui suivirent leur arrivée dans le cénacle des élus, plusieurs projets ayant trait à l'aménagement d'endroits pour les jeunes (ouverture de deux soirs d'opération additionnels pour le Centre Jeunesse, ouverture du gymnase au Centre jeunesse et d'un parc rouli-roulant extérieur, aménagement d'abris dans les parcs municipaux, etc.). Bien entendu, la mairie ne manqua pas de donner à l'événement la même ampleur médiatique que celle qu'avait suscitée l'incident du 11 juillet. On se félicita de cette nouvelle "politique d'accueil"¹¹⁷, se disant fiers d'une "démarche (le Forum Jeunesse) qui a porté ses fruits", les jeunes ayant été "entendus et compris"¹¹⁸.

¹¹⁷ Ville d'Aylmer : FARMER, V., *Rapport synthèse du Forum Jeunesse*, 16 avril 1998, p. 3.

¹¹⁸ Ville d'Aylmer : allocution de M. Richard Jennings, *création du conseil des jeunes d'Aylmer*, 19 novembre 1999, p. 2.

Mais dans la rue et les parcs, les adolescents attendent toujours. Les agendas municipaux ne correspondent pas au rythme de la jeunesse qui chacun le sait ne dure qu'un temps. La mairie pâtit d'un discrédit certain aux yeux des jeunes que nous avons rencontrés. Bien que ces ados aient participé pour la plupart aux réunions précédant les bonnes intentions du Forum, leur quotidien demeure néanmoins soumis au contrôle quasi permanent des représentants de l'ordre de la municipalité. L'évocation du nouveau budget de la police, l'achat de véhicules de patrouille supplémentaires et la mise en place supposée de leur nouveau système de détection par infra-rouge ("pour voir les jeunes qui se cachent dans les buissons la nuit") renforce leur scepticisme quant à l'arrivée prochaine d'un cinéma à Aylmer. Si ce-dernier est selon l'un deux "la meilleure affaire qui est arrivée à Aylmer depuis que la vache a été inventée", aucun ne pense pouvoir en profiter avant cinq ou six ans. Malgré les nouveaux projets du Conseil des Jeunes, dont les ados que nous avons rencontrés se disent peu informés, Aylmer n'est toujours pas la capitale de leurs loisirs. Au contraire, elle est le centre de leur ennui. Leur futur se dessine à l'horizon comme un grand champs de légumes où ils continueront de "vegger" jusqu'à ce que les bars, les voitures et les activités payantes leur soient enfin accessibles. Ou jusqu'à ce qu'on les chasse du champs... du champs de vision des adultes.

G1 : Ben c'est quand-même une place emmerdante, tu l'as vu. Quand j'ai vu ce qu'il y avait ailleurs, ben d'où je viens là. Personnellement je suis ici temporairement. (...)

F1 : C'est ça ici que j'aime pas c'est qu'il y a vraiment rien à faire. (...)

F2 : Tout le monde reste chez eux pendant la journée, c'est trop poche. (...)

F3 : A cause dans le fonds on fait toujours la même affaire, c'est juste à des places différentes. On vegge, on fume, on boit, ça finit là. Puis on part. Dans le fonds, on fait juste changer de place à faire les mêmes affaires. (...)

F3 : Sans joke là, ok. Aylmer t'as vraiment rien à faire. C'est sûr que le maire il prend tout son cash pour refaire toute la rue Principale pour que ce soit antique et qu'il n'y a rien pour les jeunes. Ça fait cinq ans qu'on lui demande de faire quelque chose pour les jeunes, il fait rien. Fait que ce qu'on fait, on se tient au Mail. (...)

F2 : Ils font rien que des affaires pour les vieux. Comme ils ont eu le centre commercial, les petits restos de vieux... Ils font quasiment rien pour les jeunes parce que on n'est pas gros fait qu'ils gardent ça pour eux autres. Fait que c'est ça que je disais, ça va vieillir, puis dans longtemps il va y avoir une coupe de jeunes puis là ils auront vraiment plus rien à faire.

G2 : Ben ils font des affaires pour les jeunes mais ça finit tout le temps qu'il y a un certain groupe de jeunes qui en prennent possession. Puis ça exclu les autres. C'est tout le temps pareil. (...)

F1 : Il y a rien à faire. C'est platte. Il devrait mettre plus de centres d'attractions. Ce serait mieux pour les jeunes. Ca serait mieux pour tout le monde. Ca ferait plaisir aux adultes puis à nous autres. Fait que ça serait vraiment la meilleure chose à faire.

JP : Qu'est-ce qu'ils pensent de votre situation les adultes ?

F2 : Ben, ils veulent pas nous avoir dans leurs pattes so...

F1 : ... on s'en va. (...)

2. Description des matériaux

a) Le "Monas"

Le Monastère, vaste édifice de style néo-gothique ayant appartenu à la communauté des Pères Rédemptoristes, situé au coin de la rue Principale et du boulevard Lavigne, devient dès le printemps une destination de choix pour certains jeunes d'Aylmer. Non pas tant pour l'attrait de la bâtisse qui subit actuellement des transformations importantes, mais bien pour ce qui se trouve à l'arrière de celle-ci : un long jardin rectangulaire planté de quelques cerisiers et petits conifères éparpillés sur toute sa superficie. Les bâtiments qui l'entourent - le Monastère, une caserne de pompiers, une résidence pour personnes âgées, une vingtaine de maisons unifamiliales et appartements à double étage - rendent sa présence quasiment indécélable depuis la rue. Seules six entrées permettent d'y accéder. On en compte deux de part et d'autres du bâtiment menant à une petite aire de stationnement à l'orée du jardin, deux au fonds de ce-dernier, reliées au Monastère par deux chemins de graviers bordés d'arbres, et deux à l'est et à l'ouest donnant sur un sentier qui traverse en oblique toute la largeur du terrain.

Ce dernier chemin est utilisé quotidiennement par des élèves de l'école Grande-Rivière qui l'empruntent généralement pendant leur pause de midi pour se rendre au Centre commercial situé de l'autre côté du boulevard Lavigne. Le site est plein d'un calme religieux, surprenant, alors que l'on se trouve à côté de deux des axes les plus importants de la ville. Pourtant, seule une vingtaine de jeunes fréquentent cet espace pour y rester. Les adultes, à raison de trois ou quatre par jour (même les jours de fin de semaine), ne font que le traverser de part en part en empruntant l'un ou l'autre chemin.

Les premiers soirs de printemps, lorsque le sol est redevenu vert et suffisamment ferme pour s'y asseoir, la température suffisamment clémente, les jeunes font leurs premières apparitions. Au début timides, limitées à quelques heures les soirs de la semaine si l'école le permet et à quelques après-midi et soirées en fins de semaines, elles se feront de plus en plus nombreuses au fur et à mesure que l'été s'installera.

F1 : L'été on était tout le temps au Monastère. Chaque jour de une heure et demi au Monastère à sept heures,

sept heures et demi du soir.

On y vient généralement par groupes de deux ou trois. Une fois là-bas, soit on se choisit un arbre que l'on s'approprie pour le reste de l'après-midi, soit on rejoint ses amis déjà assis à l'ombre du feuillage. Le groupe prend alors de plus en plus d'ampleur au fur et à mesure que la journée s'écoule, les jeunes arrivant au compte-goutte. Partir de deux pour se retrouver à quinze est courant. Un groupe de cinquante est déjà plus exceptionnel en cet endroit mais ça c'est déjà vu. Habituellement le groupe se limite à "sa gang" qui compte environ un dizaine de membres réguliers, filles et garçons en proportions égales ou presque, partageant un style bien particulier même si celui-ci est celui du "non-style".

F1 : Cet été au Monastère on était environ 10-11, ça dépend s'il y en a qui partent en vacances avec leurs parents, ça dépend s'il y en a qui ont d'autres activités. Puis ici ben on arrive tout le temps les deux puis on voit souvent d'autres mondes.

F2 : Ok cet été, mais là l'été est pas encore vraiment commencé, ceux qui se tenaient ici c'était notre gang, puis la gang de punks. Au début c'est juste les punks puis il commence à y avoir de plus en plus de monde. Mais là cet été c'est surtout nous autres puis une coupe d'autres personnes là.

Les punks et les "non-style" sont des habitués du "Monas". Mais d'autres petits groupes fréquentent également la cour de façon plus temporaire, du joueur de guitare électrique venant s'exercer en compagnie de ses "chums" à la petite gang de filles de Grande-Rivière révisant leurs examens au soleil du printemps. Tout ce petit monde se retrouvant à chaque fois sous un arbre.

Le choix de son arbre n'est pas le fruit du hasard mais dépend davantage d'une certaine habitude, de la propreté de l'endroit et du type d'activités qu'on souhaite y exercer durant l'après-midi ou la soirée. Ainsi, on peut suivre, de fins de semaines en fins de semaines, le déplacement d'une gang d'arbre en arbre, dans une aire néanmoins limitée. Des déménagements contraints par la présence de leurs propres déchets que certaines gangs laissent traîner là jusqu'au moment du grand nettoyage.

G1 : Surtout qu'on est les seuls à se tenir ici, il n'y a pas personne qui vient ramasser puis qui mettent des paquets de déchets partout. Mais nous autres on fait nos déchets, la plupart du temps on les ramasse. Ou des fois, de temps en temps, on est comme "ok, let's go" on ramasse tout ce qu'on a laissé traîner.

En prêtant une attention plus soutenue à ces “souvenirs particuliers” que l’on pourrait à peine qualifier de pollution visuelle tant leur nombre demeure restreint, on obtient les premiers indices de ce qui se vit dans cet espace : quelques bouteilles de bière, des paquets de cigarette vides, des mégots et des emballages de Popsy Corns (glaces à l’eau). Voilà le support matériel de l’un des hauts-lieux de socialisation des jeunes, un endroit où tout commence par la rencontre des autres. Des filles rencontrent des garçons :

F1 : Au monastère cet été, on cherchait... qu’est ce qu’on cherchait?

F3: Je ne sais pas...

F1: je pense qu’on cherchait des amis.

F3: Ah oui!

F1: Alors là on va les voir (deux garçons inconnus), on est comme “vous avez vu, puisqu’ils allaient à Grande Rivière, avez-vous vu tel ou tel ou tel?” il est comme “non” puis là on commence à parler puis toute. Puis là ça a donné que le soir d’après on s’est revu puis on a recommencé puis peu à peu ben on a commencé à faire une genre de gang.

Des garçons rencontrent des filles :

JP : Donc tu peux rencontrer des filles.

G1: oui mais il faut que tu sois sociable. Si tu restes à ton arbre, tu parles pas à personne, t’iras pas loin. C’est ça. Comme moi j’étais parti pour une coupe de semaine dans telle ville. Puis X et Y les avaient rencontrées puis quand moi je suis revenu, moi j’avais X en ce temps là comme meilleur ami, puis il me les a présentées puis ça a commencé de même.

Le nombre fait alors l’intérêt de la place. On vient au Monastère quand il y a du monde, et principalement quand c’est du monde de sa gang, ou quand on a de bonnes chances d’en voir arriver (selon qu’on ait pris ou non rendez-vous, que tel ou tel autre soit ou non occupé, etc.). Et cette chance, les habitués du Monastère la prennent régulièrement parce qu’ils savent qu’il s’agit là d’une place stratégique vers où les chemins de beaucoup de jeunes convergent, surtout ceux des jeunes habitant dans les environs (les jeunes disent habiter dans les environs même s’ils résident à 20 minutes de marche du Monastère).

F1: Mais le Monas c’est le fun à cause que c’est un gros parc, c’est proche de la ville, puis c’est proche du centre d’achat, du Sub, c’est proche de chez nous. Puis tout le monde se tient ici puis c’est le fun. C’est le fun parce que, avec le monde qu’on se tient il y en avait une qui était carrément là-bas, puis l’autre par là puis

l'autre par là. Tandis qu'au Monastère c'est comme...

F3: le milieu

F1: un point où pour tout le monde où c'est pas trop difficile d'aller. Comme admettons chez elle (F3) il y a un parc c'est le fun, mais il y en a ça leur prendrait une heure de marche aller. Ben là c'est-tu tout le monde qui veut faire une heure de marche ? C'est une heure aller, une heure revenir. Alors, alors c'est ça, le Monastère c'est comme un point où c'est pas trop loin pour tout le monde, c'est facile d'accès.

A l'accessibilité géographique s'ajoute aussi la proximité d'équipements divers qui facilitent grandement la fréquentation de cet espace par les jeunes. La présence du Centre commercial, de l'autre côté du boulevard, et celle du Tim Hortons, à l'avant du Monastère, donnent aux jeunes la possibilité de satisfaire à beaucoup de leurs besoins, des plus naturels (les toilettes du Tim ou de la cafétéria du Mail, l'achat de sandwiches au Subway, l'achat de boissons rafraîchissantes au dépanneur, etc.) aux plus occasionnels (l'achat de boisson alcoolisées et de cigarettes, les appels téléphoniques aux parents pour avoir une "ride", ou aux amis pour qu'ils viennent au Monas, à la cabine téléphonique du Tim, l'attente pour les bus aux différents arrêts du Centre commercial). L'avancée des corniches des toits du Monastère, enfin, permettent de laisser passer toutes averses inattendues.

Mais si le "Monas" peut représenter une place de choix quant à la présence de ce qu'on peut y trouver à proximité et de ceux qu'on peut y trouver dans sa cour, c'est aussi et surtout dû à l'absence relative de certains éléments jugés indésirables : les rappers et les policiers.

F3: Mais eux (les rappers) ils viennent jamais au Monastère, c'est ça qui est le fun.

Ceci s'explique en partie parce que "les rappers", ainsi qualifiés par les jeunes qui fréquentent les jardins du Monastère, se tiennent plus volontiers au Centre Jeunesse ou à la maison de jeunes Au Pic, des endroits disqualifiés aux yeux de toute une série de jeunes comme nous le verrons par la suite. Bien qu'on puisse aussi différencier les styles des jeunes du Monastère entre skaters, punks, no-style et gothiques, ces différences ne posent apparemment pas de problèmes quant à leur co-présence sur un même espace.

G1: (Au Pic) c'est plein de gangs mais ils vivent pas en paix entre gangs. Comme ici, on va voir du monde. Ils vont te giver une cigarette.

Mais il s'agit néanmoins de co-présence, pacifique certes, car les interactions entre les gangs du Monas ne nous ont pas été rapportées autrement que par ces dons ou achats de cigarettes (à 25 cents l'unité). L'absence des rappers est donc intimement reliée à l'appropriation de cet espace que les jeunes disent "avoir" pour "régner out".

F2 : On a trouvé ça ici. Puis on était comme "ah c'est cool". Puis là on a commencé à se tenir ici. Ca s'est juste mis comme ça. C'est ça. Parce qu'avant on marchait de parc à parc puis de place à place, puis on a trouvé ça "come on ben c'est cool". C'est comme on fait rien que trouver notre place. (...)

F2 : Mais au Monastère quand on se tient là dans la cour, c'est une vraiment grosse cour, là, ok. Ca prend cinq minutes pour faire d'un bout à l'autre. Tsé c'est vraiment grand, c'est vraiment beau, puis c'est une bonne place pour les jeunes qui se tiennent là...

F3: C'est tout des arbres.

F2 : Oui, oui. C'est plein d'arbres, c'est tout des pommiers, puis c'est vraiment cool tsé. Tu te tiens là, comme, tu sais tu te fait pas déranger par personne.

A certaines conditions, serait-t-on tenté de dire en poursuivant la phrase cette jeune fille. Des conditions qui, si elles ne sont pas respectées, risquent bien d'accélérer la fréquence des rondes des policiers et d'en changer la nature, ou disons plutôt le caractère.

F2 : Mais l'affaire c'était qu'à chaque soir il y avait des Palley wagon. Les Palley Wagon c'est des vans...

G1: Des chars de police.

F2 : Des chars de police mais en van ok. Ils venaient faire leur tour chaque soir pour voir si il y avait quelqu'un qui prenait de la drogue ou qui buvait. Ils nous lâchaient jamais. (...)

F1: Ben... Mais c'est ça ils (les policiers) ont vraiment pas un bon lien. Les policiers ils essayent pas, ils questionnent tout le monde. C'est comme des fois on est dans le parc, on pouvait juste s'asseoir puis là ils viennent "qu'est-ce que vous faites là, avez-vous de la drogue sur vous, avez-vous de l'alcool?" C'est comme ooh là on fait juste s'asseoir et relaxer.

Lorsque certaines limites sont franchies par les jeunes, ces rondes quotidiennes qui s'apparentent à des routines de contrôle peuvent se transformer en de véritables descentes de police dont l'ampleur des effectifs déployés fait encore l'objet de critiques et de fierté lors de discussions entre jeunes, longtemps après.

F1: Comme à un moment donné on était trop proches d'eux (des pères du Monastère). On faisait du bruit. Il y en a un qui était malade. Ils ont appelé. Il y a comme le Palley Wagon, la nouvelle Volvo puis l'autre, là tsé

trois pour dix personnes? (...)

G1: Qu'est-ce qu'on faisait ? On faisait des suicides haki (le but est de jouer avec une petite balle enflammée pour l'occasion sans se brûler), puis les polices sont arrivées. Ils étaient tellement stupides que on était ici, puis il y a un char qui est arrivé par là. C'est ça, on était sur le bord de la clôture, puis il y a un char qui est arrivé de même, tsé il y a une clôture, on voit le char, on est parti à courir. Il y avait une Volvo, deux Palley puis une grosse van puis il y avait je pense deux autres chars de police. Ils étaient à cinq après nous autres. Nous on était quatre. On est parti à courir, on a été chez nous. Je pense qu'ils nous ont cherché pendant une semaine.

Ces jeunes, pris entre leurs désirs de socialisation qui, comme tout adulte ayant suffisamment vécu le sait, requiert souvent quelques bières et un peu de fumée (peu importe la couleur), et le contrôle permanent des voisins et des policiers, assimilent rapidement les normes en vigueur dans cet espace. Soit par le biais d'une expérience, rarement mauvaise, soit de la bouche de leurs pairs. Nous avons assisté à quelques unes de ces scènes où l'un des membres de la gang mettait en garde l'un de ses amis contre le danger de faire un feu à ce moment là. La situation était jugée inappropriée du simple fait que les pompiers étaient aux alentours de leur caserne et qu'ils étaient supposément en train de les regarder ou qu'un adulte s'en venait dans leur direction. La règle de base est relativement simple et connue de tous. Elle peut être résumée en ces quelques phrases :

F3: Ben les policiers débarquent des fois là quand les jeunes...

F1: Oui mais c'est parce qu'il y en a beaucoup qui partent des feux puis qui commencent à crier puis il y a des personnes autour, les personnes appellent, puis les cops débarquent puis là il faut partir. (...)

G1: Ben ça dérange pas personne pour autant que les jeunes font pas les cons, comme faire des feux, commencer à péter des bouteilles partout. Puis des affaires de même.

F2 : On s'est fait avertir une fois parce que à cause qu'il y avait eu un feu. Mais là je parle du soir parce que si t'es dans le jour, il y a plus de chances c'est sûr. Mais au parc il faut juste pas que tu cries. Si tu commences à gueuler, ils vont appeler les cops.

Ainsi les jeunes produisent eux-mêmes toute une série de règles, que nous appelons *normes internes*, qui régissent la fréquentation de l'espace. Ces règles sont généralement liées à la présence du *contrôle social* mais aussi aux jugements de valeur personnels du jeune. Nous verrons d'ailleurs que dans certains endroits dénués de tout contrôle social (les bush) des normes internes continuent de régir les comportements et activités qui y sont menées. Mais est-il nécessaire de rappeler que les adolescents

ne sont pas des bêtes sans cervelles et que, même s'ils sont laissés à eux-mêmes, ils font preuve d'autorégulation à l'instar de leurs aînés ?

La règle première consiste donc à ne pas se faire remarquer aux yeux des voisins. Et ne pas se faire remarquer ne signifie pas "ne pas se faire voir", car aucun endroit du parc n'échappe au regard des nombreux voisins, mais bien "ne pas faire de trouble".

F1: Comme à un moment donné il y avait des jeunes au Monastère qui faisaient du trouble, ils jouaient avec le haki et le chose de feu, nos amis, puis là les cops sont débarqués.

"Faire du trouble" signifie alors souvent s'attirer des ennuis car la réaction des voisins ne se fera pas attendre et le coup de téléphone se transformera bien vite en coup de filet. On comprend bien ici que l'idée de "trouble" est toute relative et qu'un simple jeu aux yeux des jeunes peut prendre l'allure d'un méfait digne d'être signalé à la police au regard de certains voisins. Ce décalage entre les points de vue des jeunes et des voisins se retrouve dans cette anecdote qui dépeint, sur un ton non dénué d'humour, ce qui pourrait constituer, selon les jeunes, "un abominable crime" aux yeux des résidants.

G1: La pire affaire qui puisse leur (les voisins) arriver au Monastère, c'est qu'ils se fassent quêter une cigarette. C'est comme la pire affaire qui est jamais arrivée au Monastère c'est quelqu'un qui s'est fait quêter une cigarette. Tout le monde en parle.

La deuxième règle consiste alors à savoir composer habilement avec l'arrivée plus ou moins inattendue des policiers sur le terrain. Le but étant dans un premier temps de ne pas se faire "pogner" (prendre) sur le fait, et ensuite de pouvoir rester là pour terminer la soirée avec encore un minimum de choses à consommer pour agrémenter les discussions.

F2 : Eux-autres (la gang de punks) avaient fait un feu puis le poste de police c'est juste à côté. Ça avait attiré les polices. Puis là ben c'est ça, en même-temps que d'aller voir la gang de punks, ils sont venus vers nous autres. Moi j'avais caché ma bière juste en arrière de moi, je capotais. J'étais full nerveuse puis toute. J'étais comme dans la marde, tsé. Je me fais pogner je suis morte. Là ils sont comme "Ouais euh, ben c'est à cause que, tsé, l'autre gang ils consomment des affaires illégales". Nous autres on a dit : "come on man, non, nous autres on fait pas ça", blablabla. Puis là ils sont comme " ok, ben on apprécierait si vous vous en alliez parce que le monde dans le Monastère, ils aiment pas trop ça". Comme ok, aussitôt qu'ils sont partis nous autres on revient. Je recommence à boire ma bière. Tsé, ils peuvent être corrects les polices mais des fois ils peuvent

être vraiment chiens quand ils veulent.

Remarquons déjà trois éléments importants que nous expliciterons dans la suite de notre exposé. Premièrement, il n'est pas rare que des jeunes se mettent dans le trouble mutuellement sans toujours le vouloir (les membres d'une gang auraient pu subir les fâcheuses conséquences des actes des membres d'une autre). Deuxièmement le fait de tromper le policier fait partie des règles du jeu :

F2 : C'est ça comme quand ils sont venus nous dire "oh tu consommes-tu quelque-chose?", j'ai dit non, mais ils vont pas commencer à te fouiller puis toute. (...) Moi j'avais juste dit non, moi je le cache en arrière de moi. Je capotais mais tsé c'était correct là.

Troisièmement, la référence aux qualités personnelles du policier pour expliquer son attitude à l'égard du jeune est une donnée constante.

Mais, bien que les jeunes disent devoir tenir compte continuellement du regard des voisins et de rondes quotidiennes des policiers, ce genre de confrontations limites et stressantes entre le jeune et le policier ne se produit pas tous les jours. En réalité, le risque de se faire prendre voir même simplement avertir par les policiers est jugé faible par les jeunes eux-mêmes. C'est d'ailleurs l'une des raisons principales qui contribuent au choix de cet espace. En réalité la pratique d'activités dites illégales qui entourent ces moments de socialisation (consommer de l'alcool, fumer des cigarettes ou du "pot") ne donnera pas souvent lieu à conséquence tant que les jeunes éviteront de faire du "trouble", c'est à dire de déranger les voisins, ce qui n'est pas dans leurs intention puisqu'ils en connaissent les retombées :

G1: C'est ça, il y a bien du monde qui se tiennent ici à cause que on voit pas rien d'autre à part le champs. C'est relaxant au bout. Tu vois pas toutes les chars qui se promènent avec les polices passer. C'est une autre raison aussi.

F3: Tu sais au début si des policiers te pognent avec de l'alcool, ils vont juste le verser devant toi. Ou si ça fait plusieurs fois ben là ils t'amènent au poste puis ils appellent tes parents. (...) La drogue je ne sais pas, mais ça c'est sûr qu'ils t'amènent au poste de police si ils te pognent avec ça sur toi.

F2 : (Ce qui peut arriver c'est qu') ils peuvent t'emmener au poste pour consommation illégale, qu'ils appellent mes parents qui auraient fait : - "Comment?"

- "On est dans la marde maman".

Ce sont d'ailleurs souvent les mêmes histoires qui reviennent dans la bouche des jeunes, ceux-ci ayant généralement vécu ces événements en gang. En fait tout cela constitue l'essentiel de leurs souvenirs quand on leur demande "Qu'est-ce que vous faites ici au Monastère ?". Bien qu'à première vue cela puisse paraître inquiétant et susciter des réflexions du genre : "Mais! Ils se font constamment pogner par les flics ces jeunes-là", en fait l'abondance toute relative de ces anecdotes est surtout reliée au fait que les souvenirs d'événements moins "limites" ne pèsent pas lourd de l'autre côté. Si la redécouverte du Monastère à chaque été peut susciter des sentiments puissants de bien-être et de joie de vivre ;

F1: Le Monastère ça c'est le fun. Ca a été le plus bel été de ma vie.

F3: c'est beau.

F1: C'est beau en plus, c'est l'environnement, l'air est pur. Les arbres filtrent toute la pollution. (...)

F1: Ici, il faut qu'on apprenne avec nos expériences. Au Monastère on a appris à vivre, on a découvert nos erreurs parce qu'on est obligé de faire avec nos parents, nos amis,... Alors qu'au monastère on apprend à vivre, on se fait une nouvelle vie;

sans compter qu'on peut y jouer au freesbee, au ballon, se pitcher de l'herbe dans les vêtements, se battre pour rigoler, niaiser, se raconter les dernières de l'école, parler de sujets légers (le pot, la bière) ou plus graves (les histoires de coeur, les amis qu'on ne voit plus,...), etc ; il reste néanmoins que pour tout le monde "ça finit toujours que c'est platte".

F2 : Ouais ça passe le temps. Il y a des journées c'est tellement platte. Comme aujourd'hui c'est pas vraiment le fun. Mais il y a d'autres soirées, d'autres journées c'est super fun.

F1: Puis là c'est rendu que le monde, tout le monde fume toi t'es comme Beurk ! (...) t'es obligé de rentrer chez toi parce que c'est rendu trop platte.

G1: Non, c'est tout le temps pareil ici. Il y a pas vraiment rien de spécial qui sort sur le Monastère.

F2 : Comme l'été passé on était toujours ici 24h sur 24. Puis au début c'est super le fun. C'est une nouvelle place, c'est le fun. On niaisait. Mais là, à la fin de l'été c'est tellement platte. On est comme est-ce qu'on fait quelque chose de notre corps ? On avait rien fait, même pas aller au cinéma une fois. C'est comme platte. Fait que c'est pas pire, dans la nature, puis t'arrachais de l'herbe... c'est ça... la vie à Aylmer.

Néanmoins, nous invitons le lecteur à faire ses premiers pas dans l' "ennui des jeunes" de manière prudente, sans tirer aucune conclusion hâtive. Ce qui pourrait n'avoir l'air, d'un point de vue

extérieur, que d'une bande de jeunes en train de s'ennuyer au fond d'un parc peut en fait être pour ceux-ci un formidable moment de socialisation. Comme exprimé ci-dessus, une soirée peut-être des plus fun tout en conservant la même apparence que la soirée d'hier qui était des plus plattes : dans les deux cas on ne voit jamais qu'un groupe de jeunes assis sous un arbre.

b) Le Mail

Le centre commercial est l'un de ces rares espaces (ici privés d'accès public) où les jeunes se trouvent en confrontation directe et plus ou moins prolongée avec des adultes. Un lieu qui s'avère donc des plus intéressants pour notre propos de par la diversité des personnes qu'on y rencontre, des normes qui s'y entremêlent et des temps qui semblent varier sans cesse et transforment le lieu en un autre tout différent, au cours de la même journée. Lorsque les jeunes parlent du Mail, ils évoquent en réalité l'espace limité de la foire alimentaire (la cafétéria), qui se situe à l'extrémité de l'une des ailes des Galeries commerçantes d'Aylmer. Le reste est de peu d'intérêt à leurs yeux. Bien qu'on recense un nombre important de magasins qui fait de cet espace marchand couvert le deuxième centre commercial de l'Outaouais, rares sont les jeunes qui y trouvent les magasins à leur goût. Les filles disent ne pas y trouver du "beau linge", excepté peut-être au magasin de jeans. Elles préfèrent dépenser un aller-retour en bus pour Ottawa afin d'être sûres d'avoir du choix. Les garçons aussi se disent nombreux à préférer de loin les commerces de la capitale pour y trouver des affaires à leur goût (cd's, vêtements, etc.). La fonction commerciale du Mail semble donc de beaucoup délaissée et c'est davantage vers la cafétéria que les jeunes tournent leur regard.

C'est d'ailleurs par le regard que débute toute entrée dans la foire alimentaire. La bonne soixantaine de tables alignées devant les trois échoppes des fast-food est toujours soumise à un rapide coup d'oeil de la part de tout jeune qui fait mine de vouloir s'y installer. "Ben on regarde le monde qu'il y a là", on repère les gangs de jeunes qui sont déjà là, on les situe (eux ce sont des rappers, lui c'est le chum à elle, etc.). Parfois certains jeunes entreprennent de faire le tour de toute la cafétéria pour voir et sans doute aussi se laisser voir avant d'aller se laisser choir autour d'une table. Les coups d'oeil les plus amusants restent néanmoins ceux de ces joueurs du Luna Park, qui profitent de l'absence totale de jeunes dans la cafétéria, pour se livrer à des courses poursuites de voitures ou pour dégainer les pistolets électroniques d'une attraction passée de mode. Des jeux très brefs qui se jouent, l'oeil aux aguets, en prenant bien soin qu'aucun jeune ne le surprenne dans des positions parfois très... cocasses. Et puis on s'installe, soit à côté des personnes qu'on connaît, soit à une table mais rarement seul. D'ailleurs on ne vient pas seul en général, au moins à deux, sauf si un rendez-vous a été convenu et

que ce n'est plus l'affaire que de quelques minutes. Mais de toutes façons, lorsqu'on se situe dans la tranche d'âge des jeunes à propos desquels nous nous intéressons (entre 15 et 18 ans) ou parfois en-dessous (12, 13 ou 14 ans), on s'assied en zone fumeur, même si on ne fume pas. Les tables les plus prisées étant les tables circulaires du milieu de la zone, à la frontière de l'espace fumeur, à bonne distance des échoppes de fast food. Est-ce pour se tenir à l'écart du regard des vendeurs de pizza et de beignes ? L'interprétation serait abusive, d'autant plus qu'en s'asseyant de la sorte, les jeunes se rapprochent de la large fenêtre du poste de police communautaire qui donne directement sur la foire alimentaire.

Si certains jeunes vont passer commande aux fast-food ou s'achètent des canettes de soda au Tabac-Pressé du coin, pendant que les "chums" gardent la place, d'autres ne le font pas, mais tous en général gardent leurs vestes sur eux (du moins en hiver). Le lien entre la consommation et le port de la veste n'est pas anodin, comme nous le verrons par la suite. L'étape suivante consiste alors à consommer, parfois, faire des plans, souvent, "crasher" ou "vegger", presque toujours.

F1 : On va pas faire quelque chose de spécial. On va juste se rassembler puis parler, fumer des cigarettes. (...)

F2 : S'asseoir, parler puis fumer des smokes. (...)

G2 : T'achètes des affaires, tu t'assieds, tu manges. (...)

F3 : Tu fumes des cigarettes. Tu parles avec du monde.

Le mail représente un certain attrait pour les jeunes en ce qu'il offre un endroit pour se retrouver, entre membres de sa gang ou entre copains d'école (*schoolfriends*) et de là décider de ce qui se fera par la suite. On y vient en quelques sortes pour mieux en repartir.

G1 : Oh, on s'assied à table puis on parle. On se rencontre tout le temps là parce que c'est le milieu fait qu'on se rejoint tout le temps là. On se rencontre là puis après ça on sort. C'est le point de rencontres. (...)

F1 : Comme moi, elle et lui on s'en va au centre commercial, on va appeler les autres.

F2 : Puis il y a des jours où c'est que tu fais te rendre là tout seul, tu croises tous tes amis. A un moment donné on s'était tous rassemblés, toute la gang. Mais personne savait que quelqu'un allait là. C'était la super grosse coïncidence.

F1 : Comme personne s'était parlé puis moi puis elle on arrive au Mail, là plus tard on voit X, puis Y. Là tout le monde arrive, là Z arrive, W, "qu'est-ce que tu fais là?". (...)

G3 : Mais moi je vais là pour rencontrer du monde. Il y a souvent du monde là. So je vais là puis je dis

“qu’est-ce qu’on fait à ce soir?” Parce qu’on va quelque part d’autre tsé. Moi je veux pas rester là.

La centralité du lieu en fait un point de rencontre intéressant, sa chaleur (thermique uniquement), un avantage pendant l’hiver, et ses téléphones, un précieux moyen de contacter ses amis pour faire des plans plus élaborés. En général, ils peuvent se résumer à ceci :

F4 : D’habitude il y a des filles de telle école qui viennent ici, des gars qu’on connaît, puis là on commence à parler, on décide des plans pour la soirée. On va-tu au café des artistes ou au Tim Hortons (rire) ?

La consommation ne constitue pas dès lors une priorité. D’une part parce qu’en arrivant là, on ne prévoit pas vraiment d’y rester (mais que finalement on y reste “parce que il n’y a vraiment rien d’autre à faire”), et d’autre part, parce que “c’est cher” selon les jeunes et qu’on n’a pas toujours le “cash”. Evidemment, en faisant cela, les jeunes nient la fonction commerciale première de la foire alimentaire qui est d’alimenter les gens, et transgressent les règles officielles qui régissent l’endroit. Ils le savent. D’ailleurs, comment pourraient-ils ignorer le règlement, celui-ci est affiché en grand (format double A3) sur chacun des six piliers qui soutiennent le toit de la cafétéria. Il y est inscrit que

- les tables sont réservées aux clients payants des restaurants et de la tabagie l’INSTANT.**
- on requiert la coopération des clients dans le rangement des cabarets.**
- il est défendu de flâner ou d’utiliser les lieux pour flâner seulement.**
- la direction de la foire alimentaire ORION peut demander à toute personne qui ne se conforme pas aux règlements de quitter les lieux.**

Pour la plupart des jeunes qui fréquentent cet endroit, la consommation devient donc un acte contraint. S’ils s’avisent de rester là sans consommer, ils s’exposent au risque de se faire sortir. Un risque peut-être symbolisé en quelques sortes par le port prolongé de la veste, mais un risque qui semble en tout cas calculé :

F4 : Ben ça dépend. Il y a des journées où t’es pas obligé de rien acheter. Ça dépend. Quand c’est plein il faut que t’achètes au sinon c’est dehors. Mais quand comme aujourd’hui il reste des tables libres en masse, ben là ils ne viendront pas nous dire “décrissez ! ”.

F5 : Comme là c’est la semaine de relâche, ils nous laissent. Mais quand c’est pas la semaine de relâche ils nous laissent pas.

F4 : Comme la plupart la fin de semaine, si on achète rien c’est “bye bye vous allez dehors”. Ils viennent nous

voir, "bon là ça fait trop longtemps, ça fait une demi-heure que vous êtes ici, vous achetez rien, vous allez dehors".

L'exclusion n'est pas automatique, "ça dépend", et les jeunes prennent parfois leur chance en étudiant certains paramètres (fin de semaines ou non, semaine de relâche ou non, affluence ou non, durée limitée ou non, etc.) ou ne la prennent pas. Dans ce dernier-cas, ils consomment, parfois juste le strict minimum (un soda ou une barre de chocolat) pour pouvoir rester. Mais il arrive aussi que tous les paramètres ne soient pas pris en compte. Certains événements viennent perturber le frêle équilibre entre non-consommation et fréquentation de la cafétéria. Il en résulte alors une exclusion qui paraît souvent injuste aux yeux du jeune :

F1 : Puis des fois on se dit, ben on va aller s'asseoir en groupe au centre commercial, puis là on arrive. Puis là il y a le gardien qui s'occupe du centre qui nous dit de nous en aller parce qu'on est trop puis parce qu'on mange pas là. (...)

F3 : Ben je me suis faite kicker out une coupe de fois, par les gards. Je me rappelle en secondaire un , je me suis fait kicker out à cause que j'avais quêté une smoke à un monsieur. C'est super con. (...) Oui, oui. Il (le monsieur) voulait bien. Puis là il (le garde) va chialer au monsieur "Come on donnez pas des smoke aux jeunes puis toi ben va-t-en! T'as pas le droit de quêter des smokes". J'ai fait "ben ok, sans commentaires". (...)

G2 : Puis si tu manges pas assez tu te fais sacrer dehors.

Une mise à la porte jugée d'autant plus injuste, que ces jeunes se sentent clairement soumis à un contrôle plus important de la part des gardiens de sécurité, de certains employés des fast-food, du gérant d'Orion et parfois même de "gards undercover", comparé à celui qui s'exerce à l'égard des autres grands visiteurs de cafétéria : "les vieux".

F1 : La seule affaire que j'aie à dire là-dessus. Là-bas il y a des vieux ok. Je dirais qu'il y a comme 20 vieux là-bas qui passent leur journée longue à (gratter), puis même pas ils vont rien que fumer.

G4 : Ils grattent des bingo.

F1 : Oui exactement, ils consomment rien. Ils consomment pas de bouffe là-bas. Nous autres on va arriver, ça fait 5 minutes qu'on est assis puis disons même si on bouffe quelque chose... moi ça m'est déjà arrivé... j'étais en train de bouffer quelque chose puis je fumais même pas rien puis ils m'ont dit de m'en aller. Fais que c'est pas correct. Les vieux, ils fument, ils font rien de leur journée puis nous autres quand on arrive ben ils nous pitchent en-dehors.

F2 : Oui ils sont toutes là. Ils s'écrasent toute l'après-midi de temps puis ils fument des cigarettes. Puis nous on reste 15 minutes puis les gards nous disent de partir parce que il y a du monde qui ont besoin d'avoir des places.

F1 ; Oui les vieux ils restent là puis évidemment "les jeunes on s'en va".

F2 ; Puis les vieux ont plein de places où aller. C'est un peu chien.

Cette discrimination qui est faite à leur dépend, ils la ressentent également sous le poids de l'attention redoublée que les gardiens de sécurité, certains commerçants et quelques policiers portent à leur égard, alors que les jeunes se trouvent en d'autres lieux que la cafétéria. Dans les magasins, dans les sas d'entrée du Mail ou même dans le parking, un jour de fermeture !

Dans les magasins :

G4 : Oui c'est vrai. C'est comme quand mon friend X, il voulait acheter un cadeau pour sa mère dans des magasins avec de la vaisselle. Tu vois pas des jeunes entrer là-dedans. Nous on était là-dedans. On se faisait checker ben raide alors qu'il voulait vraiment acheter quelque chose.

Dès l'entrée :

G1 : Puis les gards là, au centre d'achat. Dès que tu rentres, t'as entre 15 puis 18 ans, 13 puis 18 ans, t'as un sac à dos. Ils checkent puis ils te suivent. (...)

F2 : Tu rentres dans les magasins, ils te suivent partout, c'est chien en astie.

G5: On était dehors cet hiver puis là on a décidé d'aller se réchauffer en quelque part avant de rentrer chez nous. Puis là, c'est dans l'entrée du mail, les portes sont ouvertes, il y a un guichet automatique. On rentre là-dedans, on se réchauffe un peu. Moi j'avais une cagoule ok. J'ai mon cache-cou puis ma tuque ok. Il faisait fret. Là il y a un gars qui passe, il appelle la police. La police elle vient. Là elle me dit "oui, sortez, je vais prendre vos noms". Puis là, je ne sais pas comme lui il était sûr qu'on allait faire un vol, on lui a dit "on est juste rentrer pour se réchauffer". Il a dit "bah, je pense pas que c'est vrai, je vais vous laisser aller" mais ils prennent nos noms tout le temps". Je ne sais pas ce qu'ils font avec ces noms là.

Dans les parkings :

G5 : Oui, les gards sont sévères. A un moment donné...

G4 : On était dans le parking, le mail était fermé, il y avait pas un char, le gard il s'en vient, "sacrez votre camp, allez vous-en !", on faisait rien là, on était juste assis puis on parlait (à six).

G5 : Il avait sa main sur son zapper, pour donner des chocs, puis on consommait rien là, juste là, assis, on faisait rien de mal. Ca me tente pas de me faire électrocuter quand t'as rien fait.

G4 : Ben je sais pas c'est 12.000 volts. C'est assez pour te faire décriquer.

Dans des cas semblables, le contrôle social ne se cantonne donc plus à la simple vérification du respect d'un règlement quelconque, mais il s'étend jusqu'aux limites de la présomption de culpabilité. "Jeunes : vous êtes présumés coupables", tel semble être ce que signifient pour le jeune les paroles du policier, les regards du commerçant ou la main du gardien sur son "zapper". Pourtant, la plupart des jeunes interrogés, bien qu'ils n'admettent pas cette situation, disent comprendre les représentants de l' "ordre" (l'inverse reste à démontrer).

F4 : parce qu'il y en a vraiment qui font du trouble, ils partent ça en feu là (le cendrier). (...)

F1 : Fais que c'est pas correct. Ils sont sévères au Mail. Moi je trouve ça chien. Ca empire, je trouve. Je ne sais pas, les adultes, ils nous regardent comme si on était tous des délinquants, tous là pour... voler quelque chose.

F2 ; Il y en a qui sont là juste pour voler, mais il y en a qui ont quand-même du jugement.

G5 : Mais comment tu peux les distinguer?

G4 : Exactement ! (...)

F3 : Ben il y a bien du monde qui a volé au Zellers puis au Jean Coutu. Tout le monde s'est fait pigner.

Si ces adolescents reconnaissent volontiers qu'eux-même ou que d'autres sont devenus l'espace d'un instant des auteurs de "trouble", qu'il serait naïf de tous les considérer comme de sages brebis pourchassées par des loups féroces et sans pitié, victimes innocentes d'injustices sans noms, ils nous invitent pourtant à nous écarter de la démesure. Qui donc n'a pas enfreint une fois dans sa vie les bornes ? Faut-il pour cela être adolescent ? Et ces "vieux" qui flânent alors que nous ne pouvons pas ? Faut-il donc que nous aussi, les jeunes, nous dépensions notre argent dans des gratteux pour avoir l'air de consommer ? La démesure du chiffre des 12.000 volts que produit le "zapper" (en sachant qu'une chaise électrique en inflige 4000 au condamné à mort) n'est-elle pas le reflet de la démesure de certaines interventions des forces de l'ordre (on se rappelle du nombre de voitures de police réquisitionnées pour appréhender trois jeunes dans le parc du Monastère, de la main prête à dégainer le "zapper" pour faire circuler six jeunes dans le parking du Mail, d'autres exemples suivront) ?

Car les adolescents le savent mieux que quiconque: "il n'y a rien de spectaculaire qui se passe à Aylmer. Il n'y a pas rien d'excitant au mail." Au contraire. Alors que certains semblent relever dans le comportement des jeunes qui flânent à la cafétéria, dans le mail ou dans son parking, les indices de méfaits sur le point de se commettre (les employés de la chaîne alimentaire et les gardes ne faisant que répondre en cela aux craintes supposées ou réelles de leurs clients), les jeunes y voient avant tout l'ennui le plus mortel.

G6 : Au food court. Oui puis c'est pas mal nul. C'est une place pas mal plus emmerdante que les autres. De un il n'y a pas d'ambiance. N'essaye pas d'en créer tu vas te faire sacrer dehors.

JP : Tu vas te faire sacrer dehors.

G6 : Ben essaye de parler un peu fort ou n'importe quoi, ou t'exprimer comme en gestes, tu vas te faire foutre dehors au plus sacrant. (...)

G3 : Comme aujourd'hui j'y suis allé. Quinze minutes plus tard j'étais plus capable. J'ai dit "hey fuck ça, je suis tanné". Je ne sais pas l'ambiance je ne l'aime pas. J'aime pas ça l'ambiance du mail. (...)

G2 : Le centre d'achats. Ah ça, j'hais ça aller là. Il y a bien du monde qui aime ça mais c'est platte, c'est déprimant, ça pue la cigarette, il y en a trop là. Tsé les petits vieux qui se ramassent là pour gratter leurs gratteux. C'est pas intéressant. C'est le fun d'aller là pour 5 min., acheter un paquet de cigarettes ou quelque chose, mais rester là une journée complète, ça tape sur le système. Je sais pas, je suis déprimé. Je reste là cinq minutes, faut que je sorte, je suis plus capable, c'est platte.

F3 : c'est pas mal platte. Tu restes là, tu regardes les petits vieux gratter leurs gratteux. Ouais, qu'est-ce qu'on fait ? Puis ça finit qu'on reste là toute la journée puis on fait rien. C'est pas mal platte. Là on commence à arrêter de se tenir là. (...) C'est trop platte. Ok là on est décidé, on arrête. Parce que "faites tous comme moi, on va pas au Mail demain, ok?" " Ok !". On se ramassait tous là à nouveau.

Dépressant, déprimant, platte, tannant, le lieu est pourtant fréquenté par un bon nombre de jeunes de styles différents (rappers, skaters, no-styles, gothiques, punks). Faut-il qu'il n'y ait vraiment rien d'autre à faire ? Pas d'autre endroit où aller ? C'est exactement de cette façon que les no-styles, les skaters et les punks que j'ai rencontrés expliquent cette attirance paradoxale.

F3 : C'est super dépressant. Mais ça passe le temps. (...)

F5 : Mais comme c'est vraiment comme poche, c'est vraiment platte. On n'a rien à faire. Mais on n'a pas d'autre place.

F4 : Puis ben c'est comme la seule place qu'on peut aller à Aylmer sans... Parce qu'ici il y a le Pic puis le Centre jeunesse puis c'est tous des rappers. Puis nous autres on a pas...

F5 : un lien commun.

F4 : Ils sont pas très très sociables. Ils cherchent plus comme la bataille puis toute. Ben le mail c'est une place qui est assez neutre, qui n'a pas de trouble, qu'on peut parler, faire des choses.

F5 : fait qu'on n'a pas de place où aller nous autres. Soit ici ou au Monastère.

Bien que cet espace soit à partager avec d'autres (les rappers), sa "neutralité" offre la possibilité de le fréquenter sans avoir à soumettre sa présence au contrôle des pairs. Le mail devient alors un peu à soi, un peu à nous, nous autres les no-styles, les skaters, les punks et les gothiques qui nous sommes fait chasser d'autres endroits destinés aux jeunes. La cafétéria devient, l'espace d'un instant, l'un des rares "hang out" disponibles pour que ces adolescents puissent se rencontrer entre amis ou connaissances, jusqu'au moment où ils seront priés de sortir. Un repère dont, on le voit clairement, ils se passeraient bien volontiers s'ils avaient l'opportunité de faire quelque chose de différent, ailleurs.

F4 : Puis là quand on voit qu'on a plus rien à faire puis que c'est rendu trop platte, ben on monte chez nous. Parce que ça finit tout le temps que c'est platte.

G3 : Puis je ne sais pas il y a de la fumée. Puis il y a des petits jeunes comme des bébés qui viennent. So c'est comme tu te sens mal un peu. Tu fumes en avant d'un jeune. C'est comme eeh, tu peux causer de l'asthme à un petit jeune. Moi j'aime pas ça. Faire du tort à un petit jeune qui commence sa vie, disons que c'est pas mon but dans la vie. Ben c'est pas le but dans la vie de personne mais je contribue pas là-dedans.

C'est juste ça. Pas rien d'excitant au mail.

c) Les parcs

Les espaces verts aménagés de la municipalité d'Aylmer sont éparpillés sur tout le territoire dans un désordre savamment orchestré. On en retrouve certains de grandes dimensions aux abords des écoles ou des arénas, mais aussi de plus petits, des "parcs de poche", au coeur d'îlots de maison. Généralement ces endroits sont pourvus d'équipements de loisirs, soit qu'ils appartiennent aux écoles, comme des terrains de basket, des constructions en bois, des balançoires, etc., soit qu'ils soient fournis par la ville : d'autres terrains de basket, patinoires ouvertes, tables de pic-nic, terrains de baseball ou de soccer.

Plantés de quelques arbres isolés pour donner de l'ombre en été, ils se retrouvent la plupart du temps totalement insérés dans l'espace bâti. Lorsque ce n'est pas un front de façades qui entoure le parc, c'est au moins une rangée de jardins et l'endroit n'échappe donc pas aux regards du voisinage. Lampadaires, poubelles, chemins pavés et barrières constituent les principaux équipements destinés à convertir ces espaces semi-naturels en lieux de villégiature. Cette densité d'espaces verts dont certains font l'objet de projets d'aménagement importants à des fins touristiques (comme le très discuté "Parc des Explorateurs"), contribue grandement à l'image qu'Aylmer souhaite donner d'elle-même en tant que "Capitale des loisirs de l'Outaouais". Mais ces parcs ne sont guère appréciés des adolescents que nous avons rencontrés.

F3 : Puis les parcs il y a tout le temps du monde, il y a des petits enfants qui jouent. C'est pas vraiment notre place tu sais... l'après-midi à aller jouer avec des jeunes...

Pour être plus exact, le parc n'est pas un endroit attrayant tant qu'il y a des adultes (et des petits enfants) dedans, c'est à dire en journée. Mais la perception des jeunes change radicalement lorsqu'ils évoquent leur fréquentation des parcs en soirée ou la nuit. Dès que le soir fait mine de tomber, dans les parcs, le public change. Un groupe succède à un autre, celui des jeunes à celui des adultes et leur mode d'occupation de l'espace diffère sensiblement. En soirée, certains parcs sont quotidiennement fréquentés par des jeunes une fois le printemps venu. Ils s'y retrouvent en gang, qu'elle soit de dimension réduite (3 ou 4) ou élargie (10 ou 15), certains jours de semaines et les fins de semaines,

sous certaines conditions :

G1 ; Ben on se tient là quand on sait qu'il y a rien de plané comme un party.

G2 : Ça c'est notre dernière option.

G1 : Mais on se ramasse tout le temps là.

G2 : Oui, les soirs de fin de semaines. La semaine itou on va là des fois.

Le parc peut aussi donner lieu à des rassemblements plus importants (30-40 personnes) qui réunissent alors plusieurs groupes de jeunes. Mais dans ce cas, le mode d'occupation quotidienne (du "crashage") est alors remplacé par celui plus occasionnel du "party". Généralement, les jeunes se choisissent un parc qui est proche de chez eux et ils y restent. Ils l'adoptent en quelque sorte, ils en deviennent les propriétaires nocturnes et, comme il se doit, commencent souvent par faire le tour de la propriété.

G1 : Comme là, ça nous est arrivé de rentrer dans l'école. La porte, si tu tires fort, elle ouvre. Puis comme il y a personne dans l'école, ils rentraient puis ils poussaient. Tu ressors.

F1 : Oui, mais il y a un système d'alarme.

G1 : Il n'y a pas de système d'alarme qui part. Une fois j'ai ouvert la porte, on est aller se cacher derrière les poubelles puis on checkait, pas de police.

F1 : Mais t'entends quand tu passes à côté d'une porte Iiiii.

G1 : Oui je sais.

A part lors de quelques petites explorations de ce genre, qui délimitent certaines frontières (il y a moyen de faire ça mais si on fait ça on se fait pogner, etc.) et lors des "parties" caractérisées essentiellement par le nombre plus important de jeunes qui s'y retrouvent, l'espace de la "dernière option" porte son nom à juste titre. On s'y "ramasse", on s'y "crashe" et on y "vegge" - ce qui signifie en clair : s'asseoir, boire, fumer, jaser - ou au mieux on profite des installations de loisir pour faire un peu de sport jusqu'à ce que les lumières s'éteignent.

F2 : Personnellement je trouve que c'est mieux si le monde se rassemble pour jouer au basket-ball.

F1 : Tsé ça fait comme un groupe d'appartenance.

F2 : Ca fait quelque chose à faire. Pas juste à rester assis là

F1 : Puis vegger puis rien dire.

F2 ; Tu vas là puis... Moi je préfère quand il y a des sports parce que sinon ça se ramasse toujours là.

Car la nuit de ces noctambules est courte et sa durée minutée par d'autres avec précision. Ainsi, les lampadaires n'éclairent plus les terrains de baskets au-delà d'une certaine heure. Ils s'éteignent, on ne voit plus rien, on ne peut plus jouer, il faut partir. Les feux sont couverts, c'est le couvre feu, et pas question d'en partir un sous peine d'attirer l'attention des voisins et des policiers.

G1 : Couvre-feu ? Minuit.

G2 : Oui?

G1 : Dans les parcs parce que t'as le droit de te promener dans les rues.

G2 : Je pensais que c'était à 23h00.

G1 : Non c'est à minuit. À 23h00 c'était pendant un bout.

F1 : Ta gueule, 23h00 t'as plus le droit d'être dans les parcs?

G1 : Minuit.

F1 : Ben là avant là, oui minuit. Je ne savais pas ça.

L'éclairage public est la première manifestation (archi-sémiotique), des plus discrètes, du contrôle de l'espace et surtout de ceux qui le fréquentent. Bien que l'usage de tels dispositifs contraint habituellement, mais pas toujours, le comportement des adolescents interrogés, ceux-ci ne font pas spontanément le rapprochement entre l'extinction des lumières et la mise en place du couvre-feu. Ce dernier est pourtant connu de beaucoup (mais pas de tous comme on le voit dans l'exemple ci-dessus). Le règlement de Paix et Bon Ordre de la municipalité d'Aylmer stipule à ce propos :

Enfreint le présent règlement et trouble la paix publique et le bon ordre toute personne qui:

Visitant ou fréquentant les parcs ou les terrains de jeux de la ville:

i. y demeure entre 00h00 et sept (7) heures, excepté lors d'occasions spéciales ou fêtes populaires ou activités parrainées ou accréditées par la ville;

ii. emporte et/ou consomme toute boisson alcoolique, excepté, lors d'occasions spéciales ou fêtes populaires mentionnées ci-haut et en autant qu'un permis pertinent a été dûment obtenu.

Toute personne ou groupe pourra cependant utiliser les équipements sportifs et les emplacements sportifs en dehors des heures ci-haut mentionnées moyennant une autorisation municipale.

Chaque fois qu'il sera nécessaire de le faire afin de protéger la paix et le bon ordre, les officiers de police et les gardiens de parc pourront requérir toute personne de quitter ou de s'éloigner du dit parc ou de toutes parties de celui-ci et toute personne devra obtempérer à ces ordres sous peine des pénalités prévues au présent règlement.

Quiconque contrevient à l'une quelconque des dispositions du présent règlement commet une infraction et est passible des amendes minimales et maximales suivantes:

a) Si le contrevenant est une personne physique:

AMENDE	MINIMALE MAXIMALE	
Pour la 1ère infraction	100 \$	350 \$
Pour la 2ème infraction	150 \$	400 \$
Pour toute infraction subséquente	200 \$	500 \$

Ainsi, les jeunes qui décident de prolonger la soirée au-delà de minuit s'exposent davantage au risque de subir une intervention policière. Mais cela n'arrive pas souvent. Premièrement, parce qu'ils n'ont que rarement le goût de rester dans un parc sans lumière ni feu. Deuxièmement, parce que l'intervention de la police se sera souvent déjà produite et ce bien avant minuit. Pour éviter ce genre de désagrément, les jeunes appliquent la règle principale, que nous avons déjà abordée dans le cadre du Monastère et du Mail, qui consiste à "se tenir tranquille" pour ne pas attirer l'attention des voisins. Plusieurs petites normes comportementales en découlent, connues et assimilées par la plupart des jeunes, sans que pour autant elles ne soient pas à l'occasion transgressées.

F4 : Miraculeusement, j'étais allée dans un parc dans un parc. J'étais tellement saoule, je criais au bout. Chaque fois que je parlais, je criais. On s'est même pas fait pigner puis il y avait des maisons tout à l'entour. Comme dans un parc avec des maisons partout. C'était super le fun ça pareil.

JP : c'est un miracle.

F4 : Probablement parce que je gueulais assez fort. Ça m'étonne au bout.

Ce cas-ci démontre par la description d'un événement jugé "extra-ordinaire" par l'adolescent, ce qui se produit d'ordinaire lorsque la règle principale n'est pas respectée : les voisins se plaignent et les policiers arrivent. Ne pas crier, ne pas faire de feu, ne pas être trop nombreux sont les principes de base à respecter pour pouvoir fréquenter les parcs sans être dérangés. Mais boire et fumer ne constituent pas quant-à-eux des comportements à éviter. Au contraire, ils se retrouvent au coeur des pratiques de socialisation des jeunes. Bien sûr, il faut se faire discret ou à l'occasion bon comédien lorsqu'un policier arrive inopinément, mais il est peu envisageable d'abandonner de telles pratiques (du moins dans le contexte actuel) quitte à changer d'endroit. Ainsi, s'il n'est plus possible de boire, de fumer et de se regrouper dans un espace public parce que celui-ci est soumis à un contrôle trop important (soudain ou régulier), il suffira de changer de place (pour une soirée ou plus longtemps),

dans la débandade ou le replis stratégique, jusqu'aux prochaines transhumances.

G3 : Il y avait comme un party genre, il y avait 30-40 personnes au parc en avant de chez nous. Puis ils ont appelé les polices puis toute. Parce que les voisins ils ont fait des plaintes qu'il y avait trop de bruit. (...) Ben genre la police arrive dans la rue. Là tout le monde court. (...)

G2 : Mais je ne sais pas, dernièrement les policiers ils passent vers 21h00, 21h30. Des que t'as quelque chose, une bouteille de bière, tout ça, ben (ils la vident dans l'herbe). Fait que là, on a décidé de moins se tenir là.

G1 ; Comme quand on a vu que les cops allaient à notre parc ben on a dit "ben tant pis on se tient plus là" parce que c'est là qu'on buvait puis qu'on fumait. Il n'y avait pas de problème. Puis les polices sont arrivées...

F2 : Comme au début les polices venaient pas, et à un moment donné les polices sont arrivées puis il y a un gars qui avait bu là. Puis il était saoul. Puis les polices l'ont arrêté. Puis à ce temps là ils viennent à chaque soir pour voir si ça va se reproduire. (...)

F2 : Mais même au parc on n'a pas le droit à le soir de se regrouper. Les polices veulent qu'on s'en aille. Fait que dans le fond, où est-ce qu'on est supposés d'aller?

Devant l'entêtement des policiers à vouloir pourchasser des comportements -boire et fumer-qui sont loin d'être "troublants" aux yeux des adolescents interrogés, mais plutôt habituels, banals et parfois rituels, les jeunes restent perplexes. Si on nous chasse d'un endroit, on ira dans un autre et un autre et un autre... et jusqu'à ce que les policiers nous retombent dessus, il n'y aura pas de problèmes. D'espaces publics en espaces publics, de parcs en parcs, de bouteilles vides en bouteilles vides, les jeunes reproduiront sans cesse les mêmes modes de socialisation et les policiers ne feront jamais que déplacer leur dit- "problème". Certes, l'intervention de la police apparaît plus compréhensible dès le moment où elle vise à s'occuper de ce qui peut effectivement apparaître comme un "problème" aux yeux du jeune, problème généralement relié au fait qu'un ou des ados fasse du "trouble" en brisant les conventions officieuses des jeunes;

F6 : Dans ce parc, avant c'était vraiment calme mais là vu comme les jeunes ils savaient que c'était calme, ben ils ont toutes débarqués là et puis à un moment donné, tsé au début de l'hiver il y a comme une patinoire, ben les jeunes ils ont pris les bancs de la patinoire, ils l'ont parti en feu. Fais que là depuis ce temps là ben les policiers, à chaque jour, ils viennent.

F5 : C'est ça il y en a qui exagèrent puis là c'est rendu que les policiers sont tout le temps là, il y en a qui exagèrent vraiment là. (...) Je les trouve pas vraiment intelligents ces jeunes là parce que à côté du parc il y a comme cinq policiers qui vivent là.

Mais là encore, la façon qu'ont les policiers de régler le "problème" semble regrettable aux yeux des jeunes interrogés car elle nuit à leur liberté et les places sous un contrôle presque permanent. Pour ce que *des* jeunes ont fait, *les* jeunes en payent le prix. Et les contrôles d'identité auxquels sont parfois soumis les adolescents, dans les parcs et ailleurs, matérialisent cette confusion entre l'un et le tout. Tête de jeune, tête de voyou ? Le règlement sur la Paix et le bon Ordre à Aylmer précise qu'un agent de la paix qui a des motifs raisonnables de croire qu'une personne a commis ou a été partie à la commission d'une contravention à ce règlement peut requérir de cette personne qu'elle s'identifie et obtenir tout renseignement propre à son identification.

F2: Moi ils m'ont pris mon nom comme 5 fois, pour rien. Des fois c'est juste parce que au centre Jeunesse, il y avait du monde qui avaient fait des graffiti sur les murs. Puis moi j'étais même pas avec eux autres, j'étais dans le parc, ils sont venus prendre mon nom. Ils ont pris mon nom super souvent pour aucune raison. (...)

M: Moi j'arrivais au parc parce que là il y a aussi un court de basket. Puis là il y avait eu une game de soccer, puis il y a un petit jeune qui était rentré dans une bécosse, une toilette publique, puis ils l'avaient flippée de bord, ils l'avaient renversée. Moi j'étais arrivé puis il y avait un monsieur qui a appelé la police. Puis ils ont pris mon nom, puis le nom de mon voisin, on venait juste d'arriver, on n'a même pas vu ça! Comme on lui disait, on vient d'arriver. Il s'en sacrait lui, il a pris nos noms pareil. (...)

F1 : Moi je comprends pas pourquoi ils prennent nos noms si t'as pas commis l'acte.

G1 ; Parce qu'ils prennent ton nom pour checker si t'as un dossier, des affaires de même.

F1 : Oui mais fuck, si t'as un dossier puis que t'as rien fait et que t'es dans la marde, ça fait chier.

Incompréhension et frustration face à ce qu'on nomme en Europe "le délit de sale gueule". "Les policiers n'essayent pas" nous disent les jeunes. Ces-derniers le font-ils ? Nous avons gardé pour la fin de notre propos sur la fréquentation des parcs un genre de situation susceptible de se répéter sans cesse si le jeu de "société" (?) du chat et de la souris, entre jeunes et policiers, avec les voisins comme dés pipés, continue de se poursuivre à Aylmer.

(à propos des rondes quotidiennes des policiers dans un parc)

G2 : Je pense que c'est normal. Je pense qu'il y a des parents qui ont fait des plaintes à cause...

G1 : de la vitre cassée.

G2: La plupart du monde quand ils laissent leur beer, à la place de la laisser là tu sais ils la pètent, pour le fun. Puis là les (petits) jeunes quand ils viennent le lundi matin (à l'école), ça a pas été déblayé puis c'est dangereux. Ils sont tannés. Il y a des plaintes.

Ces deux jeunes ajouteront que suite à la présence quotidienne des policiers, ils se sont vus forcés de se trouver une autre place. Alors que les ados, pour une fois, jugent cette intervention policière “normale”, c’est nous qui sommes maintenant en peine d’expliquer le comportement des jeunes. Pourquoi briser ces bouteilles de bière dans une cour d’école alors que l’on sait que le lendemain elle sera remplie d’enfants ? Pour le “fun” ! Mais le “fun” des uns pose “problème” aux autres. Nous voilà au coeur même de ce qu’on nomme en criminologie critique une situation-problème qui nécessite une intervention, oui sûrement, mais qui ne décline pas pour autant des techniques de gestion de conflits sur le mode de la répression. Car nous venons de le voir, cette-dernière ne fait que déplacer la situation-problème. Cela prend du dialogue et de l’écoute mais surtout une confrontation directe ou indirecte (par le biais d’un médiateur) entre ces jeunes et ces parents ou voisins. Mais est-il envisageable pour le moment de parvenir à dépasser ces stratégies d’évitement mises en place par les résidents d’Aylmer qui font du téléphone le véritable gardien de la paix publique et de la police, son bras droit (“vous êtes nos yeux” disent les policiers aux résidents participants au programme de surveillance de quartier de la ville d’Aylmer) ? Ne pourrait-on penser à juste titre que ces stratégies de déplacement de population d’espaces publics en espaces publics, telles que mises en place par les forces de police, répondent assez bien au slogan de cette fin de siècle, parti de banlieues pavillonnaires américaines, et que bon nombre de résidents d’Aylmer semblent répéter en chœur :

“Pas dans ma cour !”, “Not In My Backyard !”, dont les initiales désignent plus couramment ce que l’on appelle le phénomène NIMBY ? Si on commence seulement à percevoir en quoi les résidents de telles banlieues se sentent menacés dans leurs intérêts du fait de la simple présence de jeunes dans la rue ou les parcs, on observe toutefois très clairement le phénomène NIMBY quand il est question d’implanter de nouvelles écoles dans ces quartiers. La réaction suscitée par de tels projets ressemble grandement à celle que provoque la construction de prisons ou de centres pour réfugiés, par exemple, à proximité des zones résidentielles.

d) Le Pic et le Centre Jeunesse

Lorsque les jeunes que nous avons rencontrés évoquent le nom de la maison des jeunes Au-Pic d'Aylmer ainsi que celui du Centre Jeunesse, ce n'est jamais pour nous dire ce qu'ils y font. Non pas qu'il y ait là quelques activités dont il faudrait absolument garder le secret, mais pour la simple et bonne raison qu'ils n'y sont jamais allés ou si peu. Pourtant, le sujet ne manque pas de revenir régulièrement dans leurs bouches, mais sur un ton d'amertume, de dégoût ou de déception. Le Pic et le Centre Jeunesse sont deux endroits rayés sur la carte mentale de ces ados, des lieux bannis. En fait, nous découvrirons très rapidement que ce sont ces jeunes qui en furent bannis.

Le Centre Jeunesse se situe au sud de la rue Principale, à égale distance (ou presque) du centre commercial et de la place des Pionniers sur laquelle se trouve l'édifice de la maison municipale. Il occupe actuellement une partie de l'aréna Pierre Duschesnay. Son entrée qui se trouve à l'extrémité du vaste bâtiment abritant la patinoire, se distingue de la masse métallique par un mur de briques peint de dessins et de formes multicolores. Deux portes vitrées donnent sur un long couloir, au fond une salle de danse, le principal attrait aux yeux et surtout aux oreilles d'un nombre considérable de jeunes d'Aylmer. Le centre dépend du service des loisirs de la ville d'Aylmer. Il fut inauguré en 1989 mais ce n'est qu'après deux déménagements et autant d'endroits temporaires (dont l'un qui fut surnommé le "poulailler" vu son infrastructure sommaire) qu'il trouva enfin sa place définitive à l'aréna. La maison des jeunes Au-Pic devrait d'ailleurs le rejoindre en emménageant à l'étage supérieur dans le courant de la fin de l'année 1999.

Le conseil d'administration (C.A.) de cette-dernière, dont les membres se succèdent depuis septembre 1996, a toutefois précisé, au cours de son assemblée générale annuelle du 15 juin 1999, qu'il entendait néanmoins se distinguer du Centre jeunesse en se focalisant davantage sur le volet culturel (le côté loisir étant surtout laissé au centre). Avant que la maison des jeunes ne connaisse une "petite" crise organisationnelle durant l'hiver 1998-1999, celle-ci était aux dires de l'animatrice en chef la plus peuplée de tout l'Outaouais. En enregistrant 9045 présences entre avril 1998 et mars 1999 (dont 5058 présences de garçons et 3987 de filles), le C.A. estime que le Pic répond à "un besoin flagrant". Le

rapport d'activité pour cette période précise le mandat de cet organisme destiné aux filles et garçons de 12 à 17 ans :

Les activités doivent répondre aux besoins de la clientèle et offrir une alternative à la consommation de psychotropes à laquelle les jeunes se livrent trop souvent par ennui ou "parce qu'il n'y a rien d'autre à faire".

Pour atteindre cet objectif, la maison des jeunes s'est dotée d'un Comité-activités, composé d'une quinzaine de jeunes qui se rencontrent mensuellement pour établir la programmation du mois suivant. Les idées sont variées et donnent souvent lieu (souvent mais pas toujours, cela fait partie de l'apprentissage de l'autogestion) à des réalisations concrètes. Les plus populaires étant les Bands (concerts de groupes de jeunes d'Aylmer), les danses et les Jam Sessions mais on note aussi par ordre de récurrence, de la plus élevée à la plus faible : les activités libres (billard, discussions, jeux de cartes), les sports extérieurs, les ateliers d'artisanat, le scrabble, les tournois de ping-pong et de billard, les lave-auto et d'autres activités plus occasionnelles. En plus de tout cela, des ateliers de prévention et témoignages sont mis sur pied à raison d'une fois par mois. Des personnes sont invitées à venir parler aux jeunes présents à ce moment-là d'expériences, vécues ou non par les invités, telles le SIDA et les M.T.S., la toxicomanie, les grossesses non désirées, etc.

Deux autres particularités sont encore à noter dans le fonctionnement de la maison des jeunes. D'une part le Comité-règlement grâce auquel les jeunes produisent leurs propres règles de fréquentation et d'organisation de ce lieu. D'autre part, l'accord avec le mini-golf de la marina qui engage chaque été une dizaine de jobbistes venant directement de la maison Au-Pic.

Toutes ces informations à propos de ces deux espaces privés d'accès public (mais quel public ?) se devaient d'être dites pour rendre justice à l'énergie qui s'y déploie, émanant tant de la part des animateurs que d'un bon nombre de jeunes qui les fréquentent. Elles ajoutent un peu de matière aux deux seules réponses obtenues auprès des jeunes qui nous intéressent dans cette étude lorsqu'on leur demande ce qui se fait au Pic ou au Centre.

F3 : Il y a des tables de pool. (...)

G3 : J'ai aucune idée, je me tiens pas dans des places de même.(...) Je ne sais pas. C'est trop de monde, c'est trop de troubles. C'est plein de gangs mais ils vivent pas en paix entre gangs. Le monde là-bas, je ne sais pas.

C'est pas qu'ils font vraiment quelque chose de mal vraiment. C'est juste pas notre monde. Il y a bien des rappers, des affaires de même. Puis je n'ai pas vraiment de raisons pourquoi j'y vais pas mais c'est pas mon genre de monde, c'est pas mon genre de place.

Les jeunes qui s'expriment à propos du Pic et du Centre jeunesse n'ont qu'une idée très vague de ce qui s'y passe et de ce qui s'y vit actuellement, du fait de leur absence sans doute. Mais ce qu'ils connaissent par contre par cœur c'est l'histoire de ces deux endroits évoquée inmanquablement en termes de relations de groupes et de différences de style.

F2 : Nous autres les punks, les goths, les skaters, comme tsé, on est pas mal toutes les styles. Fait qu'avec les rappers, on n'a pas de place où aller. C'est rien que les rappers qui ont une place où aller, ils ont le Centre puis ils ont le Pic. Avant c'était nous autres qui se tenaient là, mais eux autres ils ont toute pris. (...)

F2 : Au début tout le monde allait au Pic mais là les rappers ils ont comme envahi la place donc on peut plus aller là fait qu'on n'a pas de place où aller nous autres.

F3 : Parce que au Pic puis au Centre là, ils sont beaucoup, ils se rassemblent là. (...)

G1 : Ouais toutes les places que Aylmer nous provisione, c'est les rappers qui les prennent, comme le centre jeunesse, au Pic, les rappers l'ont pris. Je m'ai tenu au Pic deux fois puis je me suis dit "ey,...". No, j'ai pas aimé ça.

Pour la première fois nous rencontrons un cas de contrôle social de l'espace public par les pairs. Et celui-ci est loin d'être sans conséquence sur la fréquentation de toute une série d'autres endroits par les jeunes qui se sont fait exclure.

Le contrôle de ces espaces par les rappers prend différentes figures qui ont le don de surtout irriter les filles que nous avons rencontrées . Les rares fois qu'elles entrent au Pic ou au Centre, le regard "croche" (ou le regard noir) des gars dans la place est le premier indice qu'elles ne sont pas vraiment les bienvenues. Des injures et des comportements jugés agressifs par les visiteuses contribuent ensuite aux manoeuvres d'intimidation de certains rappers. Enfin, si elles n'ont pas déjà fui en lâchant une volée de jurons, le plus insupportable reste à venir ... écouter leur musique !

F2 : Surtout au centre puis au Pic. Quelqu'un veut aller là pour quelque chose, il a besoin d'aller là, pour rencontrer ses parents etc. Il va là. Il est pas habillé comme eux, il va se faire (regard noir) Le monde il te suit de même (regard noir). C'est comme si ils voulaient te foncer dedans et te battre. T'es comme ooh relax ! (...)

F2 : Bon mettons que nous autres on arrive là, ils vont nous envoyer chier, ils vont dire "Vous êtes poches

(...)”, ils vont sacrer au bout. (...)

F2 : Comme ça m'avait vraiment fait peur, j'avais été au centre, on était juste nous deux, puis il y avait une bonne gang, ils étaient au moins 10. Puis le gars il s'est planté devant moi. Puis je me suis tassée, je voulais pas faire de trouble. Mais il s'est retassé puis il m'a foncé dedans. J'ai fait "moi je décrisse de là c'est quoi? C'est quoi là, j'ai rien fait, je suis juste arrivé là pour attendre des amis. J'ai rien fait de mal..." (...)

F2 : On y avait été puis je passais là parce qu'on était supposées aller...

F3 : rejoindre nos amis.

F2 : Puis ben là il y en a un qui m'a foncé dedans so j'ai fait "fuck that astie, je pars". (...)

F2 : Puis c'est comme, "vous vous ne venez plus là!" C'est comme là t'es rendue là puis c'est toute leur musique. Le rap puis le hop, on n'aime pas ça. C'est genre comme des conneries genre euh... vraiment toutes des chansons qu'on n'aime pas puis on est obligées d'écouter ça. Tu peux pas mettre ta musique au sinon ils enlèvent le cd et ils te le pitchent par terre puis ils remettent leur cd. (...)

F2 : Le centre au début c'était pour tous les jeunes. Mais là les rappers ils ont dit "c'est notre centre !".

Alors que les élus municipaux se félicitent d'avoir mis en place des infrastructures mandatées pour occuper les jeunes, tout en répondant à leurs besoins, afin de réduire les comportements déviants dans les espaces publics, les jeunes qui fréquentent assidûment les espaces publics les voient plutôt comme des places "de trouble". Des espaces à éviter le plus possible si on ne veut pas "se mettre dans le trouble". Les espaces publics tels le Mail, le Monastère, les parcs, ... apparaissent donc comme un choix relativement contraint par l'existence d'autres gangs d'autres styles ou plus exactement d'un rassemblement, mouvementé, de gangs d'un autre style : les rappers. On mesure donc toute la relativité du mot "trouble" selon qu'il est envisagé par les autorités et les adultes en général ou par ces adolescents. Il est pour les premiers lié au détournement de la fonction première de certains espaces publics par les jeunes. Tandis que pour les seconds, il est en partie relié à la fréquentation d'espaces qui leur sont expressément destinés.

Ceci nous permet d'emblée de prendre à contre-pied ce genre de déclarations aventureuses de quelque responsable de la vie municipale qui distingue les jeunes en trois groupes selon leur supposé rapport, quasi naturel, à l'encadrement et à l'autorité :

(The Recreation Director) divides young people, as well as people of any age, into three basic groups. The first group wants to participate in structured activities such as a soccer team that plays a regular schedule. A second group wants semi-structured activities, such as pick-up soccer. (And) the third and most difficult group

to serve. These people don't want any structured activities. (...)

(article Bulletin d'Aylmer, lundi 21 juillet 1997, p. 1)

(Mr. le directeur) ajoute que les jeunes qui aiment faire des activités dans un cadre non-structuré peuvent aller à la maison Au-Pic. "Ils ont plus de flexibilité au niveau de l'horaire et du choix d'activités", dit-il. Enfin, ceux qui aiment un encadrement structuré font des activités sportives ou culturelles dans les clubs de la ville.

(...)

(article Bulletin d'Aylmer, lundi 11 août 1997, p. 2)

Il y aurait donc des jeunes qui aiment être encadrés, ceux qui préfèrent avoir plus d'autonomie tout en restant sous la supervision d'un adulte et ceux qui sont rebelles à toutes formes d'encadrement, ceux-là même qu'on retrouve dans les parcs, c'est-à-dire les jeunes que nous laissons s'exprimer dans ces pages. Les différences de style entre les gangs d'adolescents sont des réalités malheureusement souvent négligées car très subtiles. Pourtant elles peuvent suffire à limiter considérablement l'impact d'importants programmes d'action pour les jeunes. Si les rappers y trouvent leurs comptes (d'après le C.A. du Pic) c'est au dépend d'autres jeunes, skaters, punks, gothiques, no-styles, etc. qui eux ne s'y retrouvent pas. Moins encore lorsqu'ils se font "kicker out" des seuls endroits que, disent-ils, les rappers leur laissent.

e) De la plage au bois

Après avoir observé longuement différents modes de fréquentation quotidienne des espaces publics, nous tournons maintenant notre regard vers des moments et des lieux plus occasionnels, plus exceptionnels, mais dont parlent davantage les jeunes et les adultes. En mai 1997, le journal *Le Droit* titrait : “Le phénomène qui fait frémir Aylmer : Les bush parties ou l’échec des banlieues” (*Le Droit*, Ottawa-Hull, 24 mai 1997). Bien que l’article, écrit par un urbaniste, fut un plaidoyer pour une meilleure compréhension du phénomène en des termes socio-spatiaux, il fut publié dans le but explicite de répondre à toute une série d’opinions qui rendaient compte de l’inquiétude des habitants à l’égard des bush parties. L’article fut même republié une deuxième fois, peu après l’ “émeute” du 11 juillet 1997, “au vu de sa brûlante actualité” notait la rédaction.

Le phénomène des bush parties qui fait actuellement frémir Aylmer a suscité une gamme de réactions diverses qui, pour la plupart, témoignent d’une grande incompréhension de ses véritables causes. Au cours des derniers jours, on a pu lire dans *Le Droit*, les récits d’une mère terrorisée, des voisins indignés et de dirigeants communautaires et municipaux qui désirent “dialoguer” avec les jeunes pour “chercher à ce qu’ils nous racontent leurs angoisses”.

La situation est des plus paradoxales. Nombreux sont les adultes qui associent les bush parties aux “angoisses” des jeunes, quand ils ne produisent pas des discours fantasmatiques sur ces lieux supposés “de débauches” et affublés des vêtements de la honte et de la dépravation, alors que les jeunes fréquentent ces endroits dans le plus grand des délassements. Ils sont aux antipodes de cet état de qui-vive quotidien, angoissant certes, mais suscité par la seule présence des adultes et de leur force de police.

Même si la plage, en fait la Marina d’Aylmer, ne se trouve pas dans le bois comme vous l’aurez compris, elle se distingue néanmoins des autres parcs par le caractère plus ponctuel de sa fréquentation par les jeunes. Elle est d’ailleurs souvent évoquée au titre de “bush” par les ados. Cela est dû en grande partie au mode de fréquentation festif qui la caractérise. Mais la raison principale selon laquelle nous n’aborderons pas ces deux endroits de manière distincte, réside dans le fait qu’un aller-retour descriptif constant, du bois à la plage et de la plage au bois, est susceptible de faire

émerger plus facilement ce qui fait tout l'intérêt d'un "bush party" dans le "bush".

F1 : Il y avait les parties à la Marina aussi qui sont cool. C'est comme, je sais pas, un bush d'habitude le monde dit "ok un bush il faut que ce soit dans le bois" Mais je sais pas. Il peut y avoir le même party sur le bord de la plage, dans un parc. C'est la même affaire. Fait qu'on peut dire que oui je suis déjà allé au bush, c'est juste pas dans le bois.

Admettons qu'à priori, pour certains, le party à la marina ou le party dans le bush, n'est jamais que "la même affaire", ce n'est jamais qu'un party. Du monde qui boit, qui fume, qui jase et qui vegge. Cependant, la configuration des lieux n'étant pas la même, celle des comportements et des modes de rassemblement n'est pas identiques non plus.

G4 : C'est comme un bush sauf que c'est à la plage. A la place de la forêt c'est à la plage. C'est le fun. C'est tout le temps la même affaire. Soit la bière ici, la bière au bush, la bière à la Marina. N'importe où. Mais ça change l'ambiance, c'est ça que j'aime. T'es pas juste stucké à la même place. C'est ben plus le fun de même.

Ce qui fait toute la différence c'est l'espace bâti. Ce que les jeunes appellent "Marina" est en fait cette longue plage de sable de 100 ou 200 mètres et l'espace vert qui la borde dans une profondeur de champ d'environ 100 mètres. La plage ou les bosquets d'arbres qui s'y trouvent constituent dans cet espace les lieux privilégiés de "crashage" ou "veggage" des jeunes. L'important étant de se tenir le plus éloigné possible des habitations qui donnent sur le parc.

Si les jours d'été attirent un public familial nombreux aux bords ou dans l'eau, à bord de bateau ou dans leurs maillots, ils gardent à l'ombre la plupart des adolescents. Seules quelques uns des jeunes interrogés profiteront réellement de la plage et des bienfaits du soleil. Surtout les filles. C'est par contre la nuit qui de nouveau est le moment choisi pour jeter l'ancre dans la baie d'Aylmer. Beaucoup nous ont dit se rendre là à l'occasion d'un anniversaire, lorsqu'il faut fêter quelqu'un. C'en est devenu une véritable tradition pour certaines gangs.

G1 : Ben disons que c'est à peu près une fois par deux -trois semaines, quand il y a la fête à quelqu'un ou quelque chose. (...)

G4 ; Ben c'est pas obligé d'être la fête pour y aller mais... Ca donne que c'est tout le temps une fête quand on y va. Moi, disons que quand ça va être ma fête, je vais y aller. C'est comme ça que j'aimerais ça. Ben soit ça ou aussi un bush, la soirée où ça donne qu'il y a un bush, on va aller au bush. Priorité ce serait le bush pas

la marina. (...)

G5 : A la marina, c'est souvent au lieu d'aller au bush, trop loin, tout le monde va à la Marina.

Cette-dernière phrase semble contredire la précédente. Faux ! Elle nous montre seulement que le terme "bush" se doit d'être précisé dès maintenant. Il désigne généralement le "bush party" et non l'espace boisé en tant que tel. Il se peut qu'il n'y ait donc pas de bush au bush. C'est dans ce cas que les jeunes préféreront la marina s'il y avait un événement à fêter. Bien qu'on ne puisse faire la fête de la même façon à la marina et au bush (la marina étant encore soumise au contrôle social des voisins), la distance, ou l'accessibilité géographique, est un élément déterminant dans le choix du lieu. Elle est en quelque sorte directement proportionnelle à la qualité de la soirée. Non pas que marcher longtemps implique qu'on va bien s'amuser ni qu'on va bien s'amuser si on marche longtemps. Mais que pour bien s'amuser quand on est jeune à Aylmer il faut, d'habitude, marcher longtemps. Et bien s'amuser signifie toujours au moins avoir la paix : la paix avec les policiers, les gardiens et les voisins et la paix avec les autres jeunes. Ainsi, la Marina étant moins éloignée que le bush, ces conditions de tranquillité sont plus précaires et la certitude que tout se passe bien et qu'on s'y amuse, moins grande. Les jeunes doivent donc sacrifier certains éléments constitutifs de ce que serait un "vrai" bush party pour s'assurer du fun, entre autres la durée, l'éclairage (le feu), le bruit et le nombre.

G4 : Puis passé 11h00, normalement si t'es plus que trois-quatre, là ils considèrent ça comme une gang puis t'as pas le droit. Fait que là, c'est comme un genre de couvre-feu ou ben de les séparer parce que ça pourrait faire de la merde... supposément. (...)

G4 ; Non, non (on ne fait pas de feu là). Juste en cas que les polices ils viennent là, on veut pas faire de trouble. Juste avoir du plaisir. Parce que c'est quand-même ouvert. Il y a des maisons puis tout ça so ils voient un feu, ils vont appeler les polices ou les pompiers puis ils vont dire "ey, il y a un feu à la marina. Vas-y vite!" Puis là ils voient les jeunes, puis les polices vont... on va diminuer dans leur estime puis là ils vont nous guetter encore ben plus. (...)

F1 : Marina, c'est pas trop sécuritaire quand-même parce qu'il y a bien des maisons aux alentours. Dans le fond c'est juste que le truc c'est de pas gueuler puis tu te feras pas pogner. Si tu commences à crier ben là c'est sûr. (...)

G5 : C'est que tu peux pas avoir un gros rassemblement de personnes ici, cause il y a des maisons tout le tour, puis il y en a ils veulent faire du feu, ils veulent avoir du fun, ils veulent crier. Tu sais ici on peut pas être 300, les polices vont arriver, ça ne sera pas long.

Mais les ados, malgré ces limites imposées et qu'ils s'imposent, retrouvent des avantages à la situation du petit nombre et finalement le "fun" pourra s'installer dans un contexte toutefois plus "capotant" que le bush. Les policiers qui patrouillent régulièrement étant toujours susceptibles de débarquer de leur voiture pour avertir les jeunes. Soit qu'il y ait eu des plaintes du voisinage, soit que ce ne soit pas un jour de chance pour la gang. Ce qui nous fait dire que même si les jeunes respectent la règle selon laquelle il vaut mieux ne pas se faire remarquer si on veut avoir la paix, ils sont toujours susceptibles de se faire avertir. La-dite "angoisse" des jeunes qui était précédemment évoquée par les adultes, s'apparenterait donc plutôt dans ce cas-ci à l'incertitude et la crainte du jeune interrogé de se faire "pogner" par la police alors qu'il estime n'avoir rien fait de mal (la consommation d'alcool et de fumées n'étant pas considérée par celui-ci comme une activité "troublante").

F1 ; Comme à la marina. Chaque fois qu'on fait des parties là on voit tellement de police passer on est comme "aaah (crispés)". Puis c'est plus capotant (que le bush) (...) On s'est jamais fait avertir. Mais on les a toujours vu tourner à l'entour. (...)

G4 ; Disons que s'ils arrivent là, t'es malchanceux. C'est juste que si tu cries à tue-tête ou tu fais un feu, là les voisins peuvent voir ça puis dire " ey il y a des jeunes qui font du trouble puis away...". Il faut être quand-même prudent. Disons, c'est ça l'avantage d'un bush, tu peux crier là, tu peux faire un feu personne va te voir.

Les jeunes nous disent respecter la règle qui vise à ne pas se faire remarquer pour que la fête ne soit pas interrompue par une descente de policiers. Mais il n'est pas fait mention ou très peu d'une quelconque empathie à l'égard des voisins où la règle serait suivie par respect pour eux. Quand les jeunes parlent des voisins, ils les associent dans presque tous les cas avec les mots "plaintes" et "policiers". Un constat inquiétant quand on s'interroge sur le lien social et la solidarité, qui nous le verrons dans la suite de notre description sur le bush, retrouvent leurs lettres de noblesse dans ces rassemblements de jeunes.

G4 : Ouais c'est ça. A la Marina, on ne fait pas grand chose d'extra par rapport au bush ou en ville. C'est juste une place à crasher, à rester. Mais c'est le fun. C'est le fun parce que tu connais tout le monde. So si tu vas quelque part, t'es sûr que tu vas la connaître la personne. Tu fais rien qu'aller voir quelqu'un "ey, ça va?". Puis là tu commences à jaser. Puis là, ça commence, on blague... c'est l'fun. Ca fait différent.

Différent est aussi le "bush party" de par le nombre beaucoup plus important de jeunes qu'il rassemble et surtout l'absence de contrôle social extérieur, aux jeunes eux-mêmes et entre eux, incarnés par les

adultes en général, les voisins, les policiers, ou les gardiens. Il est fondamental de bien comprendre que l'absence de contrôle social extérieur ne signifie en rien absence totale d'auto-contrôle et bacchanale orgiaque. La diminution dans le récit des jeunes de l'évocation du contrôle social extérieur est remplacée par l'augmentation des anecdotes d'auto-contrôle ou de règles propres au groupe. En écoutant les jeunes parler de ces endroits très populaires, nous comprendrons difficilement ce qui en fait une menace aux yeux de beaucoup d'habitants d'Aylmer.

Il est hors de question que nous dévoilions dans ce paragraphe la localisation précise de ces endroits. Cela fait partie du secret, savamment entretenu par les jeunes, qui entoure le phénomène des bush et qui sûrement contribue à la propagation d'une image inquiétante aux yeux des adultes. Les endroits sont généralement bien délimités, à bonne distance de l'orée du bois et portent des noms qui les distinguent les uns des autres. Ils sont généralement assez éloignés du domicile de la plupart des jeunes et difficiles d'accès (sentiers tortueux, croisées de chemins, boue, hautes herbes et maringouins). Il arrive souvent que l'endroit précis de la fête ne soit pas connus des membres d'une gang qui doivent alors se mettre dans les pas d'un groupe plus informé. A la tombée du soir, on peut encore espérer y arriver en se déplaçant à l'aide de repères visuels. Mais lorsque la nuit a tout calfeutré, une lampe de poche devient indispensable. En règle générale, quand on ne connaît pas la place, il vaut mieux s'y rendre avec une personne avertie, sous peine de ne jamais y arriver. Toute une expédition !

G4 : Parce que on peut s'échapper. On s'échappe de la ville. OK on va dire si t'as la chance de rester en ville ou aller camper. Qu'est-ce que tu vas faire ? T'es resté toute ta vie en ville. Fais un changement. Aller camper. C'est la même affaire. Aller dans les bois c'est le fun. Je ne sais pas la nature moi ça m'intrigue. La nature c'est ben le fun, ça donne de l'imagination. L'esprit vif. Moi j'aime ça à cause de ça. Moi je vais là parce que c'est différent, c'est l'fun...

L'autre principe étant qu'il est préférable de s'épargner les désagréments de la route si c'est pour tomber sur une place vide. On ne va pas au bush si on n'est pas relativement sûr qu'il y en ait un. Cela prend donc un rendez-vous. Parce que le bush est une affaire sérieuse, il se prépare bien à l'avance. Qui lance en premier le rendez-vous ? Nous ne le savons pas plus que la plupart des jeunes. C'est à croire que seul celui qui l'a lancé le sait (et encore...). Un mystère dont ne se préoccupent pas

vraiment les jeunes pour autant qu'il y ait un bush, c'est tout ce qui compte. A l'aide d'un ingénieux système de communication que nous ne décrirons pas, digne des plus grands films sur la résistance, la nouvelle du rendez-vous se propage à une vitesse fascinante parcourant des distances qui dépassent rapidement la petite municipalité d'Aylmer.

G4 : Ça se propage, je ne sais pas, c'est vraiment dur et ça se propage d'une parole à l'autre, d'une bouche à l'autre. Ça en prend un. Ça en prend un pour commencer ça. Je ne sais pas c'est qui ? (...)

F3 : un gars qui l'organise, ben je saurais pas son nom, il organise puis il a comme sa crew, des gens qui l'aident puis toute, à faire de la publicité pour (tel endroit), parce que c'est comme à chaque deux semaines, les vendredi. Puis le monde ils savent pas puis il faut tout le temps qu'ils soient sûrs qu'il y ait du monde pour y aller parce que c'est loin.

F4 : Oui il y avait ses amis puis là à un moment donné ils se sont dits "bon ben pourquoi est-ce qu'on irait pas organiser quelque chose dans le bois ?". Puis lui, vu qu'il avait beaucoup d'amis, ils se sont retrouvés comme une bonne vingtaine là puis ils ont trouvé ça le fun. Ils ont commencé à fumer et à boire là-bas. Ça faisait de quoi faire. Ils ont fait un feu pour l'ambiance puis des fois il y en a qui amenaient la musique. Puis ça a parti qu'à un moment donné les vingt personnes de ce groupe là ils ont dit à d'autres amis "cy c'est super le fun le vendredi soir, on se ramasse là-bas en gang". Puis tout le monde a dit ça à tout le monde. Puis là comme finalement l'école l'a su, ben cette école là l'a dit à d'autres écoles comme des élèves de l'école Grande-Rivière, eux autres peuvent l'avoir dit à Mont-Bleu, du monde de Hull. Je te jure des fois ça va jusqu'à Hull. Tout le monde se dit ça puis ils donnent une date parce qu'ils voient que ça marche bien leur affaire. Puis ils vont se donner une date comme le 2 avril, puis là tout le monde va y aller. C'est rien que parti d'un groupe d'amis au début qui ont trouvé de quoi faire puis ils l'ont dit à tout le monde. Puis le monde il a dit "câline ben c'est vrai qu'y a rien à faire, fait que pourquoi qu'on irait pas avec eux autres ?, il va y avoir du monde, ça va être le fun".

Une fois la date et le lieu fixé, la parole lancée, il n'y a plus qu'à attendre et espérer qu'il fasse beau. Lorsque le soir est venu, il s'agit de passer au dépanneur pour se faire sortir de la bière par un ami de plus de 18 ans, par un client consentant ou à l'aide d'une fausse carte d'identité. Beaucoup de jeunes (une trentaine) se retrouvent alors aux abords du dépanneur le plus proche à une heure fixée par chaque gang, généralement quand il fait encore clair. C'est à ce moment qu'ils sont théoriquement les plus à même de se faire "buster", avertir ou/et inculper, par les policiers pour possession de substances illégales. Cependant, les jeunes restent assis, bien visibles des automobilistes et des voitures de police, en attendant leurs commandes. Jusqu'à ce qu'un véhicule de police s'arrête au

dépanneur...

G4 : Ils (les policiers) ont été au dépanneur. Ceux qui restaient là après une heure, qui cherchaient encore quelqu'un pour sortir la boisson là... Là c'était comme "give it a break!". So il s'est fait buster. Les cops ils sont venus parce qu'il y avait trop de monde à la station de gaz. Puis là le propriétaire a dit "envoye les jeunes partez!". Ils ont appelé les polices puis, c'est ça, les polices les ont buster. Les cops ont dit "qu'est-ce que vous faites ici ?" "oh rien, on attend quelqu'un", tsé je pense pas là. Ils savaient qu'il y avait un bush mais personne parlait so ils (les policiers) pouvaient pas rien dire. (...)

G4 : Buster ça veut dire que les policiers, les cops, ils viennent au bush puis ils attrapent du monde, comme ceux qui ont de la bière, ceux qui ont de la drogue. Mais la bière, ceux qui ont 18 ans, ça dérange pas, eux autres, ils se font pas buster. Mais ceux qui ont moins de 18 ans, c'est ça le problème. (...)

G2 : Ouais, c'est pas pire. Là (dépanneur), c'est parce qu'il y avait une gang de jeunes là. La police s'est ramassée là. Moi ca me dérange pas de leur sortir. Hein il y en a "tu peux-tu me sortir de la bière ?" Je lui sors. Pas de problème. Mais là il y avait comme quoi, 50 personnes là-bas. Tout le monde voulait là, ils venaient me voir "peux-tu me sortir de la bière ?" là j'en sortais déjà, une 24, une 6, des bouteilles. Ça me tentait pas de sortir deux 24..

F4 : "Oui je vais consommer ça pour moi tout seul".

G2 : C'est quasiment ça que je lui ai dit (au policier).

G3 : Pas de preuves, ils peuvent rien faire.

G2 : Oui je sais. Mais c'est si il avait été là-bas puis qu'il m'aurait vu.

La question de la connaissance de leurs droits par les jeunes interrogés devra être soumise à réflexion dans la suite de notre propos. Mais notons dès maintenant que les deux dernières remarques ci-dessus symbolisent en quelque sorte la progressive entrée du jeune dans un espace d'impunité, selon lui, qui est celui du bush. Au fur et à mesure que les jeunes se rapprochent de l'endroit où ont lieu les festivités, ils se sentent de plus en plus en confiance. Le nombre grandissant de ces marcheurs obstinés, prêts à affronter des "thrills de fous" pour se rendre à destination, annihile peu à peu la crainte de se faire "buster" par les "cops". Lorsqu'ils longent ou traversent les voies rapides qui encerclent Aylmer, chargés de tout leur petit nécessaire de campagne (lotion anti-moustique, lampes de poche, substances illégales, vêtements chauds et parfois sacs de couchage ...)il leur arrive de croiser des voitures de policiers. Aucune réaction de part et d'autre. Ceux que nous avons côtoyés dans leurs pérégrinations disent n'avoir rien à craindre. Les policiers n'arrêtent pas sur les voies rapides de peur de provoquer de dangereuses débandades. L'entrée dans le bois constitue l'ultime

étape pour accéder au must du must des "hang out".

Il arrive, mais c'est très rare selon les ados, que des voitures de polices stationnent à l'orée du sentier. C'est alors le signal qu'il vaut mieux éviter de se mettre dans le trouble et discrètement rebrousser chemin : "Les cops sont en train de buster à la sortie du bush". Pour une raison inconnue les policiers ont décidé d'intervenir sur un bush. L'une des raisons alors invoquée est le bris du secret religieux qui normalement permet d'éviter ce genre de mauvaises surprise.

G4 : C'est ça le problème, il faut que tu gardes ça le plus secret possible. Parce que sinon il y a des petits jeunes crisses qui vont dire "ey (telle place), (telle place), yeah on y va!". Parce que la dernière fois que j'ai été, ouh il y avait des jeunes là, des jeunes comme secondaire 1. On ne connaissait même pas, ça s'est propagé jusque là. C'était supposé d'être juste les 3, 4, 5, c'était vraiment ... Moi j'étais surpris. (...)

G4 : Non. Il n'y a pas de policiers qui viennent mais c'est juste cette fois-ci, ça a été trop loin, comme la parole a été trop loin. Ca s'est trop propagé.

Mais cette explication n'est pas suffisante. Si les policiers décident d'intervenir, c'est qu'il y a d'autres raisons, car bien que les jeunes se fassent un devoir de garder cela au plus secret, leurs attentes massives aux dépanneurs et leurs déplacement en nombre trahissent définitivement leurs intentions. Mais ça aussi les jeunes le savent.

G5 : La police ils savent puis ils ne font pas rien. Cause qu'est-ce que tu veux qu'ils fassent ? Tu sais, il y a 200 jeunes dans le bois puis ils peuvent pas ramasser leur van. Tu sais il y a deux polices qui arrivent avec un quatre roues, qu'est-ce que tu veux qu'ils fassent ? Tsé ils commencent à gueuler après les jeunes, ça va pas mettre longtemps pour passer par une autre émeute. Ca servira pas à grand chose. Ils font pas rien. Ils peuvent pas rien faire. Les jeunes sont loin, ils dérangent pas personne, ils mettent pas le feu nulle part, ils tuent pas personne, ils achalent pas personne, ils font pas de bruit tsé parce qu'il y a pas personne pour les entendre. So ça dérange pas vraiment. (...)

F4 : Finalement ils viennent pas dans le bois. Comme ils savent qu'il y en a un à chaque vendredi. Les cops ils savent là. On va au dépanneur, ils nous voient avec notre beer. Ils savent qu'on s'en va toutes là. Mais ils peuvent pas rien faire parce que ils savent qu'on a rien d'autre à faire puis qu'on va se ramasser dans les rues, puis dans le fond c'est dangereux, il y a des accidents. (...)

F5 : Bon ils laissent faire dans un coin isolé, où il n'y a pas de danger de risque de feu, ils laissent faire ça. Ils disent allez-y, faites le feu si c'est pas un danger pour la forêt, si c'est ben éloigné des personnes, si vous ne causez pas de troubles on vous laisse, on ne débarquera pas. Faites votre petite fête puis ça finit là.

Par contre ce qu'ils ne savent guère c'est le pourquoi de ces interventions policières hors de l'ordinaire qui rompent les termes d'un supposé contrat entre les jeunes et la police. Subtil négoce qui pour d'autres jeunes interrogés n'existe pas. Pour ceux-là, la police, en intervenant de la sorte aux sorties des bushes, ne fait que poursuivre sa chasse aux jeunes jusqu'à la limite de son bon droit. En se réfugiant alors dans un espace privé (le bois est généralement ceint de clôtures), les jeunes effectuent une manoeuvre judicieuse qui leur garantit la tranquillité tant recherchée. Les policiers sont forcés de ne pas intervenir à moins d'avoir une plainte du propriétaire ou d'un improbable voisin.

F4 : Surtout à chaque fois qu'on vegge surtout proche des places publiques, ils nous disent de partir parce qu'on n'a pas le droit de juste rester là. So le seul endroit où on se fait pas achaler c'est dans le bois. (...)

G6 : Fait que, je sais pas, si on va là-bas, il y a jamais de police qui vient. Fait qu'on est correct. Puis exemple hier soir, il y a quelqu'un qui s'est fait prendre (lors d'un party dans un parc). Puis il a eu 138 piasses d'amende à cause qu'il y avait de l'alcool. Puis il buvait en public, fait que c'était 50 piasses d'amende. Puis il était en bas de 18 ans, Fait que ça fait un autre 70 piasses ou quelque choses de même. Fait qu'il était obligé de payer 138 piasses pour ça. Fait que ça vaut la peine d'aller dans le bois pour être à l'abris des polices disons.

Une fois à l'abris des grands arbres, la fête peut commencer. On allume un feu pour éclairer la place, chasser les moustiques et se réchauffer aux petites heures du matin. Puis on s'assied avec sa gang, on boit, on fume, on jase ou on rencontre du monde. Le nombre important de participants induit d'autres comportements de socialisation que ceux déjà observés. Ici, les gangs s'éclatent et laissent place à la rencontre d'inconnus et d'inconnues, d'anciennes connaissances, de perdus de vue ou de personnes à connaître. Les jeunes semblent venir de toutes les écoles de la région : Aylmer, Qyon, Hull, Gatineau,... "bien du monde que tu ne vas voir qu'une fois dans ta vie". Ils parlent anglais ou français et affichent tous les styles : skaters, punks, no-style, gothiques, grunges et même... rappers; Ceux-là sont toutefois en nombre très restreint... Ce ne sont pas des habitués de la place et leur venue provoque parfois quelques commentaires.

F4 : Puis les rappers il y en a pas beaucoup. Il y a peut-être une petite gang comme six personnes à part ça il y en a pas. Ah non les rappers ils vont pas là... (...)

G4 : Il y a des rappers. Disons qu'ils sont pas trop trop hautement classifiés. (...)

G5 : Il y en a comme les rappers, ils arrivent là, t'es comme "câline, qu'est-ce que vous faites ici ?".

Les pratiques de socialisation qui se développent en cet endroit font de cette fête qui ressemble à première vue à tout autre party dans un parc ou à la Marina, un événement, une rencontre “où il se passe quelque chose”. Les ados peuvent tomber (au propre comme au figuré) sur des rencontres intéressantes ou éphémères pour “cruiser” ou discuter, partager son stock de consommations illégales, faire les fous ou vegger. De nouvelles découvertes que beaucoup disent n’avoir pas la chance de faire ailleurs, parce que “c’est comme la seule place...”.

G4 : Tu rencontres du monde. Tu commences avec ta gang first, tu vas à l’entour, c’est le fun. Là quand il fait noir, tu vas proche du feu, d’autre monde là. Il y en a qui font les fous. C’est le fun. Ils sont un peu trop saoul, un peu trop gelé. C’est ça tu rencontres du monde, c’est surtout ça. Moi j’y vais là pour rencontrer du monde. C’est juste ça. Ben avoir du fun aussi là c’est sûr. Qui qu’irait pas à un bush pour pas avoir du fun? (...)

G4 : La plupart du temps, oui (je reconnais le monde qui est là). Je les connais pas mais ils étaient dans mes cours avant. Je les connaissais pas beaucoup puis là on a la chance de se connaître un peu plus. On fait des blagues, c’est l’fun. C’est mollo. C’est relax. C’est une expérience, une très bonne expérience.

JP ; Tu viens de dire on a la chance de se connaître un peu plus, la chance...

G4 : Ben des fois tu vois pas la personne souvent. Puis là tu la vois “et t’étais pas dans mon cour, je t’avais pas vu la dernière fois avec certaines personnes”. Puis là “oh oui”. Puis là ça commence la conversation. Puis là ils te font rencontrer d’autres mondes. C’est comme une réaction en chaîne. Une fois que tu connais quelqu’un.

JP : Pourquoi est-ce que tu le vois pas souvent ailleurs (qu’au bush).

G4 : Ben tu peux le voir. Disons que quand tu connais pas la personne tu peux pas l’appeler puis dire “et on fait-tu quelque chose ?”. (...) C’est que tu rencontres du monde, c’est ça qui est le fun. Tu connais quelqu’un puis là ben tu peux le connaître encore ben plus. C’est fun. C’est comme ça que tu te fais des amis. Le soir, il faut que tu bouges le soir. Il faut pas que tu restes juste chez vous.

Le bush est donc perçu comme un point de rencontre où le hasard fait souvent bien les choses. Il offre une place où les jeunes peuvent se rencontrer, être en nombre et en surnombre par rapport au règlement municipal dit-“des trois jeunes” :

Tout rassemblement de trois personnes ou plus qui causent un désordre ou font du tapage est défendu par le présent règlement.

Un attroupement illégal, indique le rassemblement de trois personnes ou plus qui causent un désordre ou font du tapage.

Une place de socialisation qui ne se trouve nulle part ailleurs à Aylmer pour les jeunes qui ne sont pas “rappers”, sauf peut-être, de façon étonnante, au Mail. Lorsque celui-ci permet la rencontre fortuite de jeunes, en nombre très limité cependant. Mais il est évident qu’entre le bush et le Mail, l’absence totale de contrôle social extérieur dans le premier fait toute la différence entre ces deux endroits. Pourtant, nul besoin d’engager les gardiens du Mail pour éviter un supposé chaos au bush. Lorsque le discours sur les normes extérieures n’a plus lieu d’être (parce qu’absence de tout contrôle social extérieur au bush), il est automatiquement remplacé, dans la bouche des jeunes interrogés, par des réflexions sur les normes internes propres au jeune ou au groupe de jeunes. Le contrôle social des pairs et l’éthique personnelle des adolescents prennent le relais des formes classiques de l’autorité. Cela donne lieu à une relative auto-gestion du groupe qui permet d’éviter bon nombre de situations-problèmes en matière de bagarres, de sexualité, de consommation exagérée d’alcool et d’accidents divers.

F4 : Mais comme normalement là-bas il y a bien du monde puis le monde ils vont boire puis fumer...

G3: ... ils vont passer out. Puis là tu te fais niaiser parce que toute ton école est là puis ils rient. Lundi quand tu reviens là tu te fais baver. Ca m’est pas arrivé là mais...

F3 : Comme notre ami man, il avait trop fumé puis il est arrivé lundi matin, il est rentré dans la classe en retard en plus, alors tout le monde parlait de lui. Là tu le vois, il rentre. Là tu vois tout le monde (qui rigole), tout le monde part à rire. Là le gars il était comme (profil bas), il s’en va s’asseoir dans le fonds de la classe. C’est parce que j’aurais pas dit si il s’était crashé quand il faisait noir, mais il faisait encore clair. (...)

G4 : Si quelqu’un est trop saoul puis qu’il fait une connerie, c’est sûr que tout le monde va parler de ça encore après. Moi j’ai vu une fille trop saoule. J’ai juste été dans les bois pour aller pisser. Elle vient puis elle dit, “ey ça va” puis tout ça. J’ai zippé ben vite parce que elle était saoule, je veux pas prendre l’avantage. Ce serait pas le fun. C’est ça, faut que tu prennes attention quand-même. Faut faire la fête mais pas trop fou là. (...)

JP ; Un gars qui a trop bu et qui fait une connerie. C’est quoi une connerie ?

G4 : Disons qu’il va aller à une personne, il va dire “ ey t’es qui toi ?”, il va fourrer la merde alentour. Ca c’est une connerie. Ou juste aller à l’entour des filles puis “ey viens-t’en”. Ca c’est des conneries d’après moi. Mais d’autres choses, des conneries comme faire le fou, c’est des conneries mais des conneries acceptables. C’est fun, c’est drôle. Mais des conneries niaiseuses là, j’aime moins ça. Il y en a qui trouvent ça drôle, mais chacun ses goûts. (...)

G5 : Ben il était supposé y avoir bien des batailles mais il y a rien eu. Ca c’était le fun. Si on va là-bas on veut avoir du fun. On veut pas comme avoir la chienne qu’il y ait... Surtout entre les français puis les anglais. Ici, c’est bien grave. Il était supposé avoir comme bien du tracas avec tout ça, à cause des anglais. Tsé ils

cherchent le trouble. Eux autres ils vont dire la même affaire des français.

Lorsque le feu sera rempli de braises, la fête peu à peu s'éteindra. Les jeunes rentrent chez eux au compte-goutte en prenant bien soin de "pitcher" les cadavres de leurs bouteilles tout alentour du terrain de "bush". On réveille les amis assoupis, on ressuscite les morts, puis on tâche de retrouver le chemin de ses pénates, sans manquer de trébucher sur les grosses racines, de marcher dans la boue ou de se prendre dans la figure des branches qui n'existent pas. Certains jeunes courageux, trop saouls ou trop fatigués préféreront passer la nuit dans leur sac de couchage. La fête est finie, la parole se tarit, seul un commentaire nous laisse songeur et nous ramène à l'incontournable "ennui d'Aylmer".

G1 : Je ne sais pas c'est trop temporaire comme chose, ça se passe juste un peu et après ça c'est fini. Tsé il y a rien qui se passe vraiment, tsé, que tu peux faire pendant beaucoup de temps comme un projet, sais pas, n'importe quoi.

f) Beignes et sous-marins

Sans vouloir faire de publicité aux deux établissements qui vont être abordés dans la suite de notre étude, il nous était impossible de passer sous silence la fréquentation, par les jeunes aylmerois, de ces deux espaces (privés d'accès publics) que sont le Tim Hortons et le Subway. Les jeunes entendent généralement par ce dernier terme tout le mini centre d'achat qui inclut le Subway, place Lavigne (quatre magasins). Situés à peu de distances l'un de l'autre, de chaque côtés du boulevard Lavigne, ils sont devenus des endroits privilégiés pour ceux du moins qui ne résident pas trop loin.

Le "Tim" et le "Sub" desservent régulièrement des gangs de jeunes les fins de semaines, l'été comme l'hiver. Par le terme desservir nous entendons plusieurs choses. Premièrement, ces endroits offrent aux jeunes des espaces pour s'alimenter. Deuxièmement, ils leur servent aussi de points de rencontre (généralement dans l'aire de stationnement qui les bordent). Troisièmement, le mini-centre d'achat du Subway avait jusqu'il y a peu retrouvé une fonction commerciale intéressante aux yeux des jeunes en ce qu'il s'y pratiquait dans son arrière cour le commerce de la drogue.

Nous avons décidé de ne pas passer sous silence cet aspect particulier des conditions de vie des jeunes à Aylmer parce qu'il nous importait de problématiser la situation en y intégrant le plus possible de ses paramètres. Nous entendons déjà la rumeur s'amplifier autour de ce chapitre délicat :

F1 : (La drogue), j'ai vu qu'il y en avait beaucoup (à Aylmer) puis ça m'a déçue. (...)

F3 : Tsé, 12 ans, prendre de la drogue, c'est vraiment pas bon pour le comportement. (...)

F3 : La drogue est chez tout le monde. (...)

F3 : Cet été, je m'en rappelle, c'était fou. Il y avait trop de drogue. C'est juste ça qu'on entendait parler. (...)

F3 : Aylmer je trouve que c'est une ville de drogués... (...)

Ces remarques ne sont pas celles d'adultes mais d'adolescents, consommateurs occasionnels de drogue douce qu'ils appellent familièrement le "pot" (prononcer "potte") ou le "weed". Sa fabrication, consommation et possession sont toutes trois interdites au Canada alors qu'en Hollande il est en vente libre et sa consommation n'est pas soumise au contrôle de la loi. L'état de bien-être et de lassitude qu'il provoque fait l'objet depuis peu d'expérimentations dans certains hôpitaux

canadiens. Il est actuellement utilisé par des patients en phase terminale pour soulager leurs douleurs. Son effet est de courte durée.

L'achat, la vente et la consommation de "pot" à Aylmer devront être reconsidérés par la suite à la lumière du concept de situation-problème. Ce-dernier nous invite à nous reposer au moins quatre questions fondamentales avant de songer à une intervention quelconque : 1. En quoi la consommation de "pot" est-elle un problème ? 2. En quoi induit-elle un comportement problématique ? 3. N'est-ce pas un problème que d'en faire un problème ? 4. Aux yeux de qui est-elle un problème ?

Le mini-mail du Subway et les événements qui y sont décrits par les jeunes, catalysent les questions de ce mode de réflexion et provoquent la consternation de l'observateur attentif. Le lundi 11 août 1997, le Bulletin d'Aylmer publiait un article à propos d'un nouveau mode de gestion du "problème" des regroupements de jeunes dans le parking du Sub.

A security guard has been hired to patrol Place Lavigne (...). The "guard" is a young man dressed in plain clothes, who "relates" to the youths, rather than acts as an authority figure. (...) (A partner of the mall owners) said he also plans to clean up the open grass area and put up some picnic tables. "We're going to make it an area for them to sit, away from the retail environment". The security person is usually at the sight from 4 p.m. until midnight. The mall owners have increased the hours lights are left on and have met with Aylmer police to have them patrol the area periodically.

(Bulletin d'Aylmer, lundi 11 août 1997, p. 7)

Deux ans plus tard, nous pouvons constater qu'il n'y a plus un jeune qui se tient là, même pas aux tables de pic-nic demeurées inexistantes. Le Sub n'est plus fréquenté que pour son Subway et les sous-marins qu'on peut y acheter; ainsi que pour son dépanneur. L'arrière-cour du mini-mail est vide. Les "pushers" (vendeurs de drogue) n'y vont plus (suite à une descente de police durant l'été 1998) et leurs clients non plus. Par contre les rondes des policiers s'effectuent encore régulièrement. Le gardien continue d'intervenir auprès des jeunes mais cette-fois ci pour leur donner des amendes. L'ancien lieu de deal est placé sous une surveillance oculaire quotidienne.

F3 : Parce que d'habitude, tout le monde se rejoignait au Subway parce que c'est comme le centre de la ville, alors tout le monde là il décidait là qu'est-ce qu'ils faisaient ... Tout le monde se tenait là parce qu'il n'y avait nulle part d'autre où aller.

F1 : Tu sais, tu peux pas aller au cinéma, il y a rien à faire. Fait que ce qui va arriver, tout le monde va se regrouper, vont se ramasser en groupe comme en avant des dépanneurs, juste dans le stationnement. Ils vont jouer avec des balles, au haki.

F3 : Oui mais là c'est rendu qu'on n'a plus le droit de venir devant le Subway parce qu'on a une amende. Il y a un règlement comme quoi on n'a pas le droit de s'asseoir devant le Subway...

F1 : ...parce qu'ils ont trouvé de la drogue. (...)

F2 : C'est comme, (le garde) check toujours au Subway avec ses jumelles si c'est du monde qui vend.

La place est vide de cette "unruly youth" (terme utilisé par l'un des commerçants du mini-mail dans l'article cité précédemment) au plus grand bénéfice des vendeurs qui affirmaient en 1997 perdre des clients à cause de la présence des jeunes. Le commerce de la drogue s'est déplacé dans d'autres points de vente et les jeunes dans d'autres espaces publics. Aylmer, capitale des loisirs produit toujours autant de fumée qu'une ville industrielle.

De l'autre côté du boulevard, au contraire, le "Tim" s'est rempli, le restaurant comme son parking où l'on retrouve des gangs d'adolescents attablés nuitamment... aux tables de pic-nic La métaphore des vases communicants illustre bien cette situation résultant d'un défaut de problématisation cohérente. Le gérant du Tim Hortons se disant soucieux de l'état de ses finances refuse de voir son établissement transformé en "hang out" de jeunes. Ce à quoi cinq adolescents ont riposté en faisant connaître publiquement leur frustration (la rédaction du bulletin d'Aylmer a été contactée par ceux-ci pour publier l'article du 14 avril 1999 intitulé : des jeunes sont tannés).

W : Les seules soirées où on n'a pas de problèmes, c'est quand il (le propriétaire) n'est pas ici.

X : Il nous défend de jouer au crible, en nous disant que ce n'est pas un casino ici. Mais il laisse les vieux jouer aux cartes.

Y : On n'a pas le même service que les vieux. Avec les jeunes, c'est très différent. Il vient vérifier nos cafés. Ceux qui en ont encore, c'est o.k., ceux qui n'en ont plus, c'est partez.

Z : Au Subway, c'est compréhensible (sic), on flânait. La différence ici, c'est qu'on est des clients. Même si parfois on ne prend plus de café, on est polis, on ne dérange pas. J'ai déjà vu des vieux faire du bruit mais eux ils ne se font pas sortir.

Ces paroles empruntées à des jeunes qui ne ressortent pas de notre échantillon contiennent pourtant les mêmes éléments. Fréquentation d'un lieu central (dont l'utilisation des toilettes et de la cabine

téléphonique), point de rendez-vous;

F3 : Ouais, mais le Tim on n'y va pas la journée, juste le soir. Parce que la journée c'est tout des vieux puis des (petits) jeunes;

consommation minimale, traitement différentiel, exclusion. Une fois de plus, les jeunes sont invités à quitter les lieux sans faire de scandale, mis à la porte d'un de ces rares endroits où ils ne fument pas de "pot" ni ne boivent d'alcool... logique. Non seulement ils devront débarrasser les lieux mais aussi se tenir hors de vue.

F2 : C'est comme on était dans le parking puis on se faisait kicker out. On fait comme "o.k. là, on fait rien". On attendait que nos parents viennent nous chercher. Il fallait aller de l'autre bord de la rue. C'est super con.

JP : Pourquoi devais-tu aller de l'autre côté de la rue ?

F2 : Je ne sais pas, le gérant il capotait au bout à cause qu'il disait qu'on laissait pas des places pour les autres personnes. Tsé des fois c'est à deux heures du matin, il n'y a personne dans le Tim Hortons. "Away allez-vous en!", il n'y a personne tsé. C'est comme il y avait une personne dans le Tim puis il nous a kické out juste à cause qu'il disait que il n'y avait pas de places pour les autres, dans le fonds il n'y avait personne... C'est juste des excuses pour pas qu'il y ait de jeunes parce qu'il aime pas les jeunes. C'est juste ça.

A sa décharge, le gérant invoquait dans l'article du Bulletin d'Aylmer du sucre renversé, un graffiti sur la porte de la toilette, des traces de drogue dans celle-ci, des regroupements de jeunes qui ne consomment pas ou presque pas, bruyants, et qui font fuir d'autres clients. Notons tout de suite que pour ce qui est du graffiti sur la porte et des traces de drogue, absolument rien ne nous permet de faire le rapprochement avec le public jeune. Mais si celui-là a ainsi été fait, il est un révélateur intéressant d'un contexte plus général. Il est certes plus que probable que les agissements du gérant soient liés de près à la tenue d'un lieu avant tout commercial, comme nous l'explique lui-même un des adolescents rencontrés dans notre étude.

G1 : Comme au Tim Hortons, t'as pas le droit d'être en dedans. Tu respectes le propriétaire, lui il a une job à faire, t'as pas le choix de te plier à ses règles. Lui c'est une source de revenus. C'est pas une place publique. Fait qu'il a pas le choix de nous mettre dehors pour faire son argent.

Cependant, le gérant estime (toujours dans l'article du 14 avril 1999) que :

Les jeunes ne comprennent pas qu'ici, c'est un commerce. C'est un restaurant pour des gens qui viennent consommer et jaser. Ce n'est pas un parc...

En éloignant les jeunes de la présence et du regard des adultes qui fréquentent des places telles le Tim Hortons ou le Mini-mail, on les convie implicitement (parfois gentiment, mais sûrement, comme semblait le faire le gardien du Sub en août 1997) à poursuivre leurs activités ailleurs... dans les parcs par exemple. Endroits qui, on le sait, suggèrent d'autres types de comportement (dont le fondement demeure la socialisation), qui seront soumis tôt ou tard à une autre forme d'intervention extérieure ayant pour but, à nouveau, de libérer la place... même si ce n'est pour personne.

F5 ; (...) puis là les polices vont arriver et elles vont dire "ben excusez-moi, vous pouvez pas rester plantés là, faut que vous partez". Fais que ça, après ça, tsé, nous où on va ?

g) La rue

La rue est aux yeux de la loi un “endroit public”, c’est à dire l’un de ces “lieu(x) au(x)quels le public a accès de droit ou sur invitation expresse ou implicite” (règlement de paix et bon ordre du 15 septembre 1998 de la municipalité d’Aylmer). Cependant nous allons voir que son accès fait l’objet de nombreuses limitations à l’encontre des jeunes. La configuration actuelle de la banlieue pavillonnaire fait de la rue un espace sous contrôle permanent.

Le caractère exclusionnaire de la banlieue va même plus loin.(...) Les subdivisions résidentielles sont, pour leur part, tracées sur des culs-de-sac et des rues en boucle qui ne vont nulle part ailleurs que chez les gens qui y habitent. Autrement dit, si on n’habite pas dans telle rue, on n’a aucune raison d’y être.

(Les bush parties ou l’échec des banlieues, article rédigé par un urbaniste, in le Bulletin d’Aylmer, 24 mai 1997)

C’est ce que la sécurité publique d’Aylmer a bien compris en lançant, il y a moins d’un an, son programme de surveillance de quartier. La ville divisée en six secteurs, six “watch area”, fait appel à des résidents bénévoles, “les yeux de la police”, pour réduire le taux d’activités criminelles à Aylmer.

Alors que la plupart des adultes d’Aylmer utilisent aujourd’hui la rue comme moyen de se déplacer, parfois rapidement, à bord d’un véhicule automobile, les jeunes interrogés en font autant. Mais la plupart du temps, ils se déplacent à pieds ou en vélo (il faut les voir quitter leurs écoles par grappes de cinq ou dix sur leurs destriers huilés tous formats ou dans les dernières chaussures à la mode). Le “ride”, transport en auto, qu’on obtient des parents ou des grands frères et soeurs pour se rendre au Mail ou au Monas, parfois même au bush, est occasionnel. Le bus n’est intéressant que pour ceux qui bénéficient d’un abonnement ou pour les longues distances lorsqu’on se rend à la capitale ou aux cinémas 9 de Gatineau. Dans ce cas, le chemin à parcourir peut sembler long et constituer un obstacle, surtout les fins de semaines, quand les bus circulent à horaires réduits.

F6 : Des fois on prend le bus pour 5 minutes mais on le prend quand-même. Nous on est chanceuses on a une passe. Mais comme la plupart des jeunes ils peuvent pas rien faire parce que les parents veulent pas donner une ride ou ils ont pas le cash pour prendre le bus, mais nous on a notre passe, alors on a rien à faire, ok on s’en va à Ottawa. Ok, on n’a rien à faire on va là, ça nous dérange pas parce qu’on nous le paie. (...)

F6 : La semaine il y en a beaucoup plus. C'est toutes les demi-heures environ, puis pendant les heures de pointe c'est toutes les 5 minutes. Puis la fin de semaine comme elle elle doit marcher 20 minutes parce que il n'y a pas de bus pour se rendre jusque chez elle à la fin de semaine. Puis moi c'est 10 minutes. C'est le (no.) ou le (no.). Mais j'ai jamais vu un bus qui faisait autant de détour dans la ville. Il fait des détours là, ça te prend comme une heure pour te rendre jusqu'à Hull tellement il fait de détours. Comme les bus qui ont des trajets vites et qui vont à des places où il y a plus de monde, il n'y en a pas en fin de semaine. C'est juste la semaine.

La plupart des adolescents rencontrés ne fréquentent généralement la rue que comme voie d'accès entre divers espaces ou comme lieux d'errance où l'on ne reste jamais.

F6 : A un moment donné on n'avait rien à faire, on est passé du café des artistes au Bowling. (...) Là on a fait c'est bien trop platte là on décrisse, on a été au Monastère. (...) Après ça on s'en va chez nous. (...)

G2 : Mais la fin de semaine, disons qu'on erre. Ouais on pourrait dire ça de même. On se promène de place en place. Une fin de semaine on peut être chez quelqu'un, l'autre fin de semaines on est au bush ou à la Marina. Ca dépend des jours.

Le seul mode de fréquentation volontairement ostentatoire qui nous fut raconté concerne certains jeunes, généralement plus âgés, qui ont la chance de posséder ou d'emprunter une voiture. Ceux-là se promènent les jours de beaux temps, fenêtres baissées et musique plein tube, décrivant des cercles sonores dans la petite municipalité, sous le regard parfois moqueur des ados.

F3 : Ouais puis ils se promènent dans leurs autos puis ils font jouer de la musique, c'est la seule chose qu'ils ont à faire.

Seuls les skaters, les amateurs actifs de skate-board, y voient un espace de jeux intéressant pour y pratiquer leur art : le street skate. Ce qui ne peut-être qu'une vulgaire planche de bois à roulette pour le profane, est en réalité un objet de discussions passionnées pour les "vrais"; ces-derniers usant souvent d'un langage hermétique pour décrire leurs prouesses.

G5 : J'étais bon avant mais là je fais rien que deux "mouves". Holly puis 360. C'est comme les plus faciles ça.

JP : et avant ?

G5 : Kick flip, grinds, rail. J'étais rendu assez bon sur les grinds mais je me pétais la gueule là. J'étais pas capable de lander. Comme sur le skate board c'est deux pieds. Mais j'effectuais ça bien comme il faut. Ouais

c'est fun. Ca rush l'adrénaline. Surtout du griad, parce que tu sais pas si tu vas pogner une visse ou tu vas tomber à terre, tu vas te (skraker ?). So là t'es comme... Quand tu slides c'est vite là. Ooh shit! Puis là ooouh.... C'est un rush. C'est fun.

Toutes nouvelles montées sur un trottoir, descentes de rampes, glissades sur les axes de la planche, sauts dans les escaliers, etc. sont à chaque fois un nouveau défi. Rivalités sportives entre skaters, entraînements, démonstrations sont des moments partagés durant la belle saison, entre "chums", dans les bons "spots" de la ville, "ceux qui développent l'imagination". Ils sont généralement situés dans des endroits peu fréquentés (cours d'écoles, escaliers d'édifices publics, parkings, coins de rues) et réunissent davantage de garçons que de filles. Pour s'y rendre, le skater résistera rarement à l'envie de se déplacer sur son skateboard, pour gagner du temps.

G5 : Ben j'allais dans les rues, je skatai puis avec une coupe d'amis. On allait à l'entour, ici et là. C'est fun parce que ça prend de l'imagination aussi. T'es pas obligé de faire tout le temps les mêmes "mouves". Tes habilités augmentent. C'est fun, j'aime ça.

Nul n'est besoin de préciser que pour pouvoir ainsi manoeuvrer sur une petite planche de bois il faut acquérir des compétences, de l'expérience, savoir "mouvoir" correctement pour éviter de "snapper" sa "board" en retombant dessus et se tenir à l'abris des accidents. En 1997, un garçon de cinq ans fut frappé par une voiture alors qu'il faisait du skate-board dans une des rues du quartier Deschênes. Résultat : un poignet cassé et l'aménagement d'un skate-park pour les jeunes du quartier, un an plus tard. Cette initiative fut prise par des voisins réunis dans l'Association Loisir de Deschênes et financée en totalité par un souper spaghetti organisé par la police aylmeroise. La ville offrit l'usage d'un ancien terrain de tennis pour le convertir en skate-park.

This park is the outcome of the accident. It's to help keep the kids off the street, out of trouble, and in the parks.

(Skateboard park open in Deschênes, Bulletin d'Aylmer, mercredi 1er juillet 1998, p. 7)

L'idée était déjà expérimentée à l'époque à l'aréna Duschênay où l'une des deux patinoires était et est encore reconvertie pendant deux mois (juillet et août) en piste de skate avec obstacles. Ouverte les soirs de semaines depuis quatre ans, elle obtient un franc succès auprès d'un public de garçons (principalement mais pas uniquement) âgés, sauf quelques rares exceptions, de 10 à 15 ans. Mais les

amateurs de skate que nous avons rencontrés disent ne pas souvent fréquenter la place. Les horaires limités, le style de musique, le public trop jeune, le manque d'espace et l'habitude des obstacles, en plus de l'interdiction de fumer, constituent en eux-mêmes des obstacles peu engageants pour leurs skates. Ce qu'il y manque surtout, c'est l'inattendu et le rush de l'adrénaline, les deux axes fondamentaux du street skate.

G4 ; C'est ça, tu peux faire n'importe quoi dans la rue (en skate). Puis ils nous foutent avec une petite affaire qui est ouverte deux mois par année.

Ainsi, en préférant évoluer dans quelques "spots" extérieurs et en s'y rendant sur leur véhicule à quatre roues, les ados plus âgés, "nos grands ados", skaters plus expérimentés, s'exposent davantage au risque de se faire arrêter par les policiers qu'aux dangers d'un accident. En même temps qu'ils s'éloignent d'espaces où ils n'ont pas leur place, qui ne sont pas "leurs" places - le skate park mais aussi les endroits fort fréquentés où s'applique un contrôle social immédiat ;

JP ; C'est là que tu vas avoir de la marde?

G5 : oui c'est ça. Si tu vas à un endroit public là. Surtout quand il y a beaucoup de monde. Tu skates à l'entour du monde là, mmm... J'ai déjà fait ça mais disons que le monde te regardait croche -,

les skaters retrouvent les figures plus classiques du contrôle de l'espace que sont les policiers.

G4 : C'est frustrant mais on peut pas faire grand chose. Puis là on n'a plus le droit de faire la skate dans la rue. C'est rendu 2 piasses d'amende si tu te fais prendre à faire de la skate board. (...)

G3 : Justement je me suis déjà fait arrêté. Je faisais juste faire de la skate board, tsé je me déplace comme ça...

En suivant les skaters dans leurs pèlerinages ludiques, nous sommes entrés dans une rue soumise à différentes formes de contrôle. Lorsqu'ils ne sont pas sur leurs skate-board, les skaters (un skater qui n'est pas sur sa "board" reste un skater) et le reste des jeunes rencontrés doivent composer avec divers règlements ainsi qu'avec le regard des autres, élément jugé moins négligeable par les adolescents.

Comme règlements les plus souvent évoqués, nous retrouvons par ordre de fréquence celui du code de la route (dont on parle le moins), celui des "trois jeunes" et celui du couvre-feu (le plus évoqué), ceux-ci s'ajoutant à l'interdiction de pratiquer le skate-board en rue, déjà mentionné précédemment.

La soirée, moment où les jeunes sortent de chez eux quand les adultes y rentrent, devient le temps de la patrouille et la nuit (passé 11h00) celui de l'escorte.

- La patrouille :

F1 : A un moment donné on avait été de ici jusqu'à chez elle, on avait vu 7 chars de police promener dans les rues.

F6 : Ici c'est vraiment... Surtout dans mon coin, il y a une madame elle est comme folle, elle appelle tout le temps, tout le temps les cops, so là c'est genre je me promène pour aller chercher, mettons pour aller rejoindre quelqu'un à telle place, je vis comme trois chars de cops sur même pas un kilomètre. Tu te promènes dans les rues et c'est juste ça que tu vois.

- L'escorte :

F1 : Quand à un moment donné, à ma fête on a fait un party chez des amis puis on est parti il était comme 2h00 du matin, puis là on se promenait comme pour aller au Tim, puis là il y avait deux chars de cops qui nous suivaient en cause qu'on avait pas le droit d'être là. Ils ont rien fait, parce qu'on faisait semblant de s'en aller quelque part mais ils nous suivaient le long jusqu'à ce qu'on arrive au Tim.

F6 : C'est ça. C'est comme ça passé 11h00 ok, t'es supposé d'être chez vous à Aylmer. Passé 11h00 là... Admettons tu viens d'écouter un film, puis t'arrives du cinéma 9, tu débarques de ton bus puis tu as un bout à marcher parce que les bus sont pas très... T'as un bout à marcher. Ok ben c'est sûr que t'as un char de cops qui va te suivre jusqu'à temps que tu rentres à quelque part.

F1 : Ou ils te questionnent.

F6 : C'est comme j'ai plus le droit de rentrer chez nous parce qu'il est passé 11h00. On dirait qu'il faudrait être à 11h00 pile chez nous. Mais si passé 11h00 t'es dans les rues et qu'il y a un char de cops qui passe par là il te suit, jusqu'à temps que...

F1 : Ou ils débarquent puis ils te demandent...

F6 : Où tu vas, pourquoi t'es de même? Ils te demandent vraiment... Là c'est comme, là il faut que tu call quasiment ta vie pourquoi t'es là à ct'heure là puis t'essayes de rentrer chez vous tranquille.

L'autre forme de contrôle quotidien qui se joue dans la rue passe par le regard désapprobateur ou/et méfiant. Celui des adultes, celui des policiers mais aussi celui des paires, les jeunes entre eux. Le regard des adultes ne suscite pas de grands émois, si ce n'est à propos de certains que les jeunes trouvent peu ordinaires (pour ne pas dire fous) lorsque ceux-ci s'empressent d'alerter les policiers quand vient à passer une gang. Le regard des policiers par contre fait plus souvent l'objet d'âpres commentaires (comme nous avons déjà pu nous en rendre compte) tant il est associé à des méprises

humiliantes aux yeux des ados qui ont le malheur de commettre “un délit de sale gueule”.

G6 : Euh, oui (j'ai eu des contacts avec la police). Pour des raisons stupides. Je me promenais, puis “ok, qu'est-ce que tu fais ici ?”, à cause qu'il y a bien des vols qui se faisaient. Là ils m'avaient accusé de vol. Oh oui, je faisais rien que me promener en bicycl. A cause que je pédalais vite elle a pensé que j'avais volé une maison. Puis là elle m'a arrêté. J'étais pressé, il fallait que j'aille à Hull. Puis j'attendais une ride. Puis là elle m'arrête, elle dit “vide tes poches”. “Ok, t'as-tu fumé quelque chose (question que se posait le jeune à l'égard du policier) ?”. (...)

F6 : Puis là mais c'est vrai que les policiers sont un peu durs, tu sais ils forcent fort là. Genre tu te promènes dans la rue, t'as l'air suspect, ils te regardent croche là. C'est rendu à ce point là à Aylmer.

F1 : Mais l'affaire c'est qu'ils questionnent trop les jeunes sur qu'est-ce qu'ils font.

F6 : C'est rendu que tu vis dans le monde ok, et tu ne plus te promener dans la rue sans qu'ils te regardent comme “Elle là elle vend tu?”. C'est comme “ooh là (on se calme monsieur l'agent)”. (...)

F6 : Les policiers ils ont vraiment pas un bon lien avec les jeunes. Tu te promènes dans les rues puis tu vois un policier puis tu vois toutes les jeunes là (regard noir). Il y a vraiment pas un bon lien entre les jeunes et les policiers à Aylmer.

Le dernier type de regard, mais non le moindre, identifié dans la rue telle que vue par les jeunes interrogés est celui qu'ils portent sur d'autres jeunes et celui que d'autres jeunes portent sur eux. Le premier qu'ils évoquent, mentionné aussi dans d'autres contextes, n'est pas celui qui précède une rencontre agréable (la rue n'est pas racontée comme cet espace des oeillades amoureuses, des clins d'oeil amicaux ou des “love at first sight”). Il est celui qui juge, le réfèrent à la norme, et qui garantit une certaine auto-régulation quant au mode de fréquentation de l'espace concerné.

F1 : La personne qui va allumer son joint sur le bord de la rue, je me pense cool, je vais fumer là, ça c'est comme les personnes qui se mettent le plus dans le trouble parce qu'on dirait qu'ils se foutent de tout puis qu'ils trempent tout le temps dans le trouble. (...)

F6 : C'est ça. Il y en a qui exagère puis là c'est rendu que les policiers sont tout le temps là, il y en a qui exagèrent vraiment là, il y en a qui exagèrent puis là c'est rendu qu'on perd notre liberté à cause d'eux parce qu'on ne peut plus se promener n'importe où sans se faire regarder comme...

Le deuxième regard, évoqué dans ce cas-ci par quelques filles, est celui porté sur elles par des jeunes garçons de leur gang, d'autres gangs ou par d'illustres inconnus quant à la façon dont elles s'habillent et de manière plus générale quant à leur style. Comprenons bien qu'adopter un style, même si c'est

celui du no-style ou du “fuck all”, induit des comportements (comme faire du skate-board, écouter du rap, etc.) et des mentalités différentes (aux dires des ados eux-mêmes) davantage qu’une simple différence de style vestimentaire. Ainsi, selon le contexte, derrière la critique d’un vêtement peuvent se déceler des logiques d’exclusion suffisamment fortes que pour dissuader un adolescent de la fréquentation de certains espaces, surtout si ce-dernier est seul, dépourvu du sentiment de mise en confiance que lui procure sa gang.

F1 : Ca c’est la gang des rappers.

F6 : Ca c’est comme t’es pas habillé comme eux fait attention. Comme à un moment donné, on était à l’été, on ne sait pas quoi faire. On se promène, on se promène, on se promène. Tout qu’est ce qu’on voyait c’était des rappers qui arrêtaient pas de nous suivre, genre qu’ils nous regardaient croche. C’est comme, on ne peut plus se promener dans les rues sans se faire regarder croche par... des personnes comme nous là. Juste parce qu’ils s’habillent pas de la même façon, qu’ils ont pas la même mentalité. (...)

F6 : Oui, je me suis déjà faite juger, je me suis habillée, c’était pour niaiser ok, je me suis habillée avec une cape. C’était pour niaiser ok, c’était juste pour rire. Puis il y a une gang...

F1 : La gang de punks.

F6 : Puis ils commençaient à “ça c’est juste une petite jeune conne blablabla” parce que j’ai voulu niaiser là. Ca m’a frustré vraiment, ils me connaissaient pas pantoute, ils m’ont jamais parlé une fois dans leur vie puis ils se sont permis de me juger. C’est quoi cette affaire là ? Les jeunes ils jugent vraiment sur l’apparence. Si t’es pas comme à la dernière mode, t’es une conne.

Circuler dans les rues d’Aylmer implique donc pour les adolescents que nous avons rencontrés de s’exposer à divers types de contrôle dont le nombre et l’intensité augmentent parallèlement à la recrudescence des sorties juvéniles (principalement l’été, les soirs de semaines et surtout de fins de semaines). La plupart des activités typiques pratiquées dans les rues par les adolescents (errances en gangs, sorties nocturnes, skateboarding, etc.) tombent alors sous le coup de règlements qu’il faut habilement contourner ou détourner pour avoir le droit de rester jeune encore un peu. “Skateboarding is not a crime” ont besoin de préciser de jeunes skaters en portant ce slogan sur leurs T-shirts. “La jeunesse n’est pas un crime” semblent vouloir nous dire tous les jeunes interrogés quand ils nous racontent la façon dont ils envisagent les règles qui régissent l’espace de la rue.

F6 : C’est parce que (mon amie), elle a un guidon, ok ? Alors elle vient me chercher (je m’assois sur le guidon) ensuite on va chez nous autres. C’est illégal mais ça va plus vite. C’est parce que quand il fait plus 30 degrés et que tu marches jusqu’à chez nous, c’est long. Des fois il fait trop froid pour marcher et des fois

il fait trop chaud. T'es plus capable de marcher. (...)

G1 : Est-ce que c'est encore le règlement des trois jeunes, comme quand t'es trois jeunes ou plus dans les rues (c'est interdit) ?

G3 : Oui.

G1 : C'est con !

G3 : Ca c'est con oui. Tu te mets trois, trois, trois. (...)

F6 : Puis il y en a même qui embarquent les jeunes puis qui vont les reconduire chez eux. Ca c'est exagéré. Ca c'est comme je suis capable de marcher là...

F1 : Ben c'est un avantage un peu là ! (...)

JP : parce que tu continues à faire du skate dans la rue...

G4 ; Ben ça dépend, tu fais attention. Mais tu sais des fois, tu pars de chez toi dans des petites rues, tu t'en vas jusqu'au centre d'achat. Tu fais ça vite puis il suffit qu'il y en ait un qui passe par là puis il faut que tu te sauves. Tu le prends puis tu cours.

Mais la rue est aussi le seul espace à propos duquel la moitié des jeunes interrogés disent y avoir fait "du trouble" en précisant que "tout le monde fait un petit peu de mal". Il s'agira dès lors bien souvent de ce que les adolescents appellent eux-mêmes des "niaiseries". Des problèmes qu'ils entrevoient uniquement en regard de la situation suivante : "Quand on n'a rien à faire on fait des niaiseries".

G1 : Le seul trouble qu'on fait c'est des ring and run. Ben tu t'en vas aux portes puis tu sonnes (et tu cours).

G3 : Ben, c'est plus chien si tu le fais à 2h00 du matin comme vous autres là.

G1 : Oui. Le plus gros max que j'ai fait c'est, un gars que j'aime pas trop, j'ai été pisser sur son char. Gros maximum. Oh oui, je l'ai fait souvent.

F4 : Puis lancer des affaires dans la cour du monde. Puis mettre des photos de cul sur les poteaux, puis jeter de la pizza dans les boîtes à malle (rire), grosse liste là.

G1 : Ben c'est rien de trop méchant.

G3 : C'était encore dans la boîte là. Ca a pas coulé partout.

Parfois la précision sus-mentionnée n'est pas apportée, encore moins le fait d'y voir du "trouble". Mais le lecteur comprendra à la lecture de l'exemple suivant qu'il y a effectivement lieu d'y voir une situation-problème, ce pourquoi nous l' avons repris dans ce paragraphe. En fait la qualification de "trouble" n'est pas donnée par le jeune lorsqu'il estime avoir de bonnes raisons pour justifier ses actes.

G4 : Ca me rappelle une fois, cet été, je m'en vas chez du monde que j'haïssais, là la vitre était ouverte. J'ai

comme allumé un smoke bomb (un pétard fumigène) puis je l'ai pitché dans la vitre. Puis j'ai couru, puis j'étais saoul, puis j'étais buzzé puis j'étais juste pas là. Puis là je suis parti à courir puis il a appelé les cops. (...) Puis là j'ai eu (à payer autant), c'est la seule fois où j'ai eu une amende.

JP ; C'étaient qui ces gens ?

G4 : du monde que j'aimais pas.

JP ; des Jeunes...

G4 : non, non des adultes. Tsé tu marches sur son terrain puis "ceh vas-t-en !". Tu passes sur le trottoir puis tu tombes sur le terrain "ouiiiiin (le voisin n'est pas content)"... tsé "fuck you !".

JP ; Ils avaient un problème personnel avec toi ?

G4 ; Non C'est juste que tu sais des fois tu marches, puis tu marches sur le trottoir. Puis là on marchait sur le trottoir en avant de chez eux. Puis ils sont sortis "hey, allez-vous-en de ma propriété, nanana ! ", un fou là. Fais que là...

Dans ce cas-ci comme dans le précédent, nous sommes bien loin des actes que beaucoup d'adultes prêtent généralement aux jeunes et qui se retrouvent pour une bonne part aux fondements de leurs craintes à l'égard d'une "enroulé youth". L'attention méfiante, la présomption de culpabilité, le regard "croche" qui est porté quotidiennement à l'égard des jeunes fréquentant assidûment les espaces publics (ainsi que toutes les autres formes de contrôle social extérieur que nous avons déjà citées) ne peuvent épuiser leur justification dans de tels événements-problèmes que même les forces de l'ordre qualifient de "mineurs".

On remarque d'emblée qu'il est possible de problématiser, sans effort intellectuel trop important, ces événements dans leur situation. Une fois ceci fait, de nouveaux modes d'intervention plus efficaces (efficacité appréhendée sur le mode du vivre ensemble et non sur un mode économique ou bureaucratique - il faut justifier des budgets) peuvent être conçus pour intervenir là où il se doit. L'incivilité du jeune dans le deuxième exemple ne fait que répondre, selon son point de vue, à l'incivilité du propriétaire du terrain. Certes l'argument (plutôt fumant) de son bon droit était problématique et nécessitait une mise au point, mais la réponse qui lui fut renvoyée par les forces de l'ordre (l'amende) était incomplète en ce qu'elle n'incluait aucunement le comportement problématique préalable du propriétaire. Tout porte à croire qu'une telle intervention laisse la situation inchangée et propre à redevenir, tôt au tard, problématique.

G1 : L'affaire qui est choquant c'est que des fois on fait du trouble, o.k. c'est correct. Mais des fois on fait rien puis c'est là qu'on se fait écoeurer.

F4 : Comme quand on fait du trouble, il n'y a jamais rien qui arrive. Ben pratiquement jamais rien.

F1 : Puis après ça on fait rien que marcher quelque part et ils vont penser que...

La perception qu'ont les jeunes de ces interventions ou non-interventions des forces de l'ordre (gardiens, policiers,...) mais aussi des voisins (même si elles sont indirectes), des commerçants, ... reflète l'incertitude constante avec laquelle ils doivent évoluer dans cet espace qu'est la rue (entre autres). Incertitude est encore un bas mot lorsque l'on considère qu'il y a de quoi être vraiment déboussolé par ce changement de cap constant imposé par le contrôle social extérieur entre bien ou mal, bon ou pas bon, "amende" ou "circulez !", aucune réaction et escorte de policiers, etc. Si certains tiennent absolument à relier consommation de psychotropes et angoisses des jeunes, alors ils ne pourront négliger cette angoisse-ci : la jeunesse en sursis.

Placés d'emblée dans l'illégalité par toute une série de codes et de règlements qui sanctionnent leurs conduites de socialisation, exclus d'espaces conçus pour eux mais non avec eux, les adolescents des parkings et des places publiques sont soumis au pouvoir discrétionnaire des représentants de l'"ordre" (policiers, médias, adultes... chercheurs en sciences sociales ?) qui les jugeront jeunes ou criminels dépendamment de ... De quoi au juste ? C'est l'une des énigmes que nous retournent ces jeunes, sachant pertinemment bien qu'il n'y a point de bonne solution à un dilemme. L'une est seulement moins pire que l'autre.

G3 : puis ils ont dit "t'as pas le droit de faire ça". C'est la première fois. Des fois je descends (en skate board) la côte là, je vais vite puis il y a des polices qui me voient puis qui ne disent rien. C'est juste qu'il y en a, rien que pour te faire chier I guess, ils t'arrêtent.

G1 : C'est con ! (...)

G5 : Oui. Moi quand je faisais de la skate, il y avait des policiers qui passaient puis ils faisaient pas rien. Ca dépend des policiers aussi. Dernièrement, on a eu des nouveaux cops, des rookies, eux-autres ils se pensent "hey j'ai un gun, hey j'ai une badge, je suis bon moi là, je suis policier !". Là il se pense pour un autre... Mais les vieux c'est comme "pas le droit de faire ça...". Ils vont dire "pas le droit de faire ça ici, fais le quelque part d'autre". Ils vont le dire comme ça. Mais les nouveaux ils vont dire "pas le droit de faire ça, fais le pas!". Tsé ils vont pas dire "va là-bas ou quelque chose". (...)

G2 : Ouais, j'en verrais pas un tirer sur nous autres juste pour ça (fumer du pot) parce que de un c'est contre

nos droits, on a rien fait, on n'a pas d'armes, puis si ils tiraient sur nous autres, on pourrait faire de l'argent, en les poursuivant. Tsé le code criminel c'est quand-même une belle chose. Il y a une loi pour contourner chaque loi, c'est tellement bien fait.

JP : T'as tout compris.

G2 : Qu'est-ce que tu veux, ça fait depuis que j'ai 13 ans que je lis le code civil.

3. Des jeunes, des normes et du contrôle

Lorsqu'on demande aux jeunes ce qu'ils font et ne font pas dans les espaces publics où nous les avons rencontrés, l'ennui évoqué ne vient jamais seul. Il s'accompagne aussi et heureusement du plaisir. Non pas le plaisir de l'ennui, qui ne fut jamais dit comme tel mais que l'on pourrait aisément confondre avec les termes "relaxer" et "passer le temps", mais bien le plaisir d'être ensemble. Être avec sa gang, socialiser, se "ramasser avec le monde", rencontrer, se retrouver, "cruiser", échanger sont les activités les plus pratiquées dans les espaces publics et de manière plus générale par la grande majorité des jeunes. Il y a dix ans, la situation était en cela identique à celle d'aujourd'hui. Dans le sondage de 1989, les jeunes répondent en masse à la question "Qu'est-ce que les jeunes aiment faire lorsqu'ils vont en rencontrer d'autres ?", par la simple et fondamentale réponse du "juste être ensemble". Lorsque les enquêteurs leur offraient la possibilité virtuelle d'ainsi se retrouver, les jeunes interrogés se disaient intéressés "d'abord pour parler avec leurs amis", ensuite pour faire du sport et pour écouter de la musique. Comme en 1999, les deux sujets les plus cités par les adolescents étaient l'amour et la sexualité. Ensuite venaient les discussions plus légères sur le thème du pot ou de l'alcool et enfin, en bout de liste, on parlait de l'école.

Phénomène de bandes, phénomène de jeunes, ces activités participent de ce que Maffésoli nommerait tribalisme ou néo-tribalisme¹¹⁹ : le temps des tribus où le temps se conjugue au présent. De sa théorie sociologique selon laquelle l'auteur situe notre époque dans le retour à des structures de type communautaire (au-delà du projet sociétaire qui prévalu dans la modernité), nous retiendrons surtout son idée de "présentisme":

Autant l'accentuation sur le temps avait privilégié une dimension futuriste, projective de la société - et c'est tout le processus éducationnel (en particulier celui des boy-scouts) donc tout ce grand souci de donner un sens à sa vie dans quelque chose de futur -, autant ce qui me semble prévaloir aujourd'hui, c'est un immanentisme ou ce que j'ai appelé un "présentisme", une "conquête du présent" où, encore une fois, ce n'est pas le futur qui me préoccupe mais *le ici et maintenant*, et *ce carpe diem* ou *ce no future* des punks est une façon

¹¹⁹ MAFFÉSOLI, M., *Rue, esthétique, socialité*, in VULBEAU, A., BARREYRE, J.-Y., *La jeunesse et la rue*, Desclée de Brouwer, Paris, 1994.

paroxystique d'insister sur le présent¹²⁰.

Le mode d'être ensemble que nous avons découvert dans les différentes gangs rencontrées s'apparente fortement à ce mode de consommation immédiate du temps où les heures s'envolent en fumée et les rendez-vous ne sont jamais éloignés. Ainsi nous revoyons ce garçon qui s'inquiétait du fait que son "chum" s'y prenait de bonne heure pour organiser un party. Fixer des rendez-vous une semaine avant paraissait tout-à-fait extra-ordinaire : "Pour une fois on s'y prend à l'avance !". En 1927, Frederic M. Thrasher était aussi en avance sur son temps lorsqu'il rédigea son étude sur 1313 gangs de Chicago¹²¹. Restée indélogeable depuis des rayons des bibliothèques, elle nous fournit encore certains modèles intéressants pour mieux comprendre le type de gangs avec lesquels nous avons à faire. Certes, l'auteur le dit lui-même avant d'essayer de définir ce qu'est une gang, il n'y en a pas deux pareils. Mais sa description de la gang des "Fusileers", il y a de cela plus de 70 ans, s'apparente, avec certaines restrictions, à la façon dont les gangs rencontrées investissaient l'espace et le temps. Décrite comme développant les formes les plus rudimentaires du comportement collectif (*interstimulation and response among its own members, loafing together, common festivity*) et s'y restreignant, la gang des "Fusileers" tout comme ces gangs d'Aylmer sont davantage comparables aux *feeling groups* qu'aux *action groups*.

Although this group developed spontaneously, was unconventional in its behavior, and possessed tradition and a natural structure, its chief activity was exploiting the senses rather than linear action and conflict. (...) It sought to avoid hostile forces, whereas the gang ordinarily welcomes a fight.

Le bien-être ensemble constitue l'axe central de ces gangs où des individus de styles identiques (dans le cas d'un groupe uniquement composé de skaters, de punks de "no-style") ou de styles différents (dans le cas de co-présence de no-style, de grunge, de skaters et de punks) partagent le même "feeling", le même style de vie. Ce-dernier se traduit généralement par la recherche du "fun", des poussées d'adrénaline sur son "skate-board", ou de l'instant "cool" où l'on peut relaxer de sa journée d'école.

¹²⁰ MAFFÉSOLI, M., *op.cit.*, p.27.

¹²¹ THRASHER, F., M., *The gang, a study of 1,313 gangs in Chicago*, Phoenix Books, 1963, p. 41.

G1 : Il faut que tu prennes ça easy la vie. Relax. Il faut pas être stressé. Surtout de nos jours aussi. Le stress c'est de plus en plus commun puis ça tue, man. Ça tue pas littéral. Mais ça tue ton corps physiquement... puis des "burn out". Il faut que tu prennes ça easy, comme ça tu as de l'énergie à chaque jour puis t'es ben mollo. (...)

G2 : La vie est simple. Il y en a qui trouvent la vie compliquée mais le problème ça se passe dessus. (...)

F1 : (à propos du café des artistes, un "hang out" pour certains jeunes où l'on ne sert pas d'alcool) Ben le café, c'est fun. J'aime l'ambiance, la musique, les lumières. C'est le fun. Tu fais juste vegger, tu bois un café puis tu parles. Tu rencontres plein de monde pareil là-bas. Chaque fois que je vais là-bas, tu rencontres du nouveau monde. Du monde un petit peu sympathique. Ben ça dépend ce que tu pognes... D'habitude tu quêtes une smoke, tu commences à parler. C'est tellement petit que ça finit que tu connais tout le monde dans le café. Mais je sais pas, c'est vraiment le fun. Il y en a dans la gang qui trouvent ça platte. Ils disent que c'est super dépressant l'ambiance. Moi je trouve ça super le fun. Puis c'est juste du monde, dans notre petite île, qui nous écoeurera pas. Fait que c'est le fun. (...)

Mais *l'esprit de corps* que Thrasher évoque à côté des idées d'*enthusiasms* et de *spirit*, qui se retrouvent dans les activités de rencontres festives des gangs, demande clarification. Le type de gang des ados des espaces publics, tel que perçue lors de notre enquête sur le terrain, s'apparente de beaucoup à une structure au noyau fixe et aux contours flous. Ainsi plusieurs satellites ont pu être identifiés dans l'entourage d'un noyau dur. Les premiers se définissant comme des "itinérants de gangs en gangs", le deuxième n'étant jamais à l'abri d'une fission susceptible de provoquer une véritable tempête nucléaire pour le reste du groupe : il n'en reste plus rien. *Esprit de corps* n'est peut-être donc pas le mot le plus approprié et l'absence d'un nom pour chaque gang en est l'indice (ce qui n'est pas le cas pour certaines gangs de rappers telle l'ex- "G.P.S."). Le réseau organisé autour d'un ou deux maillons centraux, aux attaches de moins en moins solides au fur et à mesure qu'on s'en éloigne, est peut-être une figure plus parlante. Ce qui relie les jeunes de la gang entre eux est alors ce partage d'un feeling commun, qui peut se traduire par la musique et connaître certaines nuances mais où ces différences sont vues comme richesses ... jusqu'à ce qu'elles éclipsent un maillon devenu peu à peu satellite.

G1 : Mais tsé, du monde c'est du monde. Tu peux te reconnaître en chacun... tsé, il y a un point sur chaque personne que t'aime o.k.. Tu regroupes tout ça, c'est ça qui fait tes amis. C'est tous des points que t'as toi aussi, fais que tu peux les mettre en commun. Avec un tu peux parler de quelque chose d'autres puis avec l'autre tu peux parler de choses complètement différentes. C'est comme ça. (...)

G2 : Je connais pas personne ici qui est quelque chose en particulier. On veut rien qu'être nous-mêmes. Il y en a qui écoutent du rap, du hard core ou n'importe quoi. Cause la plupart des gangs ça va être leur style de musique, ici c'est comme tout. Ça dépend. Chaque personne de la gang veut écouter son style, de l'industriel, du pop, du métal. Comme X, il écoute tout ce qui existe pas. Nous on n'est pas influencé vraiment par la musique ou des affaires de même, on est plus... nous-mêmes. (...)

F1 : Ben moi je les trouve cool, puis ouverts d'esprit (les skaters). Puis ils sont super gentils.

F2 : C'est parce qu'ils ont plus de points communs avec moi.

F1 : Ouais, et puis moi aussi.

F2 : Comme moi j'écoute pas du rap. J'écoute de la musique skaters.

F1 : Puis moi j'écoute du punk.

F2 : Fait que j'ai plus tendance à me tenir... c'est plus naturel.

F1 : Ils ont plusieurs points communs.

F2 : Mon caractère puis la façon dont je vis...

F1 : Ils sont baveux puis tout. Puis nous itou on est comme baveuses des fois. C'est juste un monde de niaiseries.

F2 : Ouais. Tandis que les rappers sont trop sérieux. Mais les skaters c'est comme tout le monde il niaise. Vu qu'on écoute la même musique ben on se rassemble "hey, connais-tu cette musique-là ? Ah oui, moi aussi."

Fait que là ça fait comme des liens. Puis là tout le monde finit par se ramasser ensemble. Fait que moi, je me tiens vraiment avec des skaters.

La configuration réticulaire de la gang prend toute son ampleur lors des bush, où les connexions possibles se multiplient de façon exponentielle (la "réaction en chaîne" déjà évoquée par un jeune précédemment). On constate dans ces moments l'impérieuse nécessité pour les jeunes de pouvoir disposer d'un espace suffisant pour que leur jeunesse s'épanouisse dans les expériences multiples de la rencontre. La suffisance de cet espace suppose d'une part une dimension adéquate pour socialiser (en gang ou en mélange de gangs) et d'autre part un contrôle extérieur minime sur les activités rituelles propres à cette socialisation (boisson et fumées légères).

Mais la gang peut aussi s'avérer exclusive dès le moment où elle est replacée dans un rapport de compétition pour un même espace. La tribu délimite alors son territoire. Comme le mentionne

Maffésoli, le tribalisme est aussi facteur d'exclusion¹²² :

(D)ès le moment où il y a une forte inclusion, dès le moment où il y a quelque chose qui me ressert avec d'autres sur un espace donné, cela secrète un processus d'exclusion.

On peut penser immédiatement au dit phénomène de "conquête de l'espace" entrepris par les rappers, à la maison des jeunes Au Pic et au Centre Jeunesse qui se referment sur un même public et en excluent d'autres et aux attitudes des jeunes des espaces publics à l'égard des mêmes rappers, au bush comme au Café des artistes :

F1 : Au Café, c'est n'importe qui sauf les rappers. Mais là il y a un rapper qui commence à venir. Fait que là on est comme "oh va-t-en !". (...) On ne lui dit pas de s'en aller c'est juste comme... Tsé, c'est dans nos têtes. On est comme "oh merde pas un autre là". (...) Personne ne lui a jamais dit je pense. Mais il est tout seul. Si il commence à y avoir d'autre monde, ça va se faire dire. C'est ça parce qu'eux autres ils ont deux places qui étaient supposées être à tout le monde. Puis eux autres ils l'ont envahi. Fait qu'ils nous laissent nos places, tsé !

En ce qui concerne les jeunes de notre étude, leur configuration groupale est donc complexe. Les membres de ces *gangs* sont liés entre eux par le choix (la *socialité élective* de Maffésoli) de partager un même *feeling*. Même si ces liens peuvent être plus ou moins lâches selon l'intérêt que le jeune porte au *feeling* du groupe, ils se resserrent généralement lorsqu'il s'agit de délimiter son *territoire*. Le *réseau* peut alors prendre la forme de *tribu* dans des espaces soumis à compétition ; tribu restreinte à la *gang* ou englobant plusieurs *gangs* partageant un même *style* ou une même revendication par rapport à ces espaces. Des pratiques d'exclusion (la rumeur, le regard noir, au pire la remarque dans le cas de ces *feeling groups* peu enclins à entrer dans des interactions violentes) sont inhérentes à la forte inclusion issue de ce resserrement des liens entre les membres de la *gang*.

Aylmer se prête particulièrement bien à cette description en termes de tribus car la compétition pour les espaces y est rude. En faisant le recensement des diverses revendications des commerçants (ici, il faut consommer), des résidants (pas dans ma cour), des jeunes (on veut une place à nous) et des policiers (circulez !), on peut se représenter sans difficulté la diversité des tribus en présence à Aylmer

¹²² MAFFÉSOLI, M., op.cit., p. 29.

(les rappers, les jeunes des espaces publics, les commerçants, les adultes et les forces de l'ordre - policiers, gardes et "flics undercover").

La question que nous nous posons alors devant ce scénario qui semble relever d'une autre époque et d'un autre continent, consiste à savoir si nous aurons affaire à une guerre tribale sur le point d'exploser (dont l'émeute du 11 juillet serait l'un des indicateurs) ou à un équilibre relatif, une synesthésie, pour employer le terme de Maffésoli, qui fera en sorte "que ces divers groupes arrivent à s'ajuster"¹²³.

Certes, "jusqu'ici tout va bien"¹²⁴. Deux indicateurs au moins nous laisse penser que "l'harmonie conflictuelle" est bien en place, et ce depuis des années. Premièrement, les policiers semblent avoir depuis longtemps laissé les jeunes se faire leur place dans le bush. Deuxièmement, les normes internes développées par les jeunes, telles qu'évoquées précédemment, s'approchent assez bien du type de rouages nécessaires au maintien de l' "équilibre conflictuel" que définit ainsi Maffésoli¹²⁵ :

sur un espace donné, je sais, d'un savoir incorporé et non d'un savoir conscientisé ou verbalisé, ce que je dois faire, quels types d'empiétement je peux faire sur l'autre de manière à ne pas détruire l'équilibre écologique de cet éco-système, de cet espace que je suis obligé de partager avec d'autres.

Cependant, ces normes internes ne procèdent pas de ce type de savoir incorporé mais font plutôt l'objet d'une toujours possible remise en cause. Si le fait que les jeunes se retirent déjà dans des bush il y a cinq, six ou dix ans pourrait nous laisser croire à la permanence de cette harmonie conflictuelle où chacun trouve sa place, même si certains doivent marcher une heure pour cela, il nous faut pourtant considérer le contexte de manière différente aujourd'hui. Celui-ci a en effet subi, au vu d'une comparaison entre le sondage de 1989 et les enregistrements de jeunes de 1999, une modification substantielle en ce qui concerne le rapport des adolescents entre eux, avec la police et

¹²³ MAFFÉSOLI, M., op.cit., p. 30.

¹²⁴ Pour paraphraser le second titre du film *La Haine*, de Mathieu Kasowitz, qui relate les guerres tribales entre jeunes et policiers des banlieues françaises.

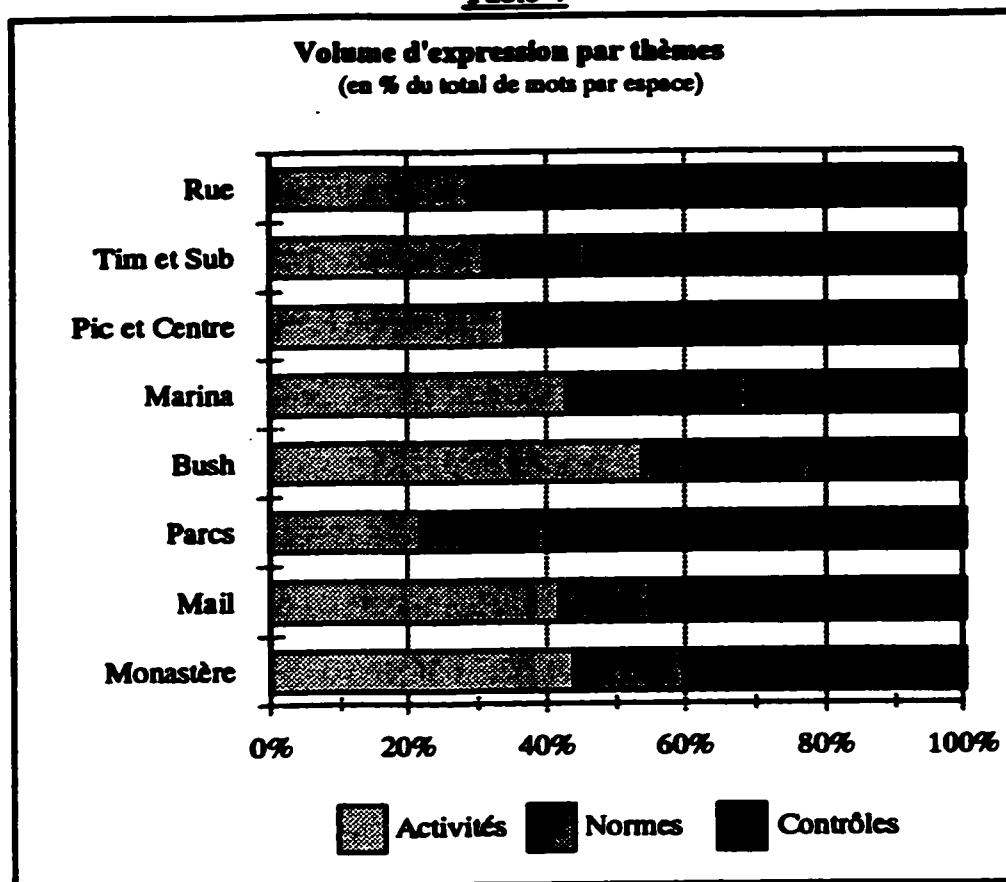
¹²⁵ MAFFÉSOLI, M., op.cit., p. 30.

le milieu urbain (thèmes récurrents aujourd'hui et de bien moindre importance il y a dix ans). Les normes internes qui définissent les modes de fréquentation des espaces publics se heurtent davantage de nos jours au poids du contrôle social qui les rend parfois purement et simplement obsolètes. Soit qu'on se fasse prendre par les policiers (avertis ou non par des voisins) alors qu'on ne faisait rien ou qu'on ne se fasse pas prendre alors qu'on estimait avoir fait du "trouble". Soit que les représentants de la loi dépassent eux-mêmes certaines limites dans une attitude jugée peu "correcte" par les jeunes: "Qu'ils fassent respecter la loi, je suis d'accord mais il y a des limites quand-même".

Ainsi, lorsqu'on interroge les jeunes sur leur rapport à l'espace public et qu'on leur demande ce qu'ils y font et ce qu'ils y vivent, le flot de parole obtenu s'organise de la sorte (table 4)¹²⁶ :

¹²⁶ Le volume d'expression est calculé pour les 11 entrevues en fonction du nombre de mots utilisés par thèmes distingués selon les espaces. Ce tableau n'a qu'une valeur scientifique toute relative mais il fournit néanmoins un type d'indicateur particulier que nous souhaitons utiliser en complément de notre méthode. Voir aussi le tableau descriptif en annexe.

Table 4



La démarche qualitative nous autorise ce genre de traitement quantitatif de l'information et nous permet d'entreprendre une lecture au second niveau sur la manière dont s'agence le discours des jeunes. Elle aussi rend compte de la manière dont ils perçoivent leur quotidien.

Ainsi l'espace public et sa fréquentation telle que spontanément racontée par les jeunes n'est qu'en un seul endroit (le bush) évoqué davantage sur le mode de l'activité qu'on y mène plutôt que sur le mode du contrôle auquel on y est soumis. Partout ailleurs, on constate que l'espace public est surtout dit en termes de choix contraints, de fuites ou de mises à la porte plutôt qu'en termes d'activités épanouissantes et recherchées (la socialisation). L' "harmonie conflictuelle" s'apparente donc beaucoup plus à de l'*incertitude*, celle de se voir constamment soumis au risque de devoir "vider les

NOTE TO USERS

**Page(s) missing in number only; text follows.
Microfilmed as received.**

135-137

This reproduction is the best copy available.

UMI

lieux” plus ou moins rapidement. Vécue quotidiennement par ces adolescents, elle se reflète ici dans la pauvreté du récit relatant les activités par rapport à l’importance de l’évocation du contrôle social (celui-ci imprégnant également le discours sur les normes internes).

On ne peut donc concevoir les modes de fréquentation des espaces publics par les jeunes sans considérer leur rapport à la norme et au contrôle social. Les horaires, les modes de regroupement, les types d’activités sont intrinsèquement reliés à la présence-absence de l’Autre dans l’espace public. La maison de jeunes Au Pic et le Centre Jeunesse, en tant qu’espaces privés d’accès publics, incarnent la forme extrême du déni d’accès pour certains jeunes à un espace où le contrôle social est trop pesant et la présence de l’Autre jugée indésirable. Dans ce cas la seule norme développée par les ados des espaces publics qui s’applique à ces endroits est qu’il vaut mieux éviter ces places si on ne veut pas “se mettre dans le trouble”. Le principe d’évitement du “trouble”, c’est-à-dire éviter de s’attirer des problèmes, est la clef de voûte qui soutient tout l’édifice normatif construit par les adolescents. La règle principale qui consiste à ne pas se faire remarquer des voisins, de la police, des commerçants, etc. s’ajoute à ce principe. Car ce type de *feeling group* s’oriente surtout vers la consommation hédoniste d’un temps présent où l’important est de n’être pas dérangé dans ses activités juvéniles. C’est ce qui le distingue de la figure de *l’action group* qui n’hésite pas à entrer dans des interactions conflictuelles avec l’Autre.

La configuration particulière de leur mode de socialisation qui suppose la consommation de pot, d’alcool et de tabac, implique le choix d’espaces et de temps garantissant aux jeunes une relative invisibilité (aux yeux des parents, des adultes, des voisins, des policiers). Alors que le tabac peut être fumé n’importe où et n’importe quand, la consommation de pot requiert des endroits plus “sécurés” mais peut se faire au grand jour, pour autant qu’il n’y ait pas d’adultes à proximité, du fait de sa discrétion (la cigarette et le joint ont à peu près la même apparence vus de loin). L’alcool quant à lui se consomme généralement la nuit dans les parcs et les bush.

JP : Tu vas te cacher ?

G1 : Me cacher, je dirais pas ça de même. Je vais m’éloigner de la vue des autres.

JP : Les autres ?

G1 : Pas les autres comme mes amis mais les autres, les gens en particulier que ça terroriserait puis qui

appelleraient les policiers tout de suite. Fait que c'est pour ça.

Mais étant donné que la plupart des espaces publics sont occupés de jour par les adultes, c'est le soir ou la nuit que les jeunes choisiront pour sortir. "Vive la nuit !" disait l'un d'eux en commençant à nous raconter sa journée. Cependant, si la nuit rend ces jeunes invisibles, tout n'est pas permis pour autant. Cris et feux peuvent attirer l'attention s'ils sont à la mauvaise place. Seul le bush assure une paix presque garantie même si la règle du silence et du feu ne sont pas respectées. Ailleurs, les jeunes augmentent le risque de se faire "buster" par les policiers et ils le savent. Ce pourquoi ils m'ont chacun rappelé ces règles comme condition *sine qua non* d'un party réussi ou d'une soirée tranquille. Le nombre est aussi facteur d'exclusion possible. En ville, de manière générale, être en nombre (au moins trois) s'est risquer de s'attirer des problèmes. Un risque proportionnel à la taille du groupe en fonction de l'espace fréquenté et de paramètres aléatoires. Une équation difficile à résoudre pour n'importe quel jeune qui souhaite évaluer ses chances de pouvoir rester dans un endroit.

Un jour on se fera sortir du mail parce qu'on est trop nombreux, l'autre jour on ne se fera même pas avertir par les policiers lors d'un party fort peuplé dans un parc. Le lendemain on risque de voir les forces de l'ordre arriver pour disperser un groupe de punks dans le Monastère et le surlendemain on pourra rester aux tables de pic-nic du Tim Hortons toute la soirée. Le bush seulement permet le très grand nombre qui met suffisamment en confiance les membres du groupe pour défier passivement la peu probable venue des policiers : "Que veux-tu qu'ils nous fassent ?". Partout ailleurs c'est l'insécurité qui domine quant à la règle du nombre. Aucun adolescent ne connaît exactement le nombre de jeunes toléré par espace car celui-ci est en continuelle mouvance. Mais les jeunes estiment que ce n'est pas tant leur nombre qui indispose les adultes que leur simple présence. "Il y a des jeunes dans le parc" se plaignent régulièrement certains voisins auprès des policiers. Peu importe leur nombre. Une fille nous a dit que sa gang s'était vue refusée l'accès au Mail "parce qu'on était trop nombreux". Mais elle se plaignait aussi de s'être faite "kicker out" quelque temps après, alors qu'elle consommait... seule.

Si les jeunes sont obligés de se construire un échafaudage de règles pour pouvoir revendiquer leur

droit de vivre en paix, celui-ci peut s'écrouler à tout moment. D'une part parce qu'il est constamment exposé au vent de l'intolérance d'un commerçant, d'un client ou d'un voisin. Dans ce cas, peu importe si les règles de consommation minimale sont respectées au Tim ou au Mail, si les règles du feu et du silence le sont dans les parcs, ou si la rue n'est utilisée que comme espace de circulation d'un endroit à un autre, le vent de l'intolérance est toujours susceptible de se lever sans annonce de sa venue. Arrivée imprévisible car les stratégies d'évitement du conflit développées par la plupart des résidents de ce type de banlieue font en sorte que très peu de voisins interviendront directement auprès des jeunes pour les avertir qu'ils vont appeler la police. En général, l'appel est donné sous couvert d'anonymat et les policiers arrivent à l'improviste, forçant les jeunes à user de nouvelles stratégies de dissimulation, de fuite ou de mensonges. Dans son étude sur l'ordre moral d'une banlieue américaine, M.P. Baumgartner décrivait ainsi ces stratégies d'évitement¹²⁷ :

People shun confrontations and show great distaste for the pursuit of grievances or the censure of wrongdoing. In fact, only when they can be assured that someone else will bear the full burden of moral authority, allowing them to remain completely anonymous and uninvolved, do suburbanities approve the exercise of social control.

D'autre part, la précarité de l'échafaudage normatif sur lequel repose l'accomplissement des activités de socialisation propres aux jeunes s'explique aussi par l'instabilité du sol sur lequel il s'érige. Ce socle mouvant, nous l'appellerons la *déviante naturelle du jeune*. Les jeunes peuvent être considérés comme *naturellement déviants* et ce pour au moins deux raisons.

Premièrement, leurs activités de socialisation s'accompagnent toujours de la consommation et de la possession de substances illégales : tabac, drogue et alcool. Celles-ci sont, comme le mentionnait déjà Thrasher en 1927 à propos des *feeling groups*, absolument nécessaires (*otherwise the party did not feel in good spirits*)¹²⁸ mais font néanmoins l'objet de règles d'usage propres aux jeunes. Se saouler dans l'unique intention de "passer out", même lors d'un bush, revient à s'exposer au risque de se faire pointer du doigt par les élèves, présents au bush ou mis au courant, dès son entrée en classe le lundi

¹²⁷ BAUMGARTNER, M., P., *The moral order of a suburb*, Oxford university press, 1988, p 127.

¹²⁸ THRASHER, F., M., *op.cit.*, p. 41.

matin. La consommation de pot est également soumise à des règles d'usage personnelles, à des règles d'usage en groupe (le rite de l' "excel" ou du joint qu'on fait circuler), au regard des autres et aux lois du plaisir.

G1 : Mais je fais rien (je ne fume pas de pot, je ne bois pas d'alcool) le dimanche soir. T'arrives à l'école, t'es brûlé. Surtout là c'est les examens so je fais attention. (...)

G2 : Ben moi quand je suis buzzé, je vais faire le fou. Mais il y a des limites. Je ne vais pas briser des affaires. (...) Il faut être responsable man. (...) Faut que tu prennes ça sérieusement aussi là, le weed. C'est comme tu fumes, o.k., c'est ben le fun mais il y a des responsabilités aussi là... si tu veux pas te faire buster. (...)

JP : la smoke, le pot, l'alcool ?

G3 : Ben si elle sait pas (ma mère), c'est parfait. Parce que je pense pas qu'un parent responsable laisserait fumer du pot à son jeune là, le laisser boire tous les soirs la 24 puis toute. Tsé, un parent normal puis responsable, il encourage pas ça. Ça c'est juste pour essayer dans le fond. Moi je suis sûr qu'à 22-23 ans je vais te remettre ça de côté à part l'alcool puis les cigarettes. Mais ça va pas être tout le temps, ça va être à l'occasion. (...)

JP : Quand tu es buzzée, c'est le fun ?

G3 : Ben ça dépend. Là le buzz du pot commence à être platte. Je vais arrêter pendant un bout. Mais à part de ça je sais pas ça dépend des conversations qu'on a.

La consommation de tabac quant-à-elle dépend essentiellement de l'argent dont on dispose et de la facilité qu'on a à se procurer des cigarettes (le mieux étant d'avoir des parents fumeurs, ou un chum, un grand-frère ou une grande-soeur de plus de 18 ans). Mais la plupart du temps les cigarettes sont consommées avec parcimonie car elles ont aux yeux des jeunes la valeur de ces objets rares qu'on préfère se vendre entre soi à 25 cents l'unité plutôt que de se les donner généreusement. L'obtention d'une cigarette auprès de celui qui en a fait toujours le moment d'une mini-polémique que l'on préférera éviter en posant l'une de ces questions sur un air détaché : "je peux-tu avoir une drag (le droit de tirer trois fois sur la cigarette) ?" ou "je peux-tu avoir ton reste ?".

Deuxièmement, en disant que les jeunes sont *naturellement déviants*, nous souhaitons prendre à contre pieds, et ce de manière sans doute apparemment paradoxale, de nombreux chercheurs en sciences sociales, des politiciens, des journalistes, des adultes qui l'ont pensé et affirmé avant nous. Oui, on peut parler de déviance naturelle mais uniquement en ce qu'elle est le fruit d'une

naturalisation du jeune en tant qu' "être déviant", une construction sociale participant d'un véritable processus, très rentable économiquement, visant à discriminer toute une génération. Mike A. Males soutient cette proposition dans son très remarqué *Scapegoat Génération*, en montrant à quelle point la diffusion de l'idée d'un jeune naturellement déviant s'apparente au racisme du siècle passé, à l'anti-sémitisme du début de ce siècle et au machisme d'aujourd'hui et d'hier¹²⁹. En comparant deux explications scientifiques, l'une des années 1990 sur le comportement de l'adolescent et l'autre du début XXème sur le comportement de la personne noire en général, Males nous fait remarquer que les mêmes genre de stéréotypes s'appliquent dans les deux cas.

People forget that adolescents, regardless of income or social class, are risk-takers. They are impulsive. They feel invincible and they fail to plan ahead. So they don't think. (Publication du professeur Rebecca Maynard, Université de Pennsylvanie dans le Los Angeles Times)

The negro (displays) instability of character incident to lack of self-control, especially in connexion with the sexual relations; and there is lack of orientation... of self and environment. (Publication d'un chercheur en sciences sociales dans un journal au début des années 1900)

Les explications racistes, dissimulées sous couvert de neutralité scientifique, qui dénonçaient dans les années 1900 la paresse, l'hypersexualité, l'incontrôlabilité et surtout la stupidité des membres de la minorité noire des Etats-Unis, se retrouvent dans le traitement médiatique déplorable qu'on inflige aujourd'hui aux adolescents. Ce n'est toutefois plus de racisme dont il s'agit mais d'*éphébophobie*¹³⁰. Alors que des études plus sérieuses, comme celle menée par une équipe de psychiatres sur près de 30.000 adolescents et adultes pendant 30 ans, montrent que les adolescents ne sont pas moins rationnels que les adultes et que 90% d'entre eux développent le même genre d'attitudes et de perception du risque que leurs parents, des propos semblables à ceux ci-dessous continuent d'être abondamment diffusés dans les médias et les salles de cours.

All psychologists who have studied the intelligence of women... recognise today that they represent the most inferior forms of human evolution and that they are closer to children and savages than to adult, civilized man. They excel in fickleness, inconstancy, absence of thought and logic, and incapacity to reason. (Gustave

¹²⁹ MALES, M., *The scapegoat generation : America's War on Adolescents*, Monroe, ME: Common Courage Press, 1996, p. ?.

¹³⁰ Terme emprunté à M., MALES.

Le Bon, psychologue réputé de la fin du XIX)

La focalisation sur le problème de la criminalité juvénile entreprise par les médias et certaines politiques visant à créer des ressources et du contrôle "pour" les jeunes - et donc beaucoup d'emplois-, ne peut s'expliquer par l'impérieuse nécessité d'agir en fonction de ce public particulier. Premièrement, le contexte (U.S.A. années 1980) dans lequel ont pris pieds ces politiques "Pro-Youth" -dont Males montrera toute la perversité de l' "Anti-Youth" sous-jacent- affichait des indicateurs partout à la baisse en terme de criminalité juvénile, grossesse non-désirée, consommation de drogue, etc. Deuxièmement, l'intérêt porté à ce public en particulier ne trouve pas de justification dans les statistiques criminelles et de santé. Les jeunes reproduisent les comportements des adultes dans une même proportion. En clair, ils agissent comme ceux qui les condamnent aujourd'hui.

Whether compared by state, era, or race, or combinations of the three, the mathematical correlations between rates of (and trends in) teenage and adult sexual, homicidal, suicidal, criminal, and other behaviors typically display near one-to-one correspondence. In plain English, they act just like us. Maybe that's why we're so mad at them¹³¹.

Ceci étant dit, ce qui prend l'apparence de la *déviance naturelle du jeune* ne peut en fait être appréhendé qu'en fonction du processus de construction sociale qui naturalise cette déviance. Dans un premier temps on qualifiera de déviant ce que le jeune juge "naturel" (se tenir en gang, boire et fumer dans les moments de socialisation, veiller tard le soir, etc.). Dans un deuxième temps on usera de préjugés, généralement enrobés de scientificité, pour rendre plus crédible l'idée de cette déviance naturelle.

Mais lorsque nous avons décidé d'utiliser les termes de "déviance naturelle", c'était pour rendre compte de ce principe qui transforme des comportements que les adolescents jugent "naturels" en des actes "déviant" aux yeux du reste de la société.

Cette ambiguïté que nous maintenons volontairement quant à l'usage du concept de "déviance

¹³¹ MALES, M., op.cit., p?

naturelle”, nous la jugeons paradoxalement apte à faire réfléchir le lecteur. Ainsi “déviance” et “déviance naturelle”, des mots lourds de conséquence, ne devraient jamais être lus ni prononcés sans un retour réflexif sur le bien-fondé de leur utilisation ou sur les intentions de celui qui les utilise.

Dire, en usant des mêmes mots, une chose tout à fait contraire, n'est-ce pas là ce que H. S. Becker fait lorsqu'il démontre les multiples facettes du terme “déviance” ? Alors qu'un acte est jugé déviant par certains, il est normal pour d'autres.

Ce que je veux dire, c'est que les groupes sociaux créent la déviance en instituant des normes dont la transgression constitue la déviance, en appliquant ces normes à certains individus et en les étiquetant comme déviants. De ce point de vue, la déviance n'est pas une qualité de l'acte commis par une personne, mais plutôt une conséquence de l'application, par les autres, de normes et de sanctions à un “transgresseur”. Le déviant est celui auquel cette étiquette a été appliquée avec succès et le comportement déviant est celui auquel la collectivité attache cette étiquette¹³².

La déviance des jeunes dans les espaces publics ne pouvait donc être abordée sans avoir analysé un peu du contexte social dans lequel elle se produit (l'éphébophobie selon Males, le slogan du Forum de 1998 “La jeunesse, il faut y croire”, les réactions du et dans *Le Droit* suite à l' “émeute”, l'avis de certains voisins, commerçants, etc.). Car la déviance “est avant tout créée par les réactions des gens à des types particuliers de comportements et par la désignation de ces comportements comme déviants”¹³³ et est donc directement dépendante du contexte dans lequel se fonde la réaction sociale.

Dans la mesure où un groupe tente d'imposer ses normes à d'autres groupes de la société, nous rencontrons une deuxième question : quelles catégories sont capables, en pratique, d'obliger les autres à accepter leurs normes, et quelles sont les causes du succès d'une telle entreprise ? C'est évidemment une question de pouvoir politique et économique. (...) Les groupes les plus capables de faire appliquer leurs normes sont ceux auxquels leur position sociale donne des armes et du pouvoir. Les différences d'âge, de sexe, de classe et d'origine ethnique sont toutes liées à des différences de pouvoir¹³⁴.

¹³² BECKER, H., S., *Outsiders*, Métailié, Paris, 1985, p 33.

¹³³ BECKER, H., S., *op.cit.*, p. 41.

¹³⁴ BECKER, H., S., *op.cit.*, p. 40-41.

Le règlement de Paix et Bon ordre de la municipalité d'Aylmer est un bel exemple de cette construction sociale de la déviance. C'est à croire qu'il fut explicitement rédigé dans le but de sanctionner tous les comportements juvéniles des adolescents dans les espaces publics. Après la lecture de ses articles, tout individu qui aurait eu la malchance de passer du temps en compagnie de ces jeunes à jaser, boire, fumer et s'amuser, se serait rendu compte qu'il s'était en fait compromis avec une bande de délinquants. En une semaine de temps il n'aurait pas commis une infraction au règlement de Paix et Bon ordre mais des dizaines et tout cela dans la plus grande des décontractions, tant ces comportements lui semblaient naturels, jusqu'à ce qu'un policier vienne lui signifier qu'il n'avait pas le droit d'agir ainsi. Si l'on recensait tous les articles du règlement, en cochant dans une colonne tous ceux susceptibles d'avoir été enfreints par les jeunes durant cette semaine, et en inscrivant dans une autre le sens que les jeunes donnent à ces comportements, on obtiendrait à peu près le tableau suivant (table 5).

Ayant enfreint 15 articles du règlement sur 20, ces jeunes auront droit à la cote d'exclusion. Pourtant le "désordre" ne sera reconnu comme tel par les adolescents que dans trois cas seulement : les "ring and run" qui ne sont que des "niaiseries" reliées à l'ennui d'Aylmer, les bouteilles brisées dont ils reconnaissent le problème qu'elles peuvent créer et le tapage nocturne dans le parc qui s'est produit contrairement aux normes externes (le règlement) et internes (la règle du silence). Mais pour ces trois actes qu'ils assument eux-mêmes comme des actes déviants, ils paieront le prix des douze autres. La démesure avec laquelle on considère à Aylmer la majeure partie des comportements typiquement juvéniles comme des comportements déviants se reflète dans l'importance du volume d'expression consacré au contrôle social (revoir la table 4) qui ressort des entrevues des jeunes. En passant en revue ces multiples incartades au règlement de Paix et bon Ordre dans la cité, on ne peut que constater que les jeunes des espaces publics sont effectivement déviants aux yeux de la Loi et de la société. Mais ils le sont non pas parce que le propre de leur jeunesse serait d'enfreindre les lois mais parce que les lois enfreignent leur propre jeunesse.

Enfreint le présent règlement et trouble la paix publique et le bon ordre toute personne qui :	Commentaires des jeunes inspirés de faits réels	
a) Vociférant dans un endroit public, en criant, sacrant, blasphémant, jurant, etc. de façon à troubler la paix publique et le bon ordre.	X	La règle est simple, il faut juste pas que tu cries. C'est un miracle de pas se faire prendre si tu parles fort.
b) Dans un endroit privé ou public, étant ivre ou sous l'influence de boissons alcooliques ou de drogues, refuse de quitter tout lieu ou propriété après en avoir reçu l'ordre de la personne qui a charge de cette propriété ou d'un agent de la paix.		On y revient après ou on va dans un autre parc ou la fête est finie.
c) En tout lieu et en tout temps, y trouble la paix publique en y faisant du tapage ou en y créant un désordre.	X	On ne fait pas de trouble on joue juste au suicide baki.
d) Dans un endroit public flâne ou dérange des personnes qui s'y trouvent.	X	Il est 2h00 du matin, le gérant du Tim nous fait circuler parce qu'on dérange les clients mais il y a même pas de client
<p>e) Visitant ou fréquentant les parcs ou les terrains de jeux de la ville:</p> <p>i. y demeure entre 00h00 et sept (7) heures, excepté lors d'occasions spéciales ou fêtes populaires ou activités parrainées ou accréditées par la ville;</p> <p>ii. emporte et/ou consomme toute boisson alcoolique, excepté, lors d'occasions spéciales ou fêtes populaires mentionnées ci-haut et en autant qu'un permis pertinent a été dûment obtenu.</p> <p>Toute personne ou groupe pourra cependant utiliser les équipements sportifs et les emplacements sportifs en dehors des heures ci-haut mentionnées moyennant une autorisation municipale.</p> <p>Chaque fois qu'il sera nécessaire de le faire afin de protéger la paix et le bon ordre, les officiers de police et les gardiens de parc pourront requérir toute personne de quitter ou de s'éloigner du dit parc ou de toutes parties de celui-ci et toute personne devra obtempérer à ces ordres sous peine des pénalités prévues au présent règlement.</p>	<p>X</p> <p>X</p> <p>X</p>	<p>Vive la nuit !</p> <p>Le couvre-feu nous on respecte pas ça.</p> <p>Quand c'est la fête à quelqu'un on va à la Marina. Chacun apporte à boire. C'est le fun.</p> <p>On joue au basket-ball jusqu'à ce que les lumières s'éteignent. Après il fait trop noir, on ne voit plus la balle.</p> <p>On y revient après ou on va dans un autre parc ou la fête est finie.</p>

m) S'adonne en tout temps à la pratique du golf dans un parc ou un terrain de jeux.	✗	Mon frère vient se pratiquer ici. Il n'y a pas personne à part nous.
n) Se baigne dans un lieu où une signalisation interdit la baignade.		
o) Dans un endroit public, a sur soi ou avec soi une arme blanche, tel que défini au paragraphe j) de l'article 3, sans motif raisonnable. Au fin du présent paragraphe, l'autodéfense ne constitue pas un motif raisonnable.		
Tout rassemblement de trois personnes ou plus qui causent un désordre ou font du tapage est défendu par le présent règlement.	✗	Dans notre gang on est comme 10-15. Fait que c'est con. On se met trois-trois-trois. Au mail on peut pas rentrer quand on est trop nombreux.

Table 5

Cette vandalisation de la jeunesse doit s'inscrire dans le contexte d'éphébo-phobie actuel qui se caractérise par une diminution des seuils de tolérance à l'égard des jeunes et une focalisation du contrôle social sur ce public. Landreville¹³⁵ et Baumgartner enrichissent notre réflexion en décrivant davantage le contexte d'insécurité plus large qui englobe cette "fear of the kid" et le climat social plus particulier des banlieues aisées d'Amérique du Nord (ici Hampton).

En étroite relation avec cette diminution des seuils de tolérance, les normes se multiplient, se raffinent et deviennent de plus en plus difficiles à satisfaire. (Mais dans ce contexte de démultiplication des normes et de diminution du seuil de tolérance, la déviance ne peut qu'augmenter puisque comme le dit très justement Landreville) plus la barre est haute, plus nombreux sont ceux qui trébuchent¹³⁶.

In Hampton, as in American society more generally, young people are continually found to violate the normative standards which define public order. The absence of a depressed minority of poor or homeless people, who rival or exceed adolescents as a focus of police attention in urban areas, renders young people especially prominent in the suburbs. Some commentators have even remarked that youths take the place of an underclass in suburban communities. In any event, it is clear that the police and public in Hampton regard

¹³⁵ LANDREVILLE, P., *Insécurité, mesures communautaires et contrôle des communautés*, in *Revue internationale d'action communautaire*, 30, automne 1993, déjà cité dans le cadre théorique mais dont le rappel dans cette partie s'avérait nécessaire.

¹³⁶ LANDREVILLE, P., *op.cit.*, p 130. Déjà cité précédemment.

juveniles and young adults as a disorderly and bothersome class of people. (...) As a group, young people in Hampton seem to harbor a great deal of resentment against the police. The police, for their part, mirror community sentiment in finding young people a major social problem and persistent source of disorder ¹³⁷.

Dans cette démultiplication des normes régulant le comportement des jeunes dans les espaces publics et la coopération tacite entre la police et les résidants (“les yeux de la police”), on retrouve de l’incertitude chez les adolescents. Les termes “troubler la paix”, “désordre” et “flâner”, tels que définis par le règlement laissent les mains libres au pouvoir discrétionnaire de la police et à l’intolérance des résidants, tous deux susceptibles d’interrompre en un coup de fil et un coup de filet les activités socialisatrices des jeunes.

Troubler la paix : indique le fait pour une personne ou un groupe de personnes de causer un *désordre*, faire du tapage ou déranger indûment sans motif valable, sans nécessairement causer un attroupement illégal ou une émeute.

Désordre : indique toute action ou omission *de quelque nature que ce soit* qui *perturbe* les occupants d’un endroit privé ou public.

Flâner : indique le fait de demeurer en ou sur place sans raison *valable*.

La *nature* de l’action qui cause un *désordre* et la *perturbation* qui s’ensuit pour les occupants sont si peu définies (*de quelque nature que ce soit*) que la simple présence de jeunes dans un parc peut être un motif suffisant pour déposer plainte et obliger de la sorte la police à intervenir. Alors que les adolescents peuvent très bien estimer ne pas “faire de trouble” (on fait juste comme d’habitude : jaser, fumer puis boire) ni flâner (on fait juste que crasher et vegger, ce qui équivaut à socialiser, parfois en s’ennuyant), ils sont néanmoins exposés au risque de constituer à tout moment, du fait de leur seule présence, l’objectif d’une descente de policiers qui leurs diront dans le meilleur des cas : “circulez !”

Les force de l’ordre (gardiens et policiers) sont généralement mal perçues par les jeunes, ou du moins leurs méthodes (patrouilles, escortes, contrôles d’identité, descentes avec nombre de véhicules, zapper, “flics” et gardes “undercover”, etc.). Car les individus en tant que tels qui sont sensés faire

¹³⁷ BAUMGARTNER, M., P., *op.cit.*, p. 110.

respecter l'ordre (mais celui de qui ? les jeunes connaissent la réponse) peuvent être perçus différemment selon qu'ils sont "baveux" ou "corrects". La distinction entre la correction et l' "a-correction" d'un représentant de l'ordre se fonde sur son obligation à faire respecter la loi (il fait son travail) mais dans les limites du respect du jeune (il y a la loi, mais il y a des limites). Ainsi, si les jeunes jugent "correct" un policier qui fait son travail (il fait juste son job), sans les achaler, en les respectant et surtout en comprenant leur situation (c'est naturel pour nous de boire, fumer et jaser ensemble), un autre sera "baveux" s'il applique la loi à la lettre sans tenir aucunement compte de la situation des adolescents (on n'a pas de place), s'il le fait en les discriminant (les "vieux" ils peuvent rester au mail même s'ils ne consomment pas) et si en plus il se permet de les provoquer.

G3 : Non. Ils font pas leurs chiens. Ils font leur job. Si on a fait quelque chose de wrong, qu'ils fassent ce qu'ils ont à faire. Mais qu'ils ne se pensent pas comme... qu'ils ne fassent pas des conneries comme... Qu'ils fassent respecter la loi, je suis d'accord mais il y a des limites quand-même. (...)

F2 : Ben il y a des fois qu'ils peuvent être corrects tandis qu'il y a d'autres fois où ils sont chiens là, fuck.

F1 : Comme la fille (policrière) là (dans tel parc), elle était correct là.

G1 ; Oui elle était correct. On fumait notre joint puis là elle est arrivée "Ca sent pas un peu le pot ici". "Non".

F2 : (Rire) Non. Moi j'avais encore le joint en main, j'étais comme tabarnak asty qu'est-ce que je fais ? Puis eux ils continuaient à jaser, j'étais comme fuck, je le droppe. Je suis comme ouais, là j'essaye de m'impliquer dans la conversation j'étais comme "hein-hein, non, hein-hein". Là elle s'en va pour checker la porte, je pile sur le joint, j'étais comme fuck ! (...)

G2 : Non mais il y en a qui sont corrects là.

G1 : Il y a des polices qui sont bin fins, mais il y en a ils abusent de leur power I guess.

G2 : La fois que vous étiez rentrés dans l'affaire de l'école, une genre de salle de récréation dans l'école mais c'est à toit ouvert. Les portes barrées, on a grimpé et on a été là pour boire. Puis la police est venue puis la seule chose qu'ils ont fait c'est vider la beer. Vaut mieux qu'ils la vident qu'ils la boivent. (...)

Bien que les jeunes se disent "tannés" du contrôle qu'on leur impose, ils comprennent que leur situation "naturellement déviante" légitime à tout moment l'intervention des policiers. Dans ce cas, comme dans celui, beaucoup plus rare, où le jeune dit effectivement "faire du trouble", un représentant de l'ordre qui fait bien son travail respecte toujours le jeune. L'exigence de respect apparaît comme le dernier rempart protégeant l'identité de l'adolescent en situation d'hors-jeu social,

sanction, comme nous le dit Bourdieu¹³⁸, donnée pour une faute qu'il n'a pas commise. Le contrôle d'identité apparaît dès lors comme une violation des droits du jeune à être reconnu à sa juste valeur et non en fonction d'une présumée culpabilité. Étonnement, c'est chez les "vieux" policiers ou, pour certains jeunes, chez le "vieux" préposé à la surveillance de la cafétéria qu'ils disent trouver le plus le respect qui leur est dû. L'hypothétique conflit intergénérationnel se dissout complètement là où au contraire il était le plus susceptible de se cristalliser (le rapport d'âge étant accru d'un rapport de forces inégales).

F1 : Ben les policiers... nous on a le petit vieux là (dans le poste communautaire du mail) on s'entend au bout, on s'entend vraiment bien avec. Alors lui il vient jamais nous kicker out parce que on est tout le temps gentilles avec lui, alors quand il y en a qui font des mauvais coups, il vient nous voir pour dire "c'est qui eux?", pour savoir parce qu'il y en a vraiment qui font du trouble, ils partent ça en feu là (cendrier). En fait le petit vieux c'est notre ami. Si il y a un problème c'est le premier qu'on va voir.(...)

F1 : Non le petit vieux (celui du mail) il est gentil.

F2 : Il est assis là puis lui il nous laisse faire comme qu'est-ce qu'on veut. Lui c'est pas vraiment un policier, il fait du bénévolat, il est à sa retraite.

F1 : Lui parce qu'il voit qu'on est pas des personnes à trouble, il nous laisse. Comme si on a besoin d'appeler puis on n'a pas le cash, puis c'est urgent, il nous laisse. Comme des fois il vient s'asseoir avec nous, puis il commence à nous parler, il est fin tu sais, c'est un petit vieux à la retraite. Il est tout cute. (...)

G1 : Ca dépend des policiers. Les vieux sont super corrects so ils te laissent. Mais les petits jeunes ils se pensent comme "yeah moi je suis nouveau" c'est comme "grrr" et je laisse pas rien passer. Comme ils mettent tout le monde en dedans, ils inculpent tout le monde pour un rien. Ca c'est les petits jeunes polices. Les rookies, les nouveaux, ils se pensent plus tough que tout le monde. Les vieux sont plus corrects. Ils sont plus sociables à cause qu'ils connaissent plus la population, ils connaissent plus les jeunes. Ils savent plus avec quoi ils ont affaire. Et ils savent si ça va servir à quelque chose qu'ils l'arrêtent ou qu'il demande de vider ses poches. Mais les jeunes policiers...

Il est remarquable de noter qu'à deux reprises seulement, la police fut évoquée sous son rôle de protection. Une fois en ce qui concerne le policier retraité du mail évoqué ci-dessus. Une autre fois en ce qui concerne la non-intervention des policiers lors d'une soirée dansante à l'école Grande-Rivière ou une bagarre avait failli prendre (c'était "full tight"). Ailleurs le rôle de la police et des

¹³⁸ BOURDIEU, P., cité dans VULBEAU, A., *La jeunesse n'est qu'une chose*, in Territoires, nov/dec, 1995.

gardiens, mais aussi celui des employés et gérants des divers espaces de restauration, est perçu sous sa forme répressive plus ou moins respectueuse. Ne nous leurrions donc pas. Leur rôle est bien d'assurer la sécurité, mais celle d'un certain public et non la "sécurité publique", comme certaines bannières voudraient nous le faire croire.

C'est en fonction de ce respect dont il estime avoir été ou non l'objet que l'adolescent réagira. Lorsque le policier est correct, qu'il joue bien son rôle, le jeune jouera aussi ce qu'il estime être son rôle : dissimuler les véritables motifs de sa présence devant un dépanneur, dissimuler le pot ou les bouteilles de bière, obtempérer lorsqu'on lui demande de partir quitte à revenir par la suite, regarder sans broncher les policiers vider les bouteilles à terre, décliner son identité, ou être honnête dans certaines limites.

G1 : Parce que il (le policier) peut pas t'arrêter pour avoir fumé. C'est pour la possession. Donc tu dis "oui j'ai fumé". Si t'es honnête, ben j'en avais sur moi, t'es honnête avec, il va te croire. Tu dis "oui j'ai fumé", pourquoi il te croirait pas plus que quand tu dis que t'en as pas. Tsé, t'a été assez honnête pour dire que t'as fumé à un cop. C'est ça le pire, là tsé. Eux autres ils savent que la plupart des jeunes vont dire "non, j'ai pas fumé". C'est ça, soit honnête avec. Ben honnête avec certains points, tu vas pas dire "oui j'ai une once chez nous, je fais pousser ça, j'en prends" là tsé. Il y a des limites. Mais...c'est ça.

Lorsque le policier ou le gardien est vu comme "baveux" en ce qu'il fait oeuvre de présomption de culpabilité -lors des escortes nocturnes, des contrôles d'identité lorsqu'ils sont ressentis par les ados comme injustifiés, des surveillances particulières dans le mail- ou atteint directement et sans respect l'identité des jeunes -ils disent haïr les "flics undercover", les "polices fantômes" et d'hypothétiques caméras de surveillance aux endroits de bush-, ces-dernier se diront "frustrés".

G1: A l'école, ils se promènent avec des chiens dans les casiers. L'an passé ils ont fait ça une fois, un contrôle.

JP ; ta réaction ?

G1 ; C'est frustrant mais on peut pas faire grand chose.

Le récit de la fouille des casiers des élèves de Grande-Rivière à l'aide de chiens policiers incarne ce viol d'identité (le casier) et la frustration qui s'en suit.

Des fois, les adolescents disent oser "faire des choses" en réplique au contrôle social ou à l'attitude "baveuse" d'un policier. Cette réplique peut-être verbale, elle fait alors l'objet de grande fierté ;

G4 : C'est ça une autre affaire. Il y a un cop, une fois il est venu. Il a dit "t'as-tu fumé? T'aimes ça du weed hein ?". Là comme baveux. J'ai dit "ouais j'aime ça. Ouais ouais je viens juste d'en fumer". (...)

G5 : Puis une fois itou, mon ami il tournait autour de lui (le gardien du mail prêt à dégainer son zapper) "ah, il va me zapper !". (rire) Puis moi j'étais là, je regardais ça puis je riais ;

elle peut aussi être physique, soit par la simple fuite sans prendre la chance de savoir si on a affaire à un policier "correct" ou à un "baveux", soit par un geste de mécontentement. Ce-dernier phénomène est beaucoup plus rare chez les jeunes interrogés. En effet, il ne cadre pas avec le style et l'esprit des membres de ces "feeling groups" et lorsqu'il se produit, il est généralement blâmé.

F1 : (Le vieux policier bénévole) m'avait expliqué que lui voulait être l'ami à tout le monde, mais il y en a qu'il aime vraiment pas, comme il y en a un à un moment donné qui l'a poussé carrément, mais c'est un petit vieux là...

F2 : Oui c'est à cause d'un jeune qui était rentré ici avec sa planche à roulette, son skate board, ...

F1 : puis il était drogué, il était drogué, puis là il lui a dit, ils lui ont demandé gentiment de partir parce qu'il avait pas le droit, il faisait du trouble... Puis là il l'a poussé. Puis c'est ça, lui il voudrait aider tous les jeunes mais il dit qu'il y en a que c'est pas possible, il y en a qui l'haïssent. Puis lui il essaye d'être gentil avec tout le monde mais il y en a il peut pas être gentil avec parce que si il est gentil avec il n'aide pas la cause.

JP : la cause...

F1 : le problème, je ne sais pas moi... (...)

Ainsi l' "émeute" du 11 juillet fait la fierté de très peu des jeunes rencontrés même si d'après eux les policiers avaient "pris de la brutality" à l'encontre des adolescents. De toute façon la plupart n'y étaient pas et peu ont exprimé le regret de ne pas y être allé, sinon sous certaines conditions.

G1 : Moi j'étais pas là mais j'en ai entendu beaucoup... J'aurais aimé être là, voir comment c'était mais... Ben j'aurais aimé être là puis pas être là. Etre là pour voir ce qui est arrivé pour de vrai. Puis pas être là parce que t'aurais pu te faire massacrer là. (...)

G2 : J'étais pas là mais j'en ai entendu parler. C'est surtout une affaire comme les jeunes voulaient se défouler je trouve. Honnêtement ça me dirait même pas d'en parler tellement c'était stupide. C'est con une émeute. Tu vas contre les lois de un, puis de deux tu t'en vas essayer de te battre contre des policiers. Oublie-ça man!

JP : Pourquoi ils faisaient ça alors ?

G2 : Ben moi je pense que c'est surtout pour pouvoir s'exprimer. Je sais pas trop.

La réplique physique est aussi déconsidérée par ces jeunes du fait qu'elle n'est aucunement protégée par les bons droits du citoyen -déjà que "tu vas contre les lois", il ne faut pas essayer en plus "de te battre contre les policiers"-, même s'il s'agit de fuite ("c'est déjà plus grave ça!"). Le droit, ses droits et leur connaissance relative, est omniprésent dans le discours sur le contrôle social. Lui seul garantit aux jeunes le minimum de certitude qui leur reste de pouvoir toujours rester du bon côté de la Loi malgré leur comportements "naturellement déviants". Aussi le droit permettra-t-il aux jeunes de mener leurs activités de socialisation sans risquer trop gros (l'arrestation et surtout l'appel aux parents) et leur donnera par ailleurs plus d'assurance en face du policier "baveux" (ils pourront notamment lui rétorquer en connaissance de leur droit).

(A propos d'une petite carte reprenant tous les droits des jeunes que l'un d'eux porte en permanence sur lui)
 G1 : Non, j'ai pas encore eu la chance (de m'en servir) mais j'ai hâte, j'ai hâte. Une fois que le cop il dépasse les limites là, ooh yeah. Je vais lui montrer la carte, je vais lui dire "non, t'as pas le droit de faire ça, haaaa". La journée que je dis ça, comme pas le droit de faire ça à un cop, oh je vais être tellement content. Ça va me faire ma journée. Aio ! Parce que eux autres c'est l'autorité hein. C'est comme dire à l'autorité de... C'est comme dire à tes parents "non fais pas ça !". Ça arrivera jamais mais... aaah ça serait trop cool ! J'ai hâte que ça arrive. Je suis sûr que ça va arriver.

Dans un tel contexte global (celui d'Aylmer et de l'éphébophobie), la référence du jeune à "ses droits" devient son ultime recours pour se garantir un minimum de paix et de bon ordre. Le droit à la tranquillité qui s'assortit de références aux droits plus classiques de ne pas être fouillé ou emmené sans raison valable, brutalisé, etc. assure tout ce qui lui reste de fiabilité et de certitude à l'échafaudage normatif des jeunes construit sur leur "déviance naturelle" et soutenant leurs activités de socialisation. Mais cette revendication par les jeunes des espaces publics du droit d'être laissés tranquilles, on la retrouve aussi chez les résidents et commerçants d'Aylmer. Il s'agit exactement du même type de réclamation sauf que les deuxièmes pourront être satisfaits au prix d'un appel zonal (vers le poste de police) tandis que les premiers devront user de stratégies multiples psychologiquement (le qui-vive, l'inquiétude, la "méchante surprise", l'identité contrôlée, les mises à la porte) et parfois physiquement éprouvantes (les heures de marche, les fuites). Dans ce rapport de forces inégales, les jeunes sont perdants. Et les médias n'hésitent pas à enfoncer le clou (surtout au lendemain de l'émeute) en publiant des déclarations qui confondent ce droit des jeunes à la

tranquillité, dernier soutien qu'il leur reste dans leur errance d'espaces publics en espace publics, à de l'impunité pure et simple.

(...) Les policiers d'Aylmer avancent l'hypothèse de l'assouplissement de la Loi sur les jeunes contrevenants et le fait que les jeunes soient plus au courant de leurs droits pour expliquer leur arrogance et leur manque de respect envers l'autorité, (...) (Le Droit, nouvelle, 15 juillet 1997, p. 4)

Il n'y a pas de quoi être fier de voir des jeunes sans scrupules encouragés par leurs parents. Ce sont ces mêmes parents qui iront manifester pour défendre les droits de "leurs jeunes". Mais défendre quoi au juste ? Le droit d'intimider la population ? De briser le bien d'autrui ? Le droit de donner la frousse aux voisins âgés, de déranger tout le monde ? Le droit de ne pas respecter les lois ? Le droit de quoi, je vous le demande... (Le Droit, opinion, 2 août 1997, p. 14)

Après l'émeute complètement débile de la paisible municipalité d'Aylmer, on peut se poser de sérieuses questions. (...) Est-ce normal que des parents approuvent l'attitude de ces grands bébés (leurs enfants) gâtés qui se croient rois et maîtres avec plein de droits et aucune responsabilité ? Approuvent-ils ce genre de party? Ils ne sont même pas capables de contrôler les allées et venues de leur progéniture gâtée. (Le Droit, opinion, 23 juillet 1997, p. 12)

Nous souhaitons donner la parole aux jeunes une dernière fois afin de leur accorder le droit de faire valoir leur point de vue face à ce genre de déclaration et d'y apporter quelques rectifications sommes toutes capitales.

F1 : C'est comme disons moi je pars le soir à 20h00 et puis je dis à ma mère que je sors, elle ne saura pas, elle peut pas savoir où je m'en vais, parce que je peux pas...

F2 : Comme on sait jamais où aller.

F1 : C'est ça que je veux dire. On peut pas dire on va aller au parc là parce que...

F2 : ... on planifie toujours à la dernière minute.

F1 : On peut pas planifier en avance parce que, si jamais les polices arrivent... Fait qu'on va choisir un endroit...

F2 : Oui il faut tout le temps qu'il y ait des endroits proches où aller.

F1: Fait qu'on peut pas déterminer vraiment en avance.

Le véritable cri d'alarme de l'émeute du 11 juillet 1997, qui fut "entendu et compris" par les élus municipaux, n'est-il donc pas audible dans l'intitulé du colloque qui suivit l'enquête de 1989 ("une place pour les jeunes à Aylmer"), dans le thème numéro 1 du Forum Jeunesse de 1998 ("une place pour les jeunes"), et dans les plaintes des adolescents que nous avons rencontrés dans les espaces

publics en 1999 (on n'a pas de place à nous) ? Les jeunes en revendiquant, parfois violemment, leur droit à un espace pour eux, n'exigent-ils pas qu'on les respecte et qu'on prenne en considération leur droit de pouvoir jouir, eux-aussi, de paix et de bon ordre, ensemble, au coeur de la Cité ? Tout comme les adultes qui se garantissent, ensemble, de la tranquillité et des loisirs (dont le grattage de gratteux), en repoussant jusqu'aux confins de la Cité, de façon tout à fait hypocrite, ce qu'ils considèrent comme un problème. La jeunesse au bois ! Et après on s'étonnera qu'il s'y trouve des jeunes...

Jeunesse reniée, à laquelle on retire le droit de se vivre, elle vaincra néanmoins car, comme le dit l'auteur de *la génération bouc-émissaire*, dans tous les conflits de génération, jamais les plus vieux n'ont gagné.

A "generation war", pathetically easy for the old to declare, is impossible for the old to win.

SYNTHÈSE

A Aylmer, des jeunes se cherchent une *île*. Pour éviter de *somber au fond de l'ennui*, ils se sont regroupés sur de *frêles* esquifs qu'ils ont baptisé *Ma gang*. Bricolage de compétences et d'*affinités* multiples, chaque embarcation a *sa forme propre*. Son allure varie grâce au *feeling* de ses jeunes occupants. Certains "équipages" choisiront de se laisser porter par des *courants musicaux*, d'autres préféreront naviguer à l'*estime*.

Nombreux sont les plus âgés qui voient cette *errance* sans aucune *gouverne*, donc dangereuse pour eux comme pour les adolescents. Mais le promontoire sur lequel ils se sont hissés pour observer ce qu'ils disent être d'*impétueux* moussaillons ne leur permet pas de voir le *gouvernail normatif* qui les guide entre les écueils. En effet, quoi que certains puissent en dire, pour les équipages de ces *fragiles* constructions, les eaux *troubles* et leurs récifs sont des dangers à éviter. Cependant les jeunes ne sont jamais à l'abri des forces de la *nature* et d'énormes *vagues médiatiques*, des vents rugissants d'*intolérance* sont toujours susceptibles de les y jeter. Ils n'ont plus d'autres solutions dans ce cas que de s'accrocher au mat en espérant qu'il reste bien *droit*. Souvent ils s'échouent sur quelque îlot au nom étrange, le *Tim*, le *Mail*, tous des comptoirs *commerciaux*, en espérant y *voir du monde*, d'autres gangs ou bien des isolés qu'ils embarqueront peut-être dans leur nouvelle *errance*. Mais leur simple présence en ces lieux perturbe généralement les activités économiques qui s'y déploient. Ils sont alors *priés de prendre le large*. Non pas parce qu'ils consomment peu -d'autres catégories d'individus agissent de même et ne se font pas ennuyer pour autant- mais parce qu'ils sont là.

Parfois ils décident à plusieurs embarcations de mettre le cap sur de petits coins de paradis perdus, *quelque part* à l'horizon. Nul ne sait jamais qui prend cette décision en premier, mais peu importe puisque tous l'attendent. L'heureuse nouvelle d'une *fin temporaire* à leur *errance* circule alors entre les rafiots à une vitesse égale à la rapidité d'un esprit enthousiaste. Seule l'île du *Bush* permet la rencontre festive et nombreuse. Ailleurs, les seules places où ils pourraient célébrer la rencontre et la quiétude, sont plus étroites et l'abri y est moins *sûr*. En effet les îles du *Parc* et de la *Marina* sont occupées par des gens que les jeunes appellent *les Vieux* ou *les Adultes* et qui semblent avoir le

pouvoir de *faire la pluie et le beau temps* là où ils habitent. Une douche froide et *uniforme* peut alors s'abattre à tout moment sur le campement juvénile, éteindre les feux, *salir* les substances festives et précipiter la débâcle. Ils doivent donc repartir, encore et *toujours*, et se chercher une *île* où il y aurait suffisamment à *faire* pour la préférer à la mer de *l'ennui* et son *errance* perpétuelle, suffisamment pour se rencontrer et se vivre dans la *quiétude* et le *respect* de soi, suffisamment à eux pour pouvoir croire qu'ils existent vraiment. Sans cela, leur jeunesse continuera d'être en *sursis*, ballottée entre deux eaux, celles de la *tolérance* et de *l'intolérance*. Il ne s'agit donc là ni de *confiance* ni de *respect*.

Déjà, des îles se *refusent* à leur présence. L'île du *Sub* et l'île du *Monas* qui deviendra la propriété, dès la fin de l'été 1999, d'un complexe résidentiel pour personnes âgées ; les îles du *Centre* et du *Pic* dont l'appropriation exclusive par d'autres jeunes démontre, entre autres choses, la rareté des *ports d'attache* possibles pour les adolescents d'Aylmer et leur besoin d'inscrire dans un lieu un *style* qui contribue à leur identité, ici le *rap*.

Ce récit métaphorique s'inspire au départ de l' "errance" dont parlait un garçon que nous avons rencontré dans les pages précédentes, et de "notre petite île" qu'évoquait une jeune fille à propos du café des Artistes. Ceux qui auraient préféré un récit plus chahuté, épique même, un récit de conquête et de combat pour la ville, risquent d'être déçus. Ce n'est pas ce genre de description que nous aurions spontanément envisagée pour décrire la situation des jeunes dans les espaces publics d'Aylmer. Il est certain que le choix que nous avons fait est dû en partie à notre propre inscription dans un parcours biographique particulier mais il découle aussi de notre pratique d'observation en tant que chercheur et de nos découvertes : le *feeling* particulier de ces groupes qui préfèrent éviter les interactions conflictuelles, l'irruption constante de l'ennui dans le discours des jeunes, le nombre important d'espaces fréquentés et leur évocation quasi-constante en termes de choix contraints et d'incertitude, la reconnaissance de leur situation en terme de discrimination et le fatalisme (ou du moins la grande rareté de propos revendicatifs) sur lequel elle débouche, l'habitude du contrôle social qui situe généralement ce-dernier comme faisant partie du décor quotidien et qu'on évoque souvent en rigolant ou que parfois on n'évoque même plus... ce dont on doit d'autant plus s'inquiéter.

Dans ce contexte, le combat pour la ville qu'incarnerait au mieux un hypothétique *mouvement social*, est théoriquement peu envisageable pour l'instant. En interrogeant la théorie des nouveaux mouvements sociaux d'Alain Touraine, nous éprouvons de la difficulté à réunir ce que l'auteur juge être les trois conditions autour desquelles s'organise (dans un schéma triangulaire) un mouvement social : l'Identité, la Totalité, l'Opposant. L'idéal-type de ce mouvement serait que les jeunes d'Aylmer (Identité) luttent contre les habitants, les commerçants et leur police (Opposants) pour un même enjeu (une même Totalité), l'espace. Or si les opposants ont pu être identifiés précédemment, si la revendication de l'espace se retrouvent chez les deux protagonistes (en 1989, en 1998 et en 1999), l'identité des jeunes pose problème. Tout comme dans notre cadre théorique, nous sommes confrontés à une définition de la jeunesse éclatée dans une multiplicité d'expériences, de goûts, de sentiments et d'identités différentes. Or le mouvement social se nourrit d'identité partagée et de référents communs pour au moins rêver les mêmes rêves et lutter contre les mêmes ennemis. Au lieu de cela nous voyons des jeunes dispersés dans différentes *gangs* dans tous les espaces publics de la municipalité, des jeunes qui s'inscrivent dans le présent et dont la vision à court terme qui caractérise ce *présentisme*¹³⁹ limite leurs actions éventuelles à des actes éphémères (une émeute, un article, une injure, une bousculade, un regard noir, la rétorque à un policier, etc.).

Pourtant les jeunes connaissent aussi la force du nombre. Ils l'expérimentent régulièrement au bush dans leur défi passif aux forces de l'ordre. Mais doivent-ils pour réagir de la sorte être poussés dans leurs derniers retranchements ? Il semble que oui. Les jeunes à l'instar des adultes ont aussi leurs seuils de tolérance. Si les policiers s'avisent de venir chasser les jeunes des dernières places qu'il leur reste, certains d'entre eux nous ont dit voir venir l'émeute. En attendant que leur seuil de tolérance soit atteint et à l'instar des résidants adultes, ces adolescents continueront sans doute à développer les mêmes stratégies d'évitement de conflit qui caractérisent *l'ordre moral*¹⁴⁰ de ces banlieues. Mais ils n'auront pas la police à leur côté, ni les *entrepreneurs moraux*¹⁴¹ des grands

¹³⁹ MAFFESOLI, M., in VULBEAU, A., BARREYRE, J.-Y., *La jeunesse et la rue*, Desclée de Brouwer, Paris, 1994.

¹⁴⁰ BAUMGARTNER, M., P., *The moral order of a suburb*, Oxford university press, 1988.

¹⁴¹ BECKER, H., S., *Outsiders*, Métailié, Paris, 1985.

quotidiens, ni la complicité des commerçants pour assurer la sécurité de leur tranquillité. Ils auront donc recours à la nuit, à la fuite, à la dissimulation, aux codes secrets, au mimétisme, aux affûts, aux détournements de règlements à leur profit (consommation minimale, profiter d'une escorte policière pour se faire ramener chez soi, marcher trois par trois,...), etc. Tous des actes qui se rapprochent beaucoup plus de faits de résistance (nous ne parlons même pas de stratégie) plutôt que d'un combat pour la ville. En fait ce-dernier serait plutôt l'apanage des adultes, impliqués dans une *guerre* plus vaste *contre l'adolescent*¹⁴², qui en annexant, à l'aide d'une démultiplication normative vandalisant la jeunesse, des espaces définis autrefois comme accessibles à tous, poussent les jeunes à prendre le maquis. Dans un tel contexte, nous ne devons plus nous étonner que des adolescents parfois sortent du bois pour laisser éclater leur frustration et leur colère dans un moment de rage, pareil à celui que beaucoup ont appelé "l'émeute du 11 juillet" sans même soupçonner qu'elle s'ancrait dans un contexte dépassant de loin le 11 juillet.

Mais il serait stupide de considérer uniquement ces jeunes comme les victimes d'une éventuelle bouc-émisserisation ou au moins d'une panique morale dans la société des adultes. Cela équivaldrait à reléguer ceux que nous avons observés au statut d'*objet*, alors que nous avons vus dans le cadre théorique comme sur le terrain qu'ils étaient heureusement bien plus que ça. Tout comme il faudrait bien plus qu'un *mot* (la jeunesse) pour rassembler une telle diversité de styles de vie, de feelings, de personnalités, d'expériences, il faut aussi bien plus qu'un seul type d'*acteur* pour incarner la multiplicité des comportements analysés. Même si la figure du choix contraint caractérise bon nombre des modes d'action des jeunes des espaces publics, leurs pratiques d'inscription dans les espaces publics, liées à une socialisation omniprésente et à la construction de leur identité, demeurent prédominantes. Les jeunes se trouvent une place coûte que coûte, dussent-ils marcher une heure pour cela ou supporter l'ambiance "dépressante" du mail, ils sortent de chez eux, délaissent le petit écran auquel on les associe trop souvent, et rejoignent leurs amis, leur gang, même si c'est "juste pour être ensemble". Ils éprouvent régulièrement les règles de vie en groupe, les difficultés de l'auto-gestion, les joies des moments partagés, l'expérience de la rencontre. Ils posent des choix quant à leurs amitiés

¹⁴² SCHISSEL, B., *Youth crime, Moral Panics and the News : The conspiracy against the marginalised in Canada*, in *Social Justice*, vol. 24, n. 2, pp. 165-185.

(l'*affinité élective*) et quant aux lieux qu'ils désirent fréquenter. Même si la contrainte revient régulièrement dans leur discours, les jeunes que nous avons interrogés conviennent entre eux de rendez-vous pour se retrouver dans des endroits qu'ils choisissent, ils prennent des caps, ils se dessinent des cartes mentales dont la *structuration topologique* est faite de frontières, de barrières, de lieux interdits, certes, mais aussi de lieux d'intérêts, de places de prédilection, de territoires et de temps qu'on s'approprie (la nuit, le café des Artistes, le bush, l'ombre d'un arbre, un bon "spot" pour s'éclater en skate-board, une table à la cafétéria, un moment de répit, etc.). La marge -dans le bush comme dans l'espace interstitiel du parc du Monastère- est donc bien plus qu'un espace de relégation. Elle est aussi fréquentée pour l'aventure qu'elle promet, pour la rencontre qu'elle suppose, pour le temps à y perdre joyeusement.

Alors que les autorités municipales, les voisins, les commerçants et les forces de l'ordre s'obstinent à dessiner une carte des espaces publics d'Aylmer qui maintiendrait hors du regard, dans certains endroits bien définis, les jeunes que nous avons rencontrés, ces-derniers inscrivent en filigrane leur propre ville. Ils boudent les lieux créés pour eux mais non avec eux, ils détournent les règlements de fréquentation de certains espaces, annexent des endroits, profitent d'équipements qui ne leur étaient pas à priori destinés, tissent des réseaux de communication, ils se trouvent sans cesse une nouvelle place si on les chasse d'une autre et font de la nuit leur domaine. Ils ne sont que rarement comme des chiens dans un jeu de quille et si c'est le cas, ils retombent bien vite sur leurs pattes. En fait de jeunes qualifiés bien souvent "d'écervelés", nous avons là des garçons et des filles très compétentes, suffisamment critiques pour savoir dans quels jeux ils jouent. Le jeu du chat et de la souris, sans être leur favori, est certainement celui qu'ils connaissent le mieux. Ils en maîtrisent d'ailleurs presque toutes les règles. Ils reconnaissent la discrimination dont ils sont l'objet, prennent position par rapport à celle-ci ; ils critiquent le pouvoir municipal et sa façon de gérer son budget, restent sceptiques face aux promesses et aux boniments ; ils comprennent la position des commerçants et celle des policiers qui ne font que leur travail, mais jugent néanmoins leurs méthodes et la manière dont ils conçoivent le problème (si problème il y a) ; ils savent qu'on a fait d'eux des problèmes et que tout problème trouve une solution, ils en ont d'ailleurs qu'ils expriment volontiers pour autant qu'on leur demande leur avis. Mais ce qu'ils ne savent pas c'est pourquoi on a fait d'eux des problèmes ambulants, des

menaces potentielles et des coupables présumés. Cette question, très peu nous l'ont posée, est-ce à dire que très peu se la sont posée ? Nous n'oserions trop nous aventurer dans cette réflexion mais il est possible que les jeunes des espaces publics, confrontés à un contrôle social quotidien presque entièrement focalisé sur leur présence et exacerbé par la diffusion médiatique et politique du mythe de la jeunesse dangereuse, en arrivent à l'assimiler aux éléments du décors.

Un jeune garçon éprouvait ainsi de la difficulté à nous parler d'Aylmer, de ce qu'il y faisait, des endroits qu'il fréquentait. Pourtant nous savions qu'il était un grand assidu d'espace public, toujours dehors, se promenant de gangs en gangs, très enclin à la rencontre, il se présenta d'ailleurs spontanément à nous. Nous avions là une personne-ressource toute désignée mais rien... de cette source ne coulait. Après avoir évoqué l'ennui à Aylmer, nous allions en rester là lorsque nous avons entrepris de lui conter l'une des nombreuses anecdotes que nous avons entendues à propos du contrôle social dans la rue. "Mais ça ça arrive souvent pareil" nous rétorqua-t-il et il nous déballa alors une longue liste d'exemples vécus qui visiblement ne valaient pas la peine pour lui d'être mentionnés -il fut poursuivi par des policiers en voiture alors qu'il était à vélo, souvent ramené chez lui par les policiers après le couvre-feu, il dû souffler dans le ballon alors qu'il rentrait chez lui, s'enfuir plus d'une fois lors de descentes dans des *parties* au parc, etc. C'est consternant ! D'une part au vu du nombre d'interactions entre ce jeune garçon et les forces de l'ordre et d'autre part parce que de tels événements semblent maintenant faire partie de sa routine et ne sont donc plus que très rarement sujets à questionnement.

La complexité de l'ensemble de ces découvertes devrait donc se refléter dans les sentiments partagés que nous pourrions éprouver à la lecture de cette thèse. Certes, il est rassurant de constater que ces jeunes font fi des étiquettes qu'on leur colle à la peau -individus menaçants ou bouc-émissaires- en se construisant leur identité propre dans une ville qu'ils recomposent et fréquentent en filigrane. Mais il est inquiétant de savoir que cette ville doit être vue à la lumière du contrôle social, une situation qui déjà peut paraître normale aux yeux de certains jeunes. Une inquiétude d'autant plus grande qu'elle se fonde sur notre connaissance de cette imposture originelle -le mythe de la jeunesse violente- qui légitime aujourd'hui la mise à l'écart de toute une génération.

CONCLUSION

Trois jeunes d'Aylmer en 1999.

Le premier aurait voulu faire un film sur l'ennui d'Aylmer. Il en avait le goût, il en avait le talent, il avait bien assez d'idées. Mais il n'en avait pas les moyens. La deuxième aurait aimé créer un petit marché de bijoux, faits de pierres et de cordes tressées qu'elle assemblait elle-même, pour pouvoir se payer des cafés au café des Artistes. Mais elle n'avait pas d'espace. La troisième rêvait de pouvoir transformer le Monastère en une Tour de Babel où des jeunes auraient chacun leur place, chacun leur style et chacun le choix de rencontrer l'Autre. Mais d'autres en avaient décidé autrement.

En arrivant sur notre terrain d'enquête, Aylmer, prêt à partir à la recherche de jeunes de 15 à 18 ans "assidus" d'espaces publics, nous ne nous attendions pas vraiment au type de phénomènes que nous allions y observer. Il était donc question de rencontrer des jeunes vivant dans la banlieue d'Ottawa et nous avons emmené dans notre cartable de recherche toute une série d'images mentales déformées par le mythe de la violence juvénile et le compte-rendu hyper-médiatisé des nombreux incidents des banlieues françaises, entre autres. Nous avons vite pu constater qu'Aylmer était aux antipodes de ces grands ensembles parisiens ou lyonnais. Les indicateurs des revenus moyens étaient les plus élevés de toute la région et dans la configuration du bâti alternaient de luxueuses villas et des maisons semi-détachées. Nous étions au coeur d'une banlieue où apparemment jamais rien n'aurait pu arriver, même pas l' "émeute" du 11 juillet qui, après avoir jeté un premier coup d'oeil sur les indicateurs socio-économiques, avait tout l'air d'un lapsus. Un lapsus néanmoins révélateur car les hypothèses que nous avons émises à son sujet se sont trouvées confirmées dans la suite de notre enquête.

Nous nous étions posés la question de savoir si cet événement -un party organisé dans une maison privée d'Aylmer qui dégénère en affrontement entre les forces de l'ordre et un nombre important de jeunes- ne pouvait s'expliquer en tout ou en partie par une approche socio-spatiale à défaut d'être socio-économique. En clair, il n'était pas impossible de penser que l'intervention des policiers ait été ressentie par les jeunes comme violant un espace où ils se sentaient à leur place. Un espace qu'ils

estimaient occuper de bon droit d'autant plus qu'ailleurs ils n'étaient plus les bienvenus. En effet nous pouvions estimer plausible le fait que le mythe de la violence juvénile ait acquis une dimension socio-spatiale et que les espaces où les jeunes étaient les plus visibles, c'est-à-dire les espaces publics, devenaient dès lors des lieux potentiellement porteurs de discrimination. L'émeute du 11 juillet n'aurait donc été que l'un des symptômes d'un phénomène plus large impliquant la remise en question de la place du jeune dans la Cité et un éventuel combat pour la ville prenant la forme d'une intense compétition pour les espaces.

Nous avons donc cherché à comprendre ce qui se jouait réellement dans les espaces publics et si l'éphébophobie de Males était effectivement perçue par les adolescents dans leur fréquentation régulière des espaces publics.

La situation observée s'avéra beaucoup plus complexe que notre question initiale. Tout d'abord, alors que cette dernière pouvait nous permettre de situer les *bush parties* comme des espaces de relégation, nous sommes aujourd'hui surpris de constater qu'ils sont aussi des espaces de prédilection. Bien que la figure du choix contraint peut sans doute expliquer cette ambiguïté, elle rend difficilement compte des pratiques d'inscription des jeunes dans les espaces publics, de leur volonté de socialisation à tout prix et de leurs recherches constantes d'espaces à eux qu'ils se dénichent, se construisent ou s'approprient sans cesse, depuis au moins dix ans.

Complexe est ensuite la situation "naturellement déviante" des jeunes en ce qu'elle implique des comportements contraires à la loi ou à des règlements (fumer du pot et du tabac, boire de l'alcool, veiller au-delà du couvre-feu, ne pas consommer dans les cafétérias, etc.) mais qui leur semble naturels voir inhérents à leurs pratiques de socialisation. En même temps qu'ils reconnaissent certains policiers comme "corrects" lorsqu'ils font "juste leur job", ces adolescents revendiquent eux-aussi le droit à la tranquillité qui en théorie devrait être garanti par ces mêmes forces de l'ordre. Bien qu'ils nous disent faire des "niaiseries" de temps en temps, ils dénoncent la démesure du contrôle à leur égard et la présomption de culpabilité dont ils font l'objet. Ils nous renvoient également beaucoup de questions difficiles dont celles d'une justice à deux vitesses, reposant la plupart du temps sur le pouvoir

discrétionnaire d'un représentant des forces de l'ordre et favorisant la discrimination entre des publics différents ; sur le rôle de la police qui dit assurer la sécurité publique en général mais de quel public en particulier ? ; sur la façon dont policiers et élus règlent une situation-problème en l'invisibilisant ou en la déplaçant ; et sur notre capacité à faire d'une situation un problème alors que cette problématisation constitue en soi le seul et unique problème.

Enfin, la complexité se découvre dans la très grande diversité des jeunes qui s'est laissée découvrir au-delà du mot "jeunesse". Une mosaïque de couleurs et de tons que les attributs de jeunes "menaçants" ou de jeunes "victimes", dans les deux cas de jeunes potentiellement "objets de politique", prennent de moins en moins en compte. Pourtant certains me garantiront que les jeunes sont de plus en plus au coeur de politiques qui les concernent. Ainsi à Aylmer, on ouvre la maison des jeunes Au Pic (programme pour détourner les jeunes de la consommation de psychotropes), on envoie une équipe d'animateurs distribuer des décibels et des ballons dans les parcs (programme van jeunesse pour prévenir la délinquance), on ouvre un skate-park (deux mois par année) et un cinéma est sur le point d'être réalisé. Mais le jeune reste *objet* de politique. Il est tantôt *drogué*, tantôt *délinquant*, tantôt *objet* de promotion électorale, tantôt bénéficiaire d'un investissement municipal qui ne lui était pas à priori destiné (les salles de cinéma¹⁴³) et tantôt *objet* d'étude. Mais il est rarement pris tel qu'il est avec son style propre, le type de *feeling* qu'il partage avec ses amis et ses besoins particuliers.

Pourtant il faudrait être sourd pour ne pas entendre au bout de dix ans la même éternelle et sempiternelle rengaine : "on veut une place à nous". En 1989, en 1998 et aujourd'hui, le besoin majeur des adolescents est, et ce depuis longtemps, de pouvoir se rencontrer "juste pour être ensemble". Le Centre Jeunesse et son appropriation par un groupe particulier de jeunes, les rappers, rend bien compte du peu d'écoute dont sont gratifiés les ados et des solutions trop simplistes qui sont

¹⁴³ En 1996, les adultes interrogés par le sondage Léger et Léger mentionnaient que "la Ville d'Aylmer devrait investir dans deux équipements majeurs : un centre culturel regroupant des salles de cinéma, de théâtre, de spectacles (23, 5%) et dans la construction d'une piscine (21, 5%)" in Ville d'Aylmer : *rapport d'analyse, perceptions et opinions des citoyens d'Aylmer à l'égard des activités de loisirs et du tourisme sur le territoire de la ville d'Aylmer*, Le groupe Léger et Léger, juin 1996.

mises sur pieds. On néglige leurs différences en les assimilant tous sous la vague étiquette de “jeunes” et puis on s’étonne que certains ne trouvent pas leur place dans ce type d’initiatives municipales.

Essentiellement le message est clair. Les jeunes ont besoin de se sentir responsabilisés, respectés et valorisés¹⁴⁴.

Le Conseil des Jeunes d’Aylmer, né des lendemains de l’ “émeute”, semble à première vue être une voie intéressante pour donner au moins un semblant d’*espace politique* à la jeunesse aylmeroise. Sera-ce suffisant pour obtenir l’*espace social* tant et tant réclamé ? Bien que les jeunes interrogés lors du Forum Jeunesse de 1998 disent vouloir participer activement à la communauté, les jeunes que nous avons rencontrés en 1999 boudent de nombreux espaces publics lorsqu’ils sont à partager avec des adultes, des enfants ou des jeunes auxquels ils ne s’identifient pas. Ils préfèrent ainsi éviter le Centre jeunesse et la maison des jeunes Au Pic, le plus longtemps possible ; les parcs, la marina et le Tim Hortons, pendant la journée. Qu’en est-il alors de leur place dans la Cité ? Peut-on comparer leur revendication d’un espace à eux, sans contrôle, leurs modes de construction d’une identité propre, leur référence constante au droit d’avoir la paix, avec un hypothétique désir d’insertion ou d’intégration ? Ne devons-nous pas reconnaître l’espace social de la jeunesse en marge de la société des adultes et donner les moyens et les ressources à ces jeunes pour qu’ils y inscrivent leurs pratiques de socialisation ?

Ne doit-on pas, pour reprendre une expression de Sophie Wahnich, se poster à la “bordure de l’impossible”, plus précisément de ce qui apparaît socialement impossible à un moment donné ? ; ¹⁴⁵

c’est-à-dire, compter sur la capacité critique des jeunes, leur créativité, leur sens de la responsabilité et de l’auto-gestion, pour imaginer avec eux les solutions de leur bien-être, le type de réponse à donner aux situations-problèmes dans lesquelles ils se retrouvent (dont l’ennui à Aylmer) et leur concéder le droit d’être jeune, tout simplement.

¹⁴⁴ Ville d’Aylmer : FARMER, V., *Rapport synthèse du Forum Jeunesse*, 16 avril 1998, p. 8.

¹⁴⁵ Réflexion faite à propos des chercheurs en sciences sociales mais que nous étendons ici à tout un chacun, in CORCUFF, P., *Le sociologue et les acteurs : épistémologie, éthique et nouvelle forme d’engagement*, in *L’Homme et la Société*, n. 131, janvier-mars, 1999, p. 148.

BIBLIOGRAPHIE

Livres

- BAUER, A., RAUFER, X., *Violences et insécurités urbaines*, Puf, Que sais-je?, Paris, 1998.
- BAUMGARTNER, M., P., *The moral order of a suburb*, Oxford university press, 1988.
- BEAUCHAMP, J., BOISSONNEAULT, A., DUFRESNE, M., JACOB, N., JOBIN, C., VOHL, N., *Des jeunes de 16-17 ans, des personnes ressources... Opinions et représentations mutuelles*, rapport de recherche, mars 1998.
- BECKER, H., S., *Outsiders*, Métailié, Paris, 1985.
- BERGER, P., LUCKMANN, T., *La construction sociale de la réalité*, Méridiens Klincksieck, 1986.
- CASTEL, R., *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard, 1995.
- DAVIS, M., *City of quartz*, Paperback, 1992.
- DEBUYST, C., *Modèle éthologique et criminologie*, Mardaga, Bruxelles, 1985.
- DEBUYST, C., (en l'hommage de), *Acteur social et délinquance*, 1990.
- DE VOS, B., *Les apaches des parkings, adolescents des villes et des ghettos*, Labor, Bruxelles, 1999.
- DUBET, F., *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard, 1987.
- ELIAS, N., *La civilisation des moeurs*, Pluriel, Paris, 1982.
- GIDDENS, A., *Les conséquences de la modernité*, l'Harmattan, Paris, 1994.
- GOFFMAN, E., *La mise en scène de la vie quotidienne*, Minuit, Paris, 1973.
- HENSLIN, J., M., *Down to earth sociology*, 10ème ed., The Free Press, New York, 1999.
- JENKINS, P., *Intimate Enemies : Moral Panics in Contemporary Britain*, New-York: Aldine de Gruyter, 1991.
- KELLING, G. L., COLES, C. M., *Fixing the broken windows*, Kessler, 1996.
- LAGRANGE, H., *La civilité à l'épreuve, crime et sentiment d'insécurité*, Puf, Paris, 1995.
- LEBEUF, M.-A., SOULLIERE, N., *Ordre et désordre social au Canada, un bilan des connaissances*, Collège canadien de police, 1996.
- MAFFESOLI, M., *Le temps des tribus*, Méridiens Klincksieck, 1988.
- MALES, M., *The scapegoat generation : America's War on Adolescents*, Monroe, ME:Common Courage Press, 1996.

- MAUGER, *Espace des styles de vie déviants des jeunes de milieux populaires. Jeunesses populaires - Les générations de la crise*, Paris, l'Harmattan, logiques sociales, 1994.
- NICOLE-DRANCOURT, C., ROULLEAU-BERGER, L., *L'insertion des jeunes en France*, Puf, Que-sais-je?, Paris, 1995.
- NORMANDEAU, A., *Une police professionnelle de type communautaire*, Tome I&II, Canada, Ed. du Méridien, 1998.
- POUPART, J., DELAURIERS, J.-P., GROULX, L.-H., LAPERRIÈRE, A., MAYER, R., PIRES, A., *La recherche qualitative, enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Morin, Montréal, 1997.
- REMY, J., VOYE, L., *Ville, ordre et violence*, PUF, Paris, 1981.
- ROCHÉ, S., *Le sentiment d'insécurité*, Puf, 1993.
- ROULLEAU-BERGER, L., *La ville intervalle, jeunes entre centre et banlieue*, Meridiens Klincksieck, 1991.
- THRASHER, F., M., *The gang, a study of 1,313 gangs in Chicago*, Phoenix Books, 1963.
- VULBEAU, A., BARREYRE, J.-Y., *La jeunesse et la rue*, Desclée de Brouwer, Paris, 1994.

Articles de revues

- ATTIAS-DONFUT, C., *Jeunesse et conjugaison des temps*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n. 1, printemps 1996, pp. 13-22.
- BARBICHON, G., *Espace partagés : variation et variétés des cultures*, in *Espaces et société*, pp. 107-133, 1991.
- BATTEGAY, A., *La génération de l'espace public, un entretien avec Alain Battegay*, in *Les Annales de la recherche urbaine*, n. 27, 1985, pp. 5-7.
- BODY-GENDROT, S., *La politisation du thème de la criminalité aux Etats-Unis*, in *Déviance et Société*, 1999, vol. 23, n. 1, pp. 75-89.
- BOURDIN, A., *Urbanité et spécificité de la ville*, in *Espaces et Sociétés*, Privat, Toulouse, 1987.
- COENEN-HUTHER, J., *Formes et ambiguïtés de la compréhension en situation d'observation*, in *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. CIV (77-96), 1998.
- CORCUFF, P., *Le sociologue et les acteurs : épistémologie, éthique et nouvelle forme d'engagement*, in *L'Homme et la Société*, n. 131, janvier-mars, 1999.

- CRAWSHAW, R., *Police and the International Regulation of Civil Disorder*, *The police journal*, avril, 1993, pp. 166-186.
- DENIGER, M.-A., *Crise de la jeunesse et transformations des politiques sociales en contexte de mutation structurale*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n. 1, printemps 1996, pp. 63-71.
- FABRE, G., ROULLEAU-BERGER, L., *Identités, altérités et blessures sociales : quelle posture pour le sociologue?*, in *L'Homme et la Société*, n. 131, janvier-mars, 1999.
- GALLAND, O., *L'entrée dans la vie adulte en France. Bilan et perspectives sociologiques*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n. 1, printemps 1996, pp. 37-46.
- GARNIER, J.-P., "violence urbaine" et sciences sociales : du relativisme au négationnisme, in *L'Homme et la Société*, n. 119, janvier-mars, 1996, pp. 43-57.
- GAUTHIER, M., *Précaires un jour...? ou quelques questions à propos de l'avenir des jeunes contemporains*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n. 1, printemps 1996, pp. 135-146.
- HAMEL, J., *Présentation, le droit de cité des jeunes en sociologie*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n. 1, printemps 1996, pp. 3-12.
- HEBBERECHT, P., *Les processus de criminalisation primaire*, *Déviance et société*, Genève, 1985, vol. IX, n. 1.
- JOSEPH, I., *La gestion des espaces publics (perspectives d'une consultation)*, in *Espaces et société*, pp. 67-73, 1991.
- JOSEPH, I., *L'espace public comme lieu de l'action*, in *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n. 57-58, 1993, pp. 210-217.
- KOKOREFF, M., *L'espace des jeunes, territoires, identités et mobilité*, in *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n. 59-60, 1993, pp. 170-179.
- KOKOREFF, M., *Jeunes et espaces urbains. Bilan des recherches en France, 1977-1994*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n. 1, printemps 1996, pp. 159-176.
- KOKOREFF, M., *La fiction généalogique des jeunes de la rue : le mythe de l'autonomie naturelle*, in *Possibles*, vol. 22, n.1, Hiver 1998.
- LANDREVILLE, P., *Insécurité, mesures communautaires et contrôle des communautés*, in *Revue internationale d'action communautaire*, 30, automne 1993, pp. 127-133.
- LAVILLE, J.-L., *Jeunesse, travail et identité sociale*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n. 1,

printemps 1996, pp. 63-71.

MAGILL, S., *Adolescents : Public Enemy number 1*, in *Crime & Delinquency*, janvier 1998, pp. 121-127.

PARAZELLI, M., *Les pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue dans l'espace urbain montréalais*, in *Cahiers de recherche sociologique*, n. 27, 1996.

PÉGARD, O., *Une pratique ludique urbaine : le skateboard sur la place Vauquelin à Montréal*, in *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. CIV, (185-202), 1998.

PELLEGRINO, P., LAMBERT, C., JACOT, F., *Espace public et figures du lien social*, in *Espaces et société*, p. 24, 1991.

PIRES, A., *La criminologie et ses objets paradoxaux : réflexions épistémologiques sur un nouveau paradigme*, in *Déviance et Société* 17(2), pp. 129-161, 1993.

PRONOVOST, G., *Les jeunes, le temps, la culture*, in *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n. 1, printemps 1996, pp. 147-158.

ROCHÉ, S., *les incivilités, défis à l'ordre social*, in *Projet*, n. 238, été 1994.

SANSOT, P., *Autour de l'accessibilité aux espaces publics*, in *Espaces et sociétés*, pp. 77-82, 1991.

SCHISSEL, B., *Youth crime, Moral Panics and the News : The conspiracy against the marginalised in Canada*, in *Social Justice*, vol. 24, n. 2, pp. 165-185, 1997.

STEIN, N., et alii, *Losing a generation : probing the myths and realities of youth and violence*, in *Social Justice*, vol. 24, n. 4, pp. 1-6, 1997.

TRILLING, J., *La privatisation de l'espace public en Californie*, in *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n. 57-58, pp. 205-210, 1992-1993.

VULBEAU, A., *La jeunesse n'est qu'une chose*, in *Territoires*, nov/dec, 1995.

WADDINGTON, P.A.J., *Toward Paramilitarism? Dilemmas in Policing Civil disorder*, *British Journal of Criminology*, 27, pp. 37-46, 1987.

WALGRAVE, L., *Considérations sur l'orientation de la psychologie dans la criminologie actuelle*, *Déviance et société*, Genève, 1980, vol IV, n. 4.

Documents relatifs à Aylmer

BRAULT, L., *Aylmer d'hier*, Institut d'Histoire de l'Outaouais, 1981.

MONDOUX, M., GOSSELIN, P., *Les grands moments d'Aylmer : 1847-1997*, Musée d'Aylmer, 1997.

Table de travail du comité de concertation sur la qualité de vie des jeunes, *rapport d'enquête sur "Aylmer, comme milieu de vie pour les jeunes"*, 15 octobre 1989.

Table de travail du comité de concertation sur la qualité de vie des jeunes, *compte rendu du colloque "Une place pour les jeunes à Aylmer"*, 13 février 1990.

VILLE D'AYLMER : communiqué de presse, *suite à la semaine jeunesse 1998*, 27 mai 1998.

VILLE D'AYLMER : FARMER, V., *Rapport synthèse du Forum Jeunesse*, 16 avril 1998.

VILLE D'AYLMER : allocution de M. Richard Jennings, *création du conseil des jeunes d'Aylmer*, 19 novembre 1999.

VILLE D'AYLMER : conseils des jeunes d'Aylmer, *projets 1999*, 1999.

VILLE D'AYLMER : *rapport d'analyse, perceptions et opinions des citoyens d'Aylmer à l'égard des activités de loisirs et du tourisme sur le territoire de la ville d'Aylmer*, Le groupe Léger et Léger, juin 1996.

ANNEXES

Données chiffrées de la table 4 calculées grâce au logiciel d'évaluation statistique de Corel Word Perfect.8 :

Tableau descriptif du volume d'expression en nombre de mots par thèmes et espaces.

	Activités	Normes	Contrôles	TOTAL
Monastère	2039	733	1854	4626
Mail	1900	613	2058	4571
Parcs	480	390	1310	2180
Bush	3473	1631	1428	6532
Marina	1141	680	809	2630
Pic et Centre	288	0	564	852
Tim et Sub	591	288	1007	1886
Rue	1064	519	2147	3730
TOTAL	10976	4854	11177	27007

Tableau descriptif du volume d'expression en pourcentages de mots par thèmes et espaces.

	Activités	Normes	Contrôles	TOTAL en %
Monastère	44	16	40	100
Mail	42	13	45	100
Parcs	22	18	60	100
Bush	54	24	22	100
Marina	43	26	31	100
Pic et Centre	34	0	66	100
Tim et Sub	31	15	54	100
Rue	29	14	57	100